This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

UNS. 157 ii. 36

MON

BONNET

DE NUIT.

MON
BONNET
DE NUIT.

Par M. Mercier.

TOME IV.

A LAUSANNE,
Chez Jean-Pierre Heubach et Comp.

M. DCC. LXXXV.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
12 MAR 1953
UNIVERSITY OF OXFORD

MON BONNET DE NUIT.

MOSCOVIE.

Tandis qu'on alloit chercher de nouveaux peuples dans d'autres parties du monde, il y en avoit dans celle que nous habitons, qui nous étoient inconnue. La Moſcovie ne fut découverte qu'en 1553, par un Anglois, nommé Chanceler : cette nouvelle émerveilla nos ayeux.

Ce peuple dormoit dans une ignorance profonde, & pour ainſi dire volontaire ; il ne faiſoit cas que d'une domination impérieuſe,

& vouloit être traité tyranniquement; semblables à ces Parthes, qui regardoient comme un grand défaut, l'humanité avec laquelle un de leurs Rois, élevé à Rome, leur commandoit.

Les Moscovites pouſſoient ſi loin l'eſprit d'eſclavage & d'abnégation, qu'ils croyoient que s'inſtruire, c'étoit entreprendre ſur les droits du ſouverain, & que nul homme ne devoit apprendre ce que le Czar ignoroit, ni ce qu'il ſavoit.

La Ruſſie eſt une eſpece de géant, un coloſſe immenſe, couché par terre, & qui a peine à ſe tenir debout. Ces vaſtes contrées qui n'ont aucunes liaiſons entr'elles; ces peuples qui ne peuvent ſe rapprocher; ces déſerts, l'âpreté du climat, la foule des eſclaves, & tout le nerf de l'Empire ſe fondant dans la ville de Pétersbourg: tout fait de cette puiſſance un vrai phénomène politique. Ce n'eſt ni le génie, ni l'adreſſe, ni la vue attentive qui manque à ſes ſouverains, mais un centre de gravité à l'Etat même; les arts de l'Angleterre & de la France ſont venus

contraster avec les mœurs de la barbarie qui semble inhérente au climat ; quel incroyable mêlange ! qu'en résultera-t-il ?

L'Europe est une décoration changeante que les plus petits cordages font mouvoir : à quoi tenoit-il que Pierre I^{er} ne fut un barbare comme ses prédécesseurs ? les faits qui nous intéressent le plus, sont liés à des faits imperceptibles ; de petites causes morales déterminent des effets physiques, qui décident du sort des nations & des Empires ; & qui embrassent tout l'Univers. Pierre I^{er} fait un voyage en Hollande & en France ; & les suites de ce voyage deviennent incalculables. L'Empire Ottoman est soulevé, parce qu'on a négligé une formule polie.

Si des oies n'avoient reveillé jadis par leurs cris, les Romains qui gardoient la capitale, les Gaulois s'en rendoient maîtres par surprise ; Rome n'étoit plus. Si Jules-César s'étoit noyé en passant le Rubicon, la république Romaine eût subsisté, & l'on n'eût point vu arriver les funestes proscriptions. Si Char-

les I^er^, roi d'Angleterre, eût gagné la bataille de Nasebi, les Anglois ne seroient pas libres ; & quel eût été le destin de la France, si le maréchal de Tallard n'eût pas été envoyé prisonnier à Londres ?

Il est certain que l'histoire offre une liaison effrayante, entre de misérables caprices & des événemens politiques de la plus grande importance ; l'enchaînure est visible : des passions étrangeres ont leur influence ; la série des événemens prouve que tout est enchaîné.

Quelques coups de canne donnés à des gens de la lie du peuple, n'ont-ils pas fait perdre aux Autrichiens la ville de Gênes ? Pourquoi la reine Anne quitta-t-elle le parti des alliés ? parce qu'elle eut envie d'un manchon de mode nouvelle : ce manchon fut le salut de la France. La Hollande faillit à être entiérement submergée par Louis XIV, parce que quelques Hollandois indiscrets avoient fait frapper après la paix d'Aix-la-Chapelle, une médaille représentant la Hollande sous l'emblême d'un Josué, qui arrètoit le soleil, avec cette devise : *Co-*

quam Joſue ſtetit ſol. On ſait que Louis XIV & le ſoleil, c'étoit tout un.

Il eſt donc impoſſible de prévoir les révolutions, puiſqu'elles ſont ſubordonnées aux variations les plus inapperçues.

Les traités, enſuite, ces chefs-d'œuvre des politiques, voyez donc comme on les reſpecte! en vérité, les traités ſont preſqu'auſſi peu utiles que les manifeſtes. Je prends cela parce que je ſuis le plus fort, je le céde parce que je ſuis le plus foible; quitte à le reprendre quand vous ſerez le plus foible à votre tour.

Voilà le vrai ſens de tous les manifeſtes & de tous les traités; tel eſt le droit public de l'Europe actuelle: c'eſt le ſort de toutes les inſtitutions humaines, que les effets ſont préciſément contraires au but qu'on s'eſt propoſé: les garanties imaginées pour tout pacifier, ont fait dans l'Europe une longue traînée de poudre qui fait partir tous les canons ſucceſſivement, ſitôt que le feu prend à l'un d'eux.

J'ai lu quelque part que l'Europe moderne reſſemble au plein de Deſcartes, où un atôme ne

peut pas ſe mouvoir ſans donner le branle à tous les autres.

Or, je voudrois bien pouvoir déviner aujourd'hui ce qu'opérera *l'indépendance de l'Amérique Unie* (qui l'eut crue ſi prochaine), & la preſſion ſur la Turquie, des deux grandes puiſſances qui la touchent : que de révolutions arrivées depuis un ſiecle ſeulement ! les Empires ſont comme de grands individus que les paſſions gouvernent, & dans cet ordre politique il n'y a point de force prédominante, pour contraindre ces grands corps à ſuivre les loix de la raiſon & de la juſtice. On conclût des traités qui ne doivent jamais être exécutés, ou du moins qui cédent aux circonſtances : la foibleſſe humaine ſtipule pour l'éternité ; ne vaudroit-il pas mieux ſtipuler pour un temps ?

On ne peut qu'applaudir au traité (le plus vaſte qui ait été encore conçu), de la liberté naturelle des mers ; il peut devenir le gage de la tranquillité de l'Europe. Le ſyſtême de l'équilibre n'occaſionnoit que l'ébranlement général.

L'Amérique est si vaste qu'elle ne pouvoit appartenir à une puissance particuliere ; elle n'appartenoit à personne, elle s'appartenoit donc à elle-même, ou plutôt elle appartient à tous ceux qui voudront aller s'y établir. Le Congrès ne peut pas plus gouverner les treize Etats, que l'Empereur ne gouverne l'Europe.

La liberté des Colonies est le plus grand contrepoids, donné aux gouvernements despotiques de l'Europe. Tous ceux qui ne pourront plus exister sous un joug trop incommode, iront peupler l'Amérique, & là ils trouveront les loix des pays policés ; loix adoucies & perfectionnées par cette bienfaisante philosophie, à laquelle l'ignorance a adressé tant d'injures ; les hommes n'y rencontreront pas cette effroyable inégalité qui abat toute émulation.

Ce qui est admirable, c'est que les principes constitutifs de la société sont implantés dans le sol Amériquain : c'est que treize Républiques, d'une voix unanime, ont reconnu la dignité de l'homme, & ont puisé dans les

ſources de la plus ſage philoſophie, les principes politiques que l'expérience avoit raſſemblés.

Les Etats-Unis ont gravé au pied de la ſtatue érigée à la liberté, ces mots ſacrés: *Toute autorité doit tirer ſon origine du peuple.* Cette baſe fondamentale de leur gouvernement a quelque choſe d'auguſte. L'idée de ne former qu'une ſeule république fédérative, en conſervant à chaque province ſes droits & ſon indépendance, eſt un trait de lumiere & de ſageſſe, qui les réunira par tous les liens du courage, de la fidélité & de l'amitié, & ce lieu ſera repréſenté par le Congrès continental.

Là régnera (& je m'en réjouis pour ceux qui viendront après moi), la liberté de la preſſe; elle préſidera aux opérations auxquelles tous ſont intéreſſés; elle montrera le vice de certains plans que la ſpéculation autoriſe, mais dont l'expérience démontre le danger.

Quand le deſpotiſme ne proſcrit pas violemment, l'écrivain n'eſt jamais exagérateur; c'eſt la tyrannie des miniſtres qui fait les écri-

vains enthousiastes ou satyriques ; ce sont les géoliers qui donnent le signal à la licence.

Si la confédération Américaine est exposée à quelques dangers, elle a le temps de les prévenir : elle peut s'opposer d'avance aux troubles & aux divisions, en donnant à ses vastes Républiques un pouvoir central, un pouvoir suffisant : les écrivains appliqués de nos jours, à ces importantes matieres, ne sont pas législateurs ; mais ils forment les idées des législateurs, & président à leurs opérations.

Nous ferons donc des brochures politiques pour les Américains en sortant de l'opéra ; il faut être loin d'un peuple pour lui dire de grandes vérités ; & ne voilà-t-il pas une nouvelle preuve de l'enchaînement des choses ? un particulier obscur dicte dans un *galetas* des observations sur le gouvernement & les loix des Etats-Unis d'Amérique, redresse l'abbé de Mably, & ses remarques sont adoptées à deux mille lieues de lui ; & dans deux mille ans la pensée du *galetas* influera sur la liberté politique, le gage le plus assuré des autres biens.

PRONEURS DE L'ANTIQUITÉ.

Les gens de lettres qui n'ont aucune philosophie, ou qui sont envieux ou jaloux de leurs contemporains, proscrivent tous les livres nouveaux, & prennent à tâche de louer prodigieusement les morts; le tout pour contester aux vivans leurs succès, sans songer que ceux-ci deviendront anciens à leur tour.

Les mêmes talens ne peuvent pas précisément se reproduire, parce que quand la nature forme une tête, elle lui donne une empreinte particuliere, & le moule alors est à jamais brisé, mais il y a des équivalens. Si l'homme impartial & né pour peser respectivement les ouvrages, existoit, peut-être que dans sa balance il trouveroit une égalité qu'on ne soupçonne pas; car les noms en imposent toujours plus que les choses.

D'ailleurs on oppose une masse de vingt

fiecles, à un fiecle unique; des orateurs publics montés dans la tribune aux harangues, à des avocats plaidans à la barre de la Cour; des écrivains libres dans une république aux fujets d'un monarque; des langues hardies, poëtiques, audacieufes, à une langue que l'académie françoife a malheureufement fixée dans fon enfance, & fous ce point de vue, fa fondation a beaucoup nui aux progrès des lettres; car rien de plus dangereux en littérature que toute efpece de tribunal; l'orgueil envieux y préfide néceffairement.

Cependant, malgré ces obftacles, ces entraves, ces chaines de toute efpece, (je ne parlerai point du fiecle de Louis XIV, où les auteurs étoient encouragés, protégés, penfionnés); la fin feule du regne de Louis XV, dans l'efpace de trente années, a produit des écrivains éclairés, fenfibles, éloquens, vraiment patriotiques, qui ont droit d'être comparés aux anciens. Vérité qui ne fera fentie que lorfque les haines des contemporains fe

ront enſevelies avec eux: alors la juſtice & l'impartialité prononceront.

Nous n'avons plus, ſi l'on veut, des Corneille, des Racine, des Boileau, des Nicole, des Boſſuet; mais nous avons d'autres gens de lettres peut-être plus utiles que ne l'ont été ces grands hommes, par l'uſage qu'ils font aujourd'hui de leurs talens: ils ont toujours devant les yeux la patrie & l'humanité; ils leur offrent toutes leurs penſées; ils diſſipent, autant qu'il eſt en eux, les erreurs plus funeſtes encore dans des temps de lumiere que dans des temps abſolument barbares: ce ſont eux qui ont developpé ces heureux principes qui donnent lieu aux nations d'eſpérer une plus grande félicité.

Les pédans orgueilleux de leurs minces études, & qui pâliſſent ſur les livres anciens, prêtent aux ouvrages de ces temps-là une valeur extraordinaire, & veulent que les autres les eſtiment à raiſon de leur profonde ſuperſtition: viennent enſuite les déclamateurs chagrins qui s'obſtinent à louer les mœurs anti-

ques : Horace & Juvenal ont appellé leur ſiecle la lie des ſiecles, ainſi que l'a fait depuis J. J. Rouſſeau. Juvenal a encore été plus loin qu'Horace; il prétendoit que l'exiſtence d'un honnête homme étoit plus rare que la conception d'un enfant à deux têtes : il a chargé le tableau des mœurs de ſon temps, & parmi nous il a de triſtes imitateurs.

Pour moi, je ſuis perſuadé des avantages que nous avons ſur nos ancêtres, nos mœurs ont plus de douceur, les hommes ſont moins durs & moins barbares. Si l'amour des plaiſirs eſt devenu plus vif, ſi les vertus qui tiennent à la pureté & à la continence ſont plus rares; d'un autre côté, nous avons perfectionné les rapports de la ſociété, nous avons donné à la bienfaiſance plus d'étendue & de délicateſſe; nous avons eu des idées plus juſtes ſur la liberté de conſcience; nous avons eu en horreur les crimes de la vengeance & de la lâcheté; nous avons arrêté nos regards ſur les êtres ſouffrans de la derniere claſſe, & l'orgueil qui ne les appercevoit pas, s'eſt hu-

manisée au point que notre pensée même ne les avilit plus : nous avons donc fait quelques pas vers le bien, & je pense que les nouvelles connoissances qui s'étendent de toutes parts ameneront graduellement une amélioration parmi la race humaine.

Le duel a disparu ; les forfaits d'une perfidie meurtriere ne sont plus aussi fréquens que dans les autres siecles ; nous ne portons plus ce masque d'hypocrisie qu'une morale farouche & atrabilaire ordonnoit à nos ayeux, de conserver toute leur vie : nos vices tiennent de la grande fréquentation des individus dans une société immense, ils tiennent encore à ce luxe qui nous a apporté des jouissances nouvelles ; mais nous n'avons plus les vices qui dérivent du fanatisme, de la superstition, de l'orgueil des rangs, de la hauteur capricieuse. Les idées saines d'un pays circulent & s'identifient, pour ainsi dire, dans les têtes des pays voisins ; la raison universelle y gagne par ces rapprochemens, le genre humain marche donc à une maturité qui le dégagera

de ſes erreurs : nous aurons moins de vertus que ne nous en ſouhaitent les moraliſtes ; mais celle que nous retenons ſont indulgentes, ſans faſte, utiles à nous-mêmes & à la ſociété ; car comme dit un écrivain, *qui veut faire l'auge fait la bête.*

Les lumieres qui nous ſont utiles aujourd'hui, ne ſe borneront pas à nous ſeulement ; elles ſe répandront de proche en proche par la communication ; elles iront éteindre le fanatiſme, l'ignorance & la miſere, chez des peuples de brigands qui nous connoiſſent à peine ; elles tourneront autour du globe. L'Afrique en ſentira les effets : les deſpotes de l'Aſie céderont à l'influence de ces rayons bienfaiteurs : la lumiere des arts & des ſciences ſe prêtant un appui mutuel, perfectionnera avec le tems l'eſpece humaine.

GRAND-PERE.

DANS les ſentimens reſpectueux que nous devons à nos parens, plus il y entre de confiance & de familiarité, plus nous aimons. Nous avons un amour plus parfait pour notre mere que pour notre pere, parce que l'autorité de celle-là eſt preſque fondue dans ſa tendreſſe & ſon indulgence : au lieu que dans l'autre, quoiqu'il y ait beaucoup à aimer, il y a quelque choſe à redouter. Nos grands-peres reſſemblent à nos meres, leur autorité eſt reculée & adoucie par la foibleſſe de l'âge.

LES NULS.

LES hommes favoriſés de la fortune, ont preſque tous plus ou moins une prétention ſecrette à l'eſprit : ils veulent nous perſuader dans certains momens d'effuſion d'ame, qu'avec des talens ils ſont aſſez humbles pour demeurer volontairement obſcurs, qu'une pudeur modeſte

modeste les empêche d'enlever les faveurs de la gloire, qu'ils veulent bien les laisser à d'autres par pure complaisance. Les hommes opulens, en général, sont plus jaloux de l'homme célebre, que celui-ci ne l'est de ses richesses.

J'admire la faconde imposante de certains beaux parleurs; ils éclipsent dans la conversation avec très-peu de fonds réel, les hommes de lettres du mérite le plus distingué, qui n'ont jamais déployé leur esprit que dans leur cabinet.

L'homme profond n'aime à développer ses pensées, & n'y réussit bien qu'avec ses amis intimes. C'est rarement dans les cercles que la raison lumineuse, l'intéressante sensibilité déploient leur trésor. L'homme d'une facilité piquante & légere, n'a point fait des études sérieuses : un prononcé hardi est loin des connoissances véritables.

Il est des hommes de génie en qui l'ame ardente desséche & ruine le corps: leur sang qui bouillonne, tient leurs fibres extrêmement tendues, & il faut que le ressort des vaisseaux

céde à cette activité : elle éteint la vie ou la raiſon. Ainſi le génie touche plus à l'imbécilité, c'eſt-à-dire, à la ceſſation totale de ſes fonctions, que l'eſprit vulgaire de l'homme, qui traîne ſes années avec les lumieres communes. On paye ordinairement cher ce préſent des cieux, & ſi ce n'eſt la nature, c'eſt la tyrannie & l'orgueil des hommes qui en exigent les intérêts.

Si l'eſprit juſte entroit dans ce qui conſtitue le génie, à un degré égal, ce phénomène éclaireroit peut-être à la fois la vaſte profondeur des ſciences. Mais juſqu'ici les eſprits juſtes ont manqué de génie, & le génie a manqué plus d'une fois d'une certaine juſteſſe.

Il ne faudroit qu'un homme d'un génie nouveau, pour donner peut-être une toute autre direction aux ſciences humaines : il iroit chercher au fond de l'abîme où nos yeux ne pénétrent pas ; il iroit enlever une idée mere abſolument neuve, qui découvriroit alors un monde nouveau. Attendons ce philoſophe : entrevoir ſa poſſibilité, eſt une eſpece de pré-

diction qui semble tracer près de l'événement.

Qui sait la révolution que doivent subir nos opinions si flottantes, si incertaines, tantôt dormant des siecles dans une inertie stupide, tantôt changeant du soir au lendemain? Cette mobilité annonce que la base vraiment solide n'est pas encore rencontrée.

Le coup-d'œil observateur est parti comme un rayon qui se détache du corps lumineux, & qui va se briser par sa réfrangibilité, sous toutes les couleurs possibles.

Mais l'indépendance des idées vulgaires n'est pas la licence effrénée qui veut briser tout ce qui est debout; il ne suffit pas de prendre l'inverse des opinions reçues, & de dire non, où le genre humain dit oui; il est des dogmes antiques & consolateurs que tout écrivain doit respecter, quand même il auroit le malheur de n'en être pas intérieurement convaincu. Quelqu'un s'est servi d'une belle image pour exprimer la circonspection, avec laquelle il faut combattre le culte le plus bisarre, qui dans plusieurs climats soutient la

morale. *C'eſt*, dit-il, *le centaure au moment où il enleve Déjanire : il faut craindre, en perçant le centaure, de bleſſer la beauté innocente & délicate.*

PARALLELE (a)

De Voltaire & de J. J. Rouſſeau.

LE premier, né avec un génie vif, brillant & fécond, après avoir annoncé dès ſon enfance ce qu'il feroit un jour, avoit ſurpaſſé l'attente de ſes concitoyens : nul écrivain n'avoit jamais raſſemblé plus de talents. Le ſecond, né avec un génie méditatif, plein de connoiſſances plus utiles que vaſtes, avoit attendu pour écrire, que le tems & les réflexions euſſent donné à ſes idées une aſſiette inébranlable ; il avoit débuté par heurter le

---

(*a*) Je puis certifier que J. J. Rouſſeau avoit tranſcrit ce parallele de ſa main.

préjugé de la nation, chez laquelle il écrivoit, & bientôt plus hardi à mesure qu'il avançoit, il avoit attaqué ceux des peuples instruits; envain on lui reprochoit le paradoxe & la singularité, on l'avoit rarement bien combattu. Le poëte avoit un esprit moins profond, moins fier, moins original, mais plus ingénieux, plus habile à se prêter à tous les tons, & à se plier à tous les genres; il les avoit traités d'une façon à faire douter de celui pour lequel il étoit né. Le philosophe, pensant d'après soi, avoit fait son unique étude de l'homme, & des moyens de le rappeller au véritable bonheur, aux mœurs, à la vertu, & ses intentions avoient toujours été droites & pures. L'un rempli de grace, de force, de finesse, & sur-tout d'esprit; mais plus jaloux d'écrire que de ranger ses idées dans un ordre exact, avoit indifféremment, ou selon les tems, suivi tous les contraires; ses principes se détruisoient mutuellement, & pour le combattre il ne falloit que l'opposer à lui-même. L'autre doué d'une chaleur

permanente, d'une éloquence rapide, ſans être abſolument méthodique, avoit dès les premiers pas poſé ſes principes, & ſes autres écrits n'en étoient que le développement; leur genre de vie offroit auſſi un frappant contraſte. Celui-là, accoutumé à vivre avec les grands, à les flatter, avoit pris les mœurs de ſon ſiecle : ami du luxe, ne mettant aucun frein à ſon imagination, la ſuivant avec trop de complaiſance, il n'avoit pas aſſez veillé ſur les écarts de ſa plume. Celui-ci, élevé dans des mœurs ſéveres, ſe vit pauvre ſans en rougir; il voyagea avec fruit, parce qu'il fut malheureux; formé par l'infortune, & rendu plus fier, plus indépendant par elle, il avoit pris ce caractere plutôt ferme que bizarre qui ne ſait point plier, & ignore l'art de ſe ſoumettre; auſſi le ſentiment qui émanoit de ſon ame, avoit quelque choſe de tendre & de majeſtueux. Comme il plaidoit la cauſe de l'humanité! avec quels traits il peignoit la vertu! quand le zele pour la vérité l'emportoit trop loin, on admiroit encore ſa généreuſe fran-

chise. Le poëte, il est vrai, qui avoit acquis une érudition prodigieuse, enfantoit beaucoup de pensées hardies & plaisantes, sur lesquelles il ambitionnoit le titre de philosophe : mais l'autre, par une vie conforme à ses principes, & par son entier dévouement à la vérité, en méritoit seul le nom. Le poëte jaloux de toute espece de rival, à force d'art, s'étoit rendu monarque dans la république des lettres ; il attiroit la vapeur des hommages, & comme le soleil il coloroit ces nuages de ses rayons : sensible jusques dans ses moindres ouvrages, la critique même la plus aveugle irritoit ses esprits ; & tandis qu'il s'emportoit contre la satyre, il cherchoit à dénigrer des hommes chers à la patrie. Le philosophe exempt de cette vanité misérable, avoit un orgueil franc & sincere ; sentant sa supériorité, il rioit des traits impuissans de ses adversaires, & s'applaudissoit du nombre. Enfin l'un, après s'être vu long-tems disputer l'honneur d'être compté parmi les grands hommes, avoit réuni, ou plutôt emporté tous les suffrages, & sur un

trône d'airain jouissoit avec pompe de la gloire la plus grande, & la mieux méritée : l'autre bien moins souple, bien moins adroit, bien moins fin, avoit plû par son caractere singulier, ses vertus, son courage & même son humeur ; banni, mais adoré du public ; exilé indignement de son pays natal qu'il avoit honoré, mais cher à toutes les nations, il avoit avec peine trouvé un asyle où il put reposer sa tête ; mais les acclamations de l'Europe, & le témoignage de son cœur pouvoient le consoler ; enfin pour acheter le repos, il avoit posé cette plume redoutable à ses adversaires.

GALETAS.

Je vous l'avois promis, le *galetas d'un philosophe* ; rien de plus curieux à examiner que cet asyle aërien, où l'homme de lettres se réfugie contre le tumulte & la foule des sots ; entrons, on ne s'attend pas à trouver chez

lui un arrangement auſſi bizarre : des livres enfumés ſur des tablettes ; les philoſophes, les politiques & les poëtes couchés pêle-mêle ; des lettres ; un Journal de Bouillon ; un Almanach de Berne ; un volume des œuvres de Buffon ; beaucoup de papiers raturés, biffés, déchirés, où ſes penſées, la plupart mal digérées, doivent ſous une autre forme ſe tranſmettre au lecteur ; à côté de ſa table, une infinité d'autres livres ſur le carreau ; enfin, des gazettes en liaſſe : à quoi cela peut-il être bon ? quelle eſt l'utilité d'un pareil ramaſſé ? il ne peut ſervir de leçon qu'à notre philoſophe. Son col à boucle de cuivre, ſon bonnet de nuit ſans fontange, ſes bas & ſes autres vêtemens repoſent ſur des *in-quarto* : ſa caffetiere occupe une place entre des brochures & quelques aſſiettes ; ſa table oblongue, offre un amas confus de papiers où lui ſeul ſe reconnoît.

Son âtre n'a point de chenets ; des pincettes boiteuſes accompagnent des chaiſes inégales. Ce réduit eſt l'image du cahos ; ſon lit, ſes

malles, ſon bureau, tout eſt ſans ſymmétrie, ſans ordre, & tous les livres, tour-à-tour feuilletés, n'en ſont pas moins poudreux.

Un garçon imprimeur ſe perd dans l'eſcalier en demandant *M. l'Auteur* : la blanchiſſeuſe du quatrieme eſt la ſeule qui ſache où il demeure; elle dit, *montez*. Oh! qu'Homere avoit très-bien appellé les philoſophes : *bas hupertata domata naiei* : c'eſt-à-dire, *habitans des appartemens les plus élevés* : en vérité Homere me ſemble un poëte moderne.

Je jette un coup d'œil ſur mon philoſophe, je le vois & comment vêtu? en arlequin, un bas d'une couleur & l'autre d'une autre; il eſt encore jeune, il porte une figure ouverte; il parle avec véhémence; il vous entretient de tous les arts & de toutes les ſciences; il fait des réflexions pleines de chaleur, ſur la ſituation politique de l'Europe; & il a oublié de faire mettre une piece d'étoffe à ſa culotte, ou plutôt il n'a pas de quoi en avoir une neuve.

Ses voiſins ſont un tailleur & un maçon;

ils se plaignent un peu de lui, parce qu'à minuit il remue ses chaises, qu'il déclame ou qu'il laisse tomber ses pincettes sur un plancher mince ; ce qui réveille un pauvre manœuvre couché depuis huit heures.

L'endroit seroit fort clair sans le talus de la mansarde ; le rayon du jour tombe précisément sur sa table, & en éclaire le singulier désordre ; on pourroit voir toutes ses actions à travers les fentes de la porte, il use sa robe de chambre percée au derriere & aux coudes, & il ne prend pas grand soin de son habit qu'il vergette rarement ; il aime mieux lire quelques pages de plus que d'avoir un peu moins de poussiere sur son ajustement.

Quand il ne dîne pas en ville, il mange du *petit salé* & du *fromage*, qu'accompagne une *chopine* de vin, & qu'apporte une vieille femme qui s'assied familiérement devant lui sur un coffre, & qui lui rit au nez ; mais à qui il est défendu de ramasser un livre : c'est après son frugal repas qu'il écrit sur la morale, & qu'il tance vigoureusement les riches & les opulens du siecle.

Vous le croiriez trifte ou taciturne; il n'eft ni l'un ni l'autre, il n'éprouve du chagrin que quand l'hôteffe monte & vient lui demander fon *terme*, & le menacer de mettre un écriteau qui le feroit déguerpir; il s'en iroit volontiers tant que terre le porteroit, fans quatre à cinq cents volumes qu'il chérit pardeffus tout, & dont il ne peut fe féparer.

Cependant, tout en courant après un écu de fix livres, il regle les intérêts de l'Europe, il connoît l'hiftoire de la Grece & de Rome, il fe confole de fa pauvreté en riant des extravagances publiques, fi gravement confignées dans les gazettes & dans les journaux : il rit tout feul, & l'on diroit quelquefois qu'il eft fier de fe trouver pauvre après avoir obfervé tant de chofes du haut de fon galetas.

Il ne fait de mal à perfonne; il falue un enfant; il vit avec frugalité : fi fa langue eft hardie, fes paroles volent par la maufarde, & fe perdent en l'air avec la fumée des cheminées.

Il eft maigre & n'a qu'un fouffle : le plus

intrépide médecin n'oseroit placer une purgation dans son estomac. Il vous raconte plaisamment comment à tel *jour*, *tel Commissaire* est venu pour visiter ses innocens papiers *de par le Roi*, & comment l'homme au rabat s'en est allé avec un peu de vergogne sur le front : notre philosophe n'a ni la plume, ni la physionomie d'un séditieux : la force publique entrant au milieu de son réduit, fait sourire l'imagination ; car deux grenadiers arrêteroient six cent hommes de son espece.

Un habitué de paroisse qui croit faire merveille & gagner un bénéfice, le dénonce comme un impie, & voudroit le faire mettre à la Bastille, en lui attribuant de plates brochures dont il n'a pas seulement entendu parler ; mais les magistrats n'ajoutent point foi à la délation, & répétent tout bas ce vers imprimé avec approbation & privilége du Roi.

Abîme tout plutôt ; c'est l'esprit de l'Eglise.

Ce philosophe au milieu de ses privations, paroît ne pas les sentir, il semble avoir sacri-

fié au *rire* un peu malin, tant il eſt habituel ſur ſes lèvres; il l'appelle le *vrai régal des Dieux*, & il eſt tranſporté de joie quand il trouve ou lorſqu'il entend une épigramme aſſaiſonnée d'un certain ſel.

Il n'a rien à faire, & il s'occupe avec opiniâtreté du rapprochement de certains faits; il aime à comparer les hommes entr'eux, & à les trouver tous plus ou moins atteints de foibleſſe, d'erreur & de folie; mais il ne conçoit pas comment il y a des hommes en place, qui puiſſans d'hier, & qui demain ne feront rien peut-être, ſongent néanmoins à perſécuter par orgueil pendant cette petite autorité éphémere : il parle très-haut des Miniſtres & les juge aſſez bien; mais ſi le Lieutenant de Police le mandoit, il ne ſauroit trop quel langage lui tenir; il auroit l'air d'un ſot; il n'eſt fort que dans ſon galetas, & pour bien pérorer, il faut qu'il ſoit aſſis ſur ſa vieille chaiſe au couſſin applati comme une lame de couteau.

Il deſcend quelquefois de ſon galetas, &

va dans un coin du parterre juger les acteurs dont il fuit la présence; mais lorsqu'il va à l'opéra ou à la comédie, notre philosophe se retranche nécessairement deux repas dans la semaine : personne ne jouit donc plus vivement que lui du spectacle; car il boit & il mange en entendant des vers & de la musique.

Aucun riche ne peut le railler de son indigence, car il n'en voit aucun; & si par hazard, le bonheur, (sauf les inconvéniens de la vie humaine) habitoit ce galetas; si la liberté, la joie, la tranquillité de l'esprit, les doux loisirs étoient le partage de ce maigre individu retranché derriere ses papiers & ses livres, il ne faudroit peut-être pas le dire tout haut; car les riches lui envieroient ses jouissances, & soutiendroient qu'il n'a aucun plaisir; & certaines gens qui ne connoissent pas la trempe d'ame de mon philosophe, s'accoutumeroient à penser ou plutôt à dire, qu'on peut vivre ainsi sans inquiétude & sans anxiété.

PROTAS.

PROTAS fonne; voici que deux grands laquais entrent dans fon appartement, ouvrent fes rideaux fans bruit; on lui met la chemife avant qu'il s'en apperçoive : il eft foulevé dans leurs bras robuftes, mais doucement, mollement. Déja, il eft affis en robe de foie dans un large fauteuil : on lui met fes bas, fes fouliers; chacun lui prend une jambe, tandis que par derriere le perruquier faifit fa tête, comme le chef-d'œuvre de ce rare individu; adreffe, promptitude, légéreté; il eft coëffé dans un clin-d'œil : on lui apporte une glace; il ouvre les yeux, & fourit à fa figure : on le fouleve pour la troifieme fois; on lui paffe fon habit : il n'a plus qu'à étendre le bras pour faifir fon épée : il daigne l'attacher lui-même, fe regarde encore au miroir, & defcend l'efcalier : on le foutient fous le bras, il entre dans fa voiture; il y a dix minutes qu'il étoit couché entre deux draps. Eft-ce un prince qu'on

qu'on habille ainsi, car les princes ont le privilége de ne jamais se servir de leurs bras; non, c'est un jeune colonel qui va assister à une revue.

AJAX,

Avant de se donner la mort.

TRIOMPHE, lâche Ulisse, intrépide orateur,
Minerve a détourné les coups de ma fureur.
Triomphe.... dans l'excès de ton indigne joie;
Vois l'impuissant Ajax au désespoir en proie.
Je ne suis qu'outragé, toi, tu vis avili;
Vaincu, je fais rougir mon superbe ennemi.
O jour! affront sanglant! ô fureur indomptable!
Où fuir? où rencontrer un trépas honorable?
Comment vivre & mourir, comment lever les yeux?
Érebe, cache-moi dans ton sein ténébreux.
Quoi! j'ai versé mon sang pour venger ma patrie,
J'ai combattu pour elle; & ma gloire est flétrie!
Achille! ô demi-dieu, digne de nos autels,
Si tu daignois venir commander aux mortels,
Adjuger des guerriers le prix le plus insigne,
Ajax de tes faveurs seroit le moins indigne,

Et ton glaive invincible, en mes heureuses mains
Étonneroit encor le reste des humains :
Pourriez-vous soutenir sa respectable image,
Juges, qui ne savez que flétrir le courage ?
Chargé de ce mépris plus cruel que la mort ;
Où trouver un asyle, & quel sera mon sort ?
Dois-je quitter les Grecs ? dans ma juste furie
Armer & soulever mon pere & ma patrie ?
Mais, de quel front paroître aux yeux de Télamon,
Moi, son fils malheureux, indigne de son nom ?
Hélas ! je vois les pleurs inonder son visage ;
Il maudit ses vieux jours, & le poids de son âge ;
Il frémit de courroux.... mon fils est outragé,
Il paroît dans ma cour & sans être vengé !
Irai-je défier l'armée & Troye entiere,
Seul contre tous, finir une noble carriere,
Et prouver aux deux camps que ma juste fierté
Pardonne aux cœurs ingrats comme au ciel irrité ?
Non, ma triste valeur serviroit les Atrides ;
Que les fers du vainqueur accablent ces perfides !
Achille est mort.... eh bien, embrassons le trépas,
Mourons avec ma haine & ne pardonnons pas.
Malheur à qui n'a point une ame assez hardie
Pour fuir un jour d'opprobre & pour quitter la vie !
Malheur à l'homme vil qui desire des jours
Qui montrent l'espérance & le trompent toujours !

Nous ouvrons des combats l'honorable barriere,
L'opprobre nous attend au bout de la carriere :
Mais bravons l'injustice & les Dieux courroucés ;
N'ai-je pas mon épée & mon bras ? ... c'est assez :
Eh, que faut-il de plus à l'ame généreuse,
Que peu de jours suivis d'une mort glorieuse !
Le brave, égal aux Dieux, est son propre soutien :
Quand il leur rend la vie il ne leur doit plus rien.

.... *Il tombe sur son épée....*

LA ROCHETTE.

C'EST la terrasse d'une maison de Neufchâtel : cette maison dont la situation rassemble tant d'avantages, fut bâtie par un Suisse qui avoit fait sa fortune aux Indes Orientales, où il avoit été horloger du roi de Bantam : il logea chez lui le célebre Maupertuis qui avoit fait le voyage de Laponie pour déterminer la figure de la terre. C'est de là, que le philosophe déja malade, s'en alla à Bâle mourir dans un habit de capucin.

J'ai connu sur cette terrasse l'admiration

complette, l'extase des vues immenſes: c'eſt de là qu'on voit les dômes rouges & bleuâtres de ces glaces éternelles qui ſurchargent le ſommet radieux des Alpes: de ces montagnes coloſſales découle aujourd'hui la vie, & ſortira peut-être un jour la ruine des campagnes Européennes: car que ces glaces viennent à ſe fondre tout-à-coup, ſous l'ardente canicule, le Rhin, le Rhône, le Teſin auront bientôt diſparu ſous une vaſte mer qui joindra l'Océan & la Méditerranée.

Cette penſée m'a pluſieurs fois ſaiſi en contemplant les dépôts éternels des neiges & des frimats; mais je n'en admire pas moins de deſſus la belle terraſſe de la Rochette, les formes variées de ces innombrables montagnes. Autour de moi, je vois l'aſſemblage des neiges, des bois, des prés, des vignes, des noirs ſapins, de maiſons riantes, d'un lac ſuperbe & animé, tandis que des maſſes, à droite & à gauche, forment le cadre de cet impoſant tableau: mais allez à Valangin, à une lieue, vous ne voyez plus que des retrai-

tes ſauvages, des torrens, des précipices, des caſcades mugiſſantes qui éveillent la penſée mélancolique : l'immenſe tableau des hauteurs des Alpes a diſparu, vous cherchez vainement ce qui frappoit tout-à-l'heure vos regards.

Les vues de Lauſanne & de Geneve ſont, ſi l'on veut, plus rapprochées, plus brillantes, plus ſingulieres, plus magiques ; mais rien ne compenſe ſelon moi, cet immenſe, cet admirable horiſon, où l'imagination étonnée & remplie ſe perd, où elle ne voudroit plus reculer les bornes, où elle n'a rien à changer, où elle reçoit chaque jour le même raviſſement, où l'inſpiration lui dit en un inſtant tout ce que l'ame peut ſentir.

Ferney eſt moins curieux, on y voit les monts glacés de la Savoie : du jardin où ſe promenoit le vieux Voltaire, on découvre pluſieurs nations, mais la terraſſe de la Rochette me frappe davantage. J'ai cherché vainement à Clarens, cet Eliſée paſtoral qu'enfanta l'imagination de Rouſſeau : on y compoſeroit vo-

lontiers comme lui le roman de ses amours ; car au bout de quelques années, les sentimens que nous avons éprouvé deviennent romanesques, & l'on embellit à l'excès une amante qui n'est plus. C'est le verre de l'optique.

Ce seroit en Suisse qu'on auroit dû écrire sur l'art des jardins traités en grands, & que nos poëtes auroient dû composer leurs vers : ils seroient moins contournés ; leur maniere seroit plus libre, moins collégiale ; mais quoi :

> Sur un papier Chinois ils ont vu les montagnes,
> La mer à l'opéra, les forets à Long-champs.

Cependant les Suisses ne savent pas faire un jardin : c'est qu'ils n'en ont pas besoin ; la variété des sites, la beauté des aspects, le sombre sapin à côté du pommier en fleur ou courbé sous ses fruits, la vue au-dessus des vallons resserrés, des maisons dans des lieux faits pour être désert, des fleurs dans des solitudes, tout dispense d'aligner des allées, de tailler des arbres, d'enfermer des fleurs sous des chassis, & de faire de petites imitations,

tandis qu'on voit la nature ſous tous les points de vue, en perſpective, en face, & qu'autour de vous, abondent des païſages variés: le ruiſſeau coule, ſerpente, & la verdure & l'herbage ſont entretenues par l'irrigation la mieux ſoignée.

C'eſt dans les routes ſilencieuſes de ces forêts de ſapins que j'ai connu tes douceurs, flatteuſe rêverie: quel auteur n'aime point le ſilence & l'ombrage des bois! qui n'aime point à déclamer les vers de Tompſon dans ces lieux écartés! c'eſt pour l'écrivain que la ſource s'échappe & coule dans la prairie.

Je me ſuis aſſis ſur ces rochers ſauvages qui dominent une immenſe plaine; là, j'ai attendu les rayons de l'aurore naiſſante, dorant ces impoſantes maſſes; tous ces grands corps à moitié cachés dans l'ombre reprennent tout-à-coup leur forme majeſtueuſe. J'ai cru aſſiſter quelquefois au moment où la création s'éveilla.

Oh! c'eſt ici qu'on reçoit une idée nette de la baſſeſſe & de la pauvreté de ces écrits li-

cencieux, profanes, blaſphématoires, dont une génération nouvelle s'engoue : c'eſt ici qu'on s'affermit dans ces principes moraux qui rempliſſent l'ame d'un contentement ſecret, & qui écartent de la culture des beaux arts ces bluettes & ces étincelles fugitives, partage d'un goût puérile.

C'eſt ici enfin, que l'on porte hommage au génie, & qu'on apprécie ſes productions : le génie eſt un agent fort & immortel ſur la terre ; & une voix ſecrette nous dit que ce n'eſt point le peuple chez lequel on vit, mais les nations étrangeres qui font la poſtérité à l'égard des hommes illuſtres.

Ainſi, il eſt des jouiſſances intimes de l'ame qui nous convainquent de la vanité de l'ambition, & c'eſt ici qu'on répete avec ſentiment ces paroles de Montaigne : j'aimerois mieux être toujours ſeul que de ne le pouvoir jamais être.

LA MALLE DU COURIER.

Sous les fesses d'un postillon, elle court à travers monts & vaux pour aller changer la face des Empires : ce qui s'est passé dans le Conseil secret des Rois, est sous une grosse enveloppe de cuir ; & qui pourroit lire au travers, verroit ces premiers ressorts qui font les grands événemens. Les intérêts nationaux balancés avec leurs prétentions respectives, y sont tracés en caracteres presque magiques. Le courier indifférent aux dépêches, ne songe qu'à boire ; il chante une chanson grivoise sur le plan d'une guerre, ou sur le démembrement d'un Etat.

Si l'œil, dis-je, pouvoit percer ces enveloppes, il embrasseroit la vraie situation de l'Europe : on n'en seroit plus réduit aux conjectures, on verroit les divers balancemens de ces vastes corps qui se craignent, se menacent, s'observent, se heurtent, & malgré

leurs débats, ne se soutiennent tous que l'un par l'autre.

On liroit (quel plaisir!) le langage des têtes couronnées, qui toutes avec le levier de leurs armées, cherche le point d'appui d'Archimede. Tandis que les cabinets lointains sont livrés à l'indétermination, on sauroit avant eux, que la fortune en frappant ou en exilant une seule tête, vient de déranger d'un coup de main l'assiette d'un traité politique, & renverser l'édifice des plus magnifiques projets.

Ce seroit un spectacle piquant de saisir le vrai au milieu des apparences les plus trompeuses, de pouvoir lire discrettement ce qui est sous le cuir, & d'appercevoir en conséquence, quelle main bat le premier rouage de ces machines énormes & compliquées, devant lesquelles la sagacité reste en défaut ou en suspens.

Oh! si mon œil pouvoit descendre au fond de cette malle qu'un grossier personnage promene avec insensibilité, je connoîtrois les véritables symphonistes de ce concert que nous

écoutons tous ſans voir celui qui bat la meſure : je diſtinguerois le coup d'archet de tel miniſtre, ſon jeu marqué & le caprice de ſon jeu : l'effet rapproché de la cauſe, offriroit des contraſtes qui réjouiroient ma curioſité; je garderois pour moi tous ces beaux ſecrets, & puis j'irois dans un caffé me divertir de tous les bavardages des oiſifs ; mais un voile impénétrable nous cache ces opérations motrices, & nous nageons dans le vague & l'incertitude ; le courier emporte les ſecrets loin de nous, & nous abandonne aux raiſonnemens illuſoires : la vérité paſſe ſous nos regards, & nous n'y voyons rien.

Ainſi la premiere page de l'hiſtoire qui doit éclore, eſt plus difficile à faire que la vaſte compoſition d'une hiſtoire univerſelle : j'ai beau tendre tous les reſſorts de ma penſée, je ne puis deviner au juſte ce que les adminiſtrateurs des Etats auront décidé. Oh! qu'ils doivent être fiers d'entendre tout ce qui ſe dit dans le monde, de parcourir les gazettes, & d'avoir pour eux ſeuls le ſecret

du moyen avec lequel ils meuvent les destinées des Empires.

Quand on arrête attentivement ses regards sur les pages de l'histoire, & qu'on médite les plus grands événemens politiques dans leur origine, on ne sait plus comment le monde est gouverné, comment les Royaumes subsistent, & il faut qu'il y ait une force invisible qui maintienne en paix les souverains & les peuples, & qui au milieu de leurs guerres, de leurs désastres & de leurs fautes, entretiennent l'harmonie publique.

Oui! quand je réfléchis aux bizarres contradictions qui agitent les gouvernemens, aux momens opportuns qu'ils ont perdus pour frapper ensuite le même coup lorsqu'il n'étoit plus temps; je ne sais plus que penser, je ne sais plus qu'écrire, & je crois qu'un ange tutélaire veille à la conservation de chaque Royaume; car les objets envisagés sous leur vrai point de vue, contredisent les plans & même les détails.

Qu'est-ce que la politique? c'est l'art de

bien observer le jour, l'heure & même la minute : si au lieu d'être variable comme les événemens de ce monde, elle est opiniâtre, elle s'aveugle volontairement, & dès-lors elle devient mesquine & manque son but.

ADOPTION.

C'ÉTOIT un usage vivant chez les Romains, de réparer par un choix volontaire les torts de la nature, de se créer soi-même une famille, de former ces nœuds agréables & chers en obéissant à ces rapports secrets, d'autant plus doux qu'on ne peut les définir.

L'adoption est tombée malheureusement avec cet empire qui embrassoit l'univers ; on ne peut trop déplorer l'interruption de cet usage : c'étoit de nouveaux liens dans la société ; l'amour, l'amitié & la reconnoissance, pouvoient se satisfaire pleinement ; des devoirs mutuels s'établissoient entre citoyens ; l'inégalité des fortunes, ce fléau des grandes so-

le pere riche donneroit un frere à son enfant unique & conséquemment mal élevé ; le célibataire qui auroit beaucoup raisonné sur l'éducation, mettroit ses idées en pratique sur quelques orphelins, & la demoiselle majeure que la crainte d'un mari bourru ou dissipateur, auroit empèché de se marier, connoîtroit la tendresse maternelle, en adoptant en dépit de ses neveux, une jeune personne douce & reconnoissante qui adouciroit les ennuis de sa vieillesse.

Que nous sommes loin aujourd'hui de l'adoption ! l'égoïsme sépare les hommes de plus en plus ; ils s'unissent ou se méprisent, ils s'embrassent ou se repoussent à raison d'un coffre fort vuide ou plein ; & ils accusent ensuite le plus auguste des nœuds, des malheurs qu'ils ont préparés eux-mêmes : plus ou moins d'un métal jaune ou blanc établit des intervalles immenses entre citoyens enfans de la même patrie, & égaux par leur mutuelle dépendance, quand ils ne le seroient pas par la loi de nature !

Ne

Ne pourroit-on pas faire par raiſon & par ſentiment, ce qu'on a fait mille fois par avarice? mais non, pour créer des diſtinctions imaginaires, on détruit les liens de la plus naturelle fraternité; l'acte le plus libre eſt aſſervi à toute la maſſe de nos préjugés : on fait gémir dans la fleur de ſa jeuneſſe, la beauté qui ſe conſume, appellant envain l'hymen tardif que l'orgueil tyrannique éloigne encore : on aime mieux la livrer à une mort lente, que d'ôter quelques grains à la balance qui peſe ſcrupuleuſement les fortunes, & la rougeur monte plus enflammée au front de tel pere à qui on demande ſa fille, que ſi on lui apprenoit ſa honte ou ſon infamie: qu'arrive-t-il auſſi de mettre la beauté à l'encan? la diſcorde prend la place de l'amour.

Tout ce qui mêleroit les différens états de la ſociété, & qui tendroit à rompre l'exceſſive inégalité des conditions, ſource de tous nos maux, ſeroit bon politiquement par-là; tout ce qui rapprocheroit les citoyens, tourneroit au profit des nombreuſes familles d'un

bien de chercher un cœur, & le trouveront en cherchant.

Si l'homme a le besoin constant d'aimer & d'être aimé, pourquoi lui ôter une loi qui a règné chez les peuples anciens, & que les Romains appelloient, l'image & l'émule de la nature : *imago naturæ*, *emula naturæ?* pourquoi la fiscalité, la féodalité, les substitutions & la propriété gênent-elles les affections de mon ame? pourquoi m'empêcher de choisir mon gendre, ma fille, mon fils, l'être enfin, à qui je veux faire du bien?

Je n'ai point d'enfans, ou bien je les ai perdus; & la loi, pour favoriser mon frere ingrat, mon neveu insolent, mes collatéraux avides, me condamnera à vivre seul; & au milieu de tant de citoyens indifférens, je ne pourrai manifester ni mon attachement, ni ma reconnoissance : je ne pourrai ni pleurer, ni m'attendrir : mes parens sont de pierre, & je ne pourrai pas me donner un parent de mon choix!

Que la loi consacre l'acte aveugle & momentané de la paternité : que l'intérêt des gé-

nérations futures, assure au fils qui ne se sera pas attiré tout-à-fait la malédiction paternelle, qu'elle lui assure, dis-je, sa subsistance, rien de plus juste : mais moi qui aurai adopté un enfant de mon cœur, qui l'aurai adopté par ces rapports secrets que rien n'explique, & que tout justifie : qui remplacera ce sentiment vif & tendre que je suis heureux d'éprouver, & auquel il m'est impossible de renoncer?

Quoi! j'adopterai des systèmes créés avant ma naissance ; je défendrai ou je combattrai des idées & des opinions que d'autres ont enfantées ; je pourrai être dissipateur prodigue sans que la loi m'arrête, & je ne pourrai choisir le compagnon de mes études, de mes goûts & de mes plaisirs ; je ne pourrai l'adopter pour lui transmettre le témoignage des larmes de tendresse que j'ai versées en sa présence ; une mort accidentelle, interrompra ce cours de bienfaits, & je mourrai ingrat, parce que des loix barbares, faites dans des temps de dépradations, transporteront à mon

ennemi, ce que je réſervois à l'objet de mes pures affections!

Une infinité d'enfans ſont jettés ſur la terre, & n'ont pour tout bien que l'intérêt qu'ils peuvent inſpirer; il ne manque à ces êtres abandonnés, qu'un heureux développement pour les rendre utiles à la patrie & à l'humanité; & je ne pourrai placer ma charitable tendreſſe ſur un de ces enfans qui m'attache, ni le deſtiner à la conſolation de ma vieilleſſe!

Trop ſouvent le fils s'énorgueillit des travaux & des biens de ſon pere, & l'appelle à un partage violent dans l'âge des paſſions fougueuſes; familiariſé avec les ſoins qu'on a pris de ſon enfance, il croit que tout lui eſt dû, & le rejetton veut déja écarter le tronc dont il eſt ſorti: l'enfant adoptif connoît mieux ſon bienfaiteur, il a le ſentiment de ſa foibleſſe & de la généroſité, qui a daigné l'accueillir: ſans ceſſe il a devant les yeux le moment où les bras d'un homme ſe ſont ouverts pour le recevoir; il eſt convaincu que c'eſt par pure bonté qu'il eſt devenu le fils,

le frere, ou le concitoyen de tel homme; le pere, dans la ſtricte équité, ne doit que la nourriture & l'éducation, ſi l'ame de ſon fils ne répond pas à la ſienne: ici c'eſt un lien tout différent, il appartient à toute la profondeur de la ſenſibilité, il exige tous les prodiges de la reconnoiſſance; & ce qu'on doit remarquer, c'eſt, que la piété filiale du fils adoptif, eſt plus grande que celle du fils naturel.

Parmi les parricides, dont le nombre épouvanta Rome au ſein des proſcriptions, Rome affligée ne compta point des enfans adoptifs; le ſentiment de l'adoption a ſouvent égalé & ſurpaſſé même celui de la nature.

Les loix modernes groſſiérement fabriquées, n'ont pas ſçu embraſſer cet acte moral qui perfectionne la civiliſation; on a bien vu l'adoption de nom & d'armes, qui flattoit ou careſſoit l'orgueil perſonnel: on a vu encore l'adoption des villes qui tenoit lieu de ſalaire: l'adoption des individus eſt tombée, & c'eſt là ce qui nous accuſe: les teſtamens mêmes ſont

marqués au coin de l'égoïſme ou de l'eſprit concentré dans une petite famille.

Le ſentiment moral l'a emporté ſur ces loix de Viſigots, ſi dures & ſi matérielles : les hôpitaux ne ſont-ils pas une ſorte d'adoption pour l'enfance délaiſſée, pour tout être miſérable ou ſouffrant ? quand l'inflexible loi de nos ayeux avoit tout circonſcrit dans des bornes rigides & étroites, la religion & l'humanité ont ouvert les portes de ces temples de bienfaiſance, ils ont donné un azile à la veuve & à l'orphelin : les peuples ont chéri & reſpecté ces retraites religieuſes ; mais par un enchaînement inévitable de la premiere erreur politique, le citoyen s'eſt cru diſpenſé d'être ſenſible & charitable par lui-même ; on lui a demandé ſon argent, il a payé & n'a pu pleurer : la loi antique & ſacrée de l'adoption, enviſagée ſous tous ces rapports, s'eſt trouvée totalement abolie.

Enſuite les arrêts de nos parlemens, ne voyant que ces hôpitaux, ont briſé l'eſſor des ames généreuſes ; ces arrêts ont contraint la

main qui s'ouvroit à se refermer, parce que les magistrats pour favoriser une parenté despotique, avoit l'entêtement d'appercevoir toujours un bâtard ou un étranger, dès que la tendresse s'exhaloit dans un acte mortuaire : ainsi les loix modernes ne font que peser sur la sensibilité humaine, & dans leur triste prévoyance, pour écarter quelquefois un séducteur, elles ont détruit les plus doux rapports du cœur de l'homme, & cette liberté précieuse, si nécessaire pour être bienfaisante sans faire des ingrats.

Tout se ressent aujourd'hui de la féodalité, de la servitude, & de ces loix religieuses, jetées sans examen & sans préparation au milieu des loix civiles.

L'adoption n'a repris quelque consistance au milieu de ce siecle éclairé, que dans le code *Fréderic.* Il seroit à désirer que, frappé des grands avantages que produiroit l'adoption, le législateur donnât à notre jurisprudence, le droit d'écouter l'amitié, la tendresse, la reconnoissance, toutes ces vertus de l'hom-

me qui composent les mouvemens constitutifs de la générosité & de la grandeur d'ame ; pourquoi en rétrecir le cercle ? il n'est pas déja assez étendu, & je crois qu'en ressrénant l'adoption, on a ressréné les meilleurs sentimens appartenant à notre foible nature.

Ne cherchons-nous pas tous l'ami de notre cœur, l'enfant de notre ame ? quel mot est au-dessus de celui-ci, fils d'alliance ? plongé pour la plupart dans des familles indifférentes ou divisées, prenant des goûts passagers pour des liaisons véritables, que nous serions heureux d'avoir une loi qui nous autorisât à adopter par sentiment *l'enfant de notre ame !*

LE GÉNIE, POËME (a).

SUR un mont éclairé des rayons de l'aurore,
J'apperçus le Génie . . . il méditoit encore.
Oui, mortels, je l'ai vu cet ange bienfaiteur
Environné des arts qui faisoient sa splendeur :
Dans son œil se peignoit une sublime ivresse,
Son corps souple allioit la force & la jeunesse :
À ce front où brilloit le feu sacré des cieux,
Je reconnus le fils & le rival des dieux.
Il portoit ses regards sur le tableau du monde ;
La terre en ce moment plus riche & plus féconde
Étaloit sous ses yeux un nouveau coloris ;
L'univers lui doit l'ordre & la beauté son prix.
Ce qu'est un souverain affermi sur son trône,
Revêtu de la pourpre & ceint de la couronne,
Commandant par son sceptre à vingt peuples divers,
Il l'étoit ; il sembloit le Roi de l'univers :
Sur la foule des arts étendant son empire
Il tenoit dans ses mains le compas & la lyre.

(a) On a lu un extrait de ce poëme dans une séance publique de l'académie françoise.

De son vaste pouvoir tout ressent les effets,
Il marche dans la gloire, & répand les bienfaits,
Il fixe la nature & son œil étincelle;
C'est dans ses traits sacrés qu'il cherche son modèle.
Son facile crayon annonce la chaleur
La mâle liberté d'un esprit créateur.
Sa main touche le marbre, & le marbre respire;
Il parle, tout s'enflamme aux accords de sa lyre.
C'est Melpomene en pleurs le poignard à la main,
C'est Clio qui conduit l'inflexible burin,
Ou bientôt c'est la fiere & sublime Uranie
Qui des astres errans démêle l'harmonie;
Ou c'est Platon qui voit d'un œil respectueux
Le Dieu qui s'est empreint dans l'homme & dans les
cieux.
S'il peint des vastes cieux l'éclatante parure,
Son pinceau séduisant rajeunit la nature.
De cent peuples épars il serre les liens;
Ame de l'univers, il produit tous les biens:
C'est une source pure, abondante & profonde
Qui roule dans ses flots tous les trésors du monde.

Que sa magnificence étonnoit mes regards!
De quelle ardeur féconde il animoit les arts!
Il porte ses transports dans des ames glacées,
Ses sons imitateurs colorent ses pensées.
La timide raison se traîne sur ses pas,

Il a frappé le but qu'elle ne connoît pas.

Qu'aime-t-il à tracer ? des villes embrafées,
Des plus puiffans États les colomnes brifées.
Comme un foudre vengeur fa redoutable voix
Va fous le diadême épouvanter les rois.
Il redit leur orgueil, leur fanglante colere,
Il refpire brûlant fous les pinceaux d'Homere.
Il redit les malheurs d'un peuple gémiffant,
Qu'accabloit le mépris d'un defpote infolent.
Il plane ; & de ce monde embraffant la ftructure,
De la foule opprimée il époufe l'injure.
Il a vu le défordre & fon être a frémi ;
Il tonne avec grandeur ; les tyrans ont pâli ;
Il preffent l'avenir ; ce tribunal fuprême
Jugera comme lui, puifqu'il verra de même.

Eft-ce à lui à connoître & les tems & les lieux,
Et de nos vains décrets le joug capricieux ?
Il paroît tout-à-coup dans un fiecle bizarre
Et jette un feu plus vif chez un peuple barbare.
Il vole à l'orient, au couchant, au midi ;
Il s'endort deux mille ans & femble enfeveli ;
Il renaît fur les bords de la mer Glaciale ;
Le Czar quitte à fa voix la pourpre impériale :
La hache qu'il remet dans les mains du héros
Eft le fceptre des mers qui guide cent vaiffeaux.
L'Egypte le vit naître au milieu des prodiges ;

Lui-même il consacra ces merveilleux prestiges !
Chez l'ingénieux Grec, il fut sublime & fin ;
Il fit goûter les arts à ce peuple Romain,
À ces fiers conquérants dont la suprême gloire
Étoient le droit du fer & le char de victoire.
Au siecle de Louis plus riche, plus pompeux ;
Superbe, il fit jaillir l'éclat de tous ses feux.
Idolâtre du grand, sa vaste intelligence
A tracé le devoir à l'oisive puissance.
Ah ! pour rétablir l'ordre en ce triste univers
C'est le pouvoir qui manque à ses desseins divers.
Je le vis embrâsé d'une céleste flamme,
Pour le bien des mortels multiplier son ame.
Son front changeant, m'offroit tantôt Locke & Newton,
Corneille, Montesquieu, La Fontaine, & Milton.
Tour-à-tour, j'entendois la trompette d'Homere ;
Et Tyrtée animé d'une audace guerriere ;
Et ce joyeux vieillard qui tout en cheveux blancs
Couronnoit la beauté des roses du printems.
Ici législateur, il réforme un empire ;
Là, chantre des combats, plein d'un bouillant délire
Sur le char de Bellone il monte avec ardeur,
Et le sang de Vénus n'éteint point sa fureur.
Patriote éloquent, & fougueux Démosthènes,
D'un sommeil léthargique il va tirer Athènes.

Il soumit les Gaulois sous le nom de César,
Aux plaines de Pharsale arbora l'étendard,
Et bientôt s'enterrant sous les sables d'Utique,
Il tombe avec Caton pour la cause publique.

Indépendant & fier il mesure des yeux
Et l'abîme de l'homme & l'abîme des cieux.
Quelquefois son empreinte est sauvage & grossiere,
Ses traits désordonnés, sa touche irréguliere ;
Mais sa hauteur dédaigne & les regles de l'art
Et ces succès menteurs qu'enfante le hazard.
Regardez ces tombeaux & ces masses énormes (*)
Il est encor vivant dans ces beautés difformes.
Colosses monstrueux, ces hardis monumens,
Sont les rudes travaux qu'a respectés le tems.

Oui le Génie est libre, il brise les entraves
Que la reine du monde impose à des esclaves.
Puissante opinion, disparois, tu n'es plus ;
Tranquille, il va juger ces antiques abus
Qui sous le nom de loix servoient la tyrannie :
Les hommes sont égaux, le monde est sa patrie.
Son palais est bâti sur le sommet des airs ;
De ce trône élevé, dominant l'univers,
Il voit de nos erreurs la course vagabonde,
Et les chefs qu'il faudroit pour le bonheur du monde.

(*) Les pyramides d'Égypte.

O ! secondez enfin sa prompte activité,
Ses loix feront regner la tendre humanité.
Il s'assied comme un Dieu sur la voûte Etherée,
Il prononce . . . . aussi-tôt la terre est éclairée.
Je vis auprès de lui l'esprit fin, séducteur,
De ses mâles transports subtil imitateur ;
Mais ce qu'est un éclair près d'un volcan superbe ;
Près du Rhône & du Rhin un ruisseau baignant l'herbe,
Tel il est : non, l'esprit au souris gracieux
N'a qu'un feu pétillant qui réjouit les yeux.
Il frappe, il éblouit ; c'est un enfant folâtre
Qui s'amuse & qui plaît, que le monde idolâtre :
Le vol du papillon n'est jamais élevé,
À caresser les fleurs il semble réservé :
Le Génie allumant ses flammes dévorantes,
Détruit des préjugés les formes renaissantes ;
C'est son flambeau divin qui dans la nuit des tems
Apporta la lumiere au sein des élémens ;
Il consola le monde & ce fut son ouvrage :
Des talens, des vertus, il unit l'assemblage.
Il protége le foible & l'obscur malheureux,
Et les venge à jamais d'un mépris orgueilleux.
Il enseigne les mœurs, la raison, la justice,
Il punit le despote, intimide le vice ;
Pour l'intérêt de tous, il montre avec fierté
Les droits sacrés de l'homme & de sa liberté.

Il voit, il eſt ému dans l'ombre ou le ſilence,
Des objets éloignés il reſſent la préſence.
Véhément ou tranquille, il trouve des attraits
Dans la pompe des cieux dans l'horreur des forêts;
Et dans ſon ſein brûlant, ſoigneuſement gardées
Sous d'infinis rapports fermentent mille idées.
Forcé de les produire il les répand dehors :
O foible genre humain, ce ſont là tes tréſors !
Obéis à cet œil qui dirige ta vue,
Qui trouve à tous les arts une route inconnue...
Admire un vol hardi, ne le meſure pas,
Pour franchir l'univers les dieux ne font qu'un pas.

LA MAISON PATERNELLE.

QUEL mot pour le cœur qui a goûté ſes délices? la maiſon paternelle! elle eſt la demeure de l'amour, de la confiance, de la joie, du ſupport mutuel, de la complaiſance. Peut-on ſe rappeller les careſſes d'une mere ou les avis d'un pere, ſans cet attendriſſement profond, qui nous tient immobile dans la contemplation de ces ſcenes paſſées & auguſtes?

Quiconque n'a pas connu les douceurs de la maison paternelle, n'a pas reçu tout le développement de sa sensibilité; il n'a pas même appris tout ce qu'il valoit: c'est la tendresse d'une mere qui nous donne la premiere leçon de bienfaisance & de charité, & qui nous révéle en même tems la vertu, ou le trait de grace particuliere dont nous a gratifié la nature.

C'est le premier mot d'éloge d'un pere qui nous annonce nos forces, & qui nous inspire une confiance heureuse; qui osera s'estimer si son pere ne lui a pas dit dans son enfance, *tu es estimable.*

Doux liens de la nature, c'est vous qui donnez au cœur de l'homme, les plus vives, les plus délicieuses émotions! Quel tableau que celui de l'intérieur d'une famille bien unie! quel échange journalier de plaisirs & de sentimens! toutes les commodités de la vie sont arrangées sous les yeux de l'enfance, par les mains de l'ordre & de la propreté. La subordination des freres ou des sœurs,

n'est qu'un nouveau gage (*a*) d'égards & de jouissances renouvellées.

La mere regne avec dignité ; mais elle commande par l'amour ; elle instruit par la raison ; elle fait bondir un jeune cœur d'une joie pure & vive ; en lui confiant une petite administration domestique : l'enfant met sa gloire à prouver qu'il est sensible à l'estime, & qu'il est né pour elle. Le pere quitte la gravité de son emploi pour se prêter aux amusemens de ses plus jeunes enfans ; ils le soumettent aux plus petites loix de leurs jeux (*b*).

(*a*) Allant un jour chez un bon pere de famille, je vis en entrant un enfant de cinq ans dans sa couchette & qui me faisoit signe du doigt de ne pas faire du bruit, me montrant sa petite fœur âgée de deux ans qui dormoit à dix pas de lui. Je n'ai jamais pu oublier le geste de cet enfant.

(*b*) Quoi de plus riant dans l'histoire que le trait suivant ! Un ambassadeur entre, & trouve Henri IV qui marchoit à quatre pattes, portant sur son dos son fils, (depuis Louis XIII) ; le monarque lui crie, *êtes-vous pere, monsieur l'ambassadeur ?* — oui, Sire : — en ce cas, je vais faire encore un tour.

La mere accourt, récompense son mari d'un baiser & participe à leurs enjouemens folâtres.

Les enfans, par une douce correspondance, nous communiquent leur joie, tandis que nous cultivons leur raison : tout s'embellit par leur présence, tout s'anime sous leurs pas : leur vivacité distrait nos chagrins. C'est une tâche aimable que de faire éclorre la pensée dans un jeune cerveau ; de développer ses idées naissantes, de répandre des instructions toutes nouvelles, dans un cœur plein de la premiere sensibilité, d'infuser l'intelligence, & de planter les vertus générales dans une ame capable un jour des plus sublimes opérations.

Le pere entrevoit avec allégresse dans l'avenir, la récompense de ses soins, il fait par sentiment ce qui est pour lui un devoir. La mere voit un homme dans son fils, & semble déja entendre la raison majestueuse qui parlera par sa bouche ; & les enfans, dès leurs premieres années, ne sont-ils pas déja distingués par ces surnoms ou qualités : *ame*, *bon sens*, *cœur*,

discernement, entendement, esprit, jugement? La premiere empreinte du caractere est connue & publiée par les parens, qui dès-lors craignent ou se réjouissent.

L'être indifférent ne devient-il pas attentif, quand c'est une mere courroucée qui prononce & qui juge son fils, dans les sanglots & dans les larmes? Tel arrêt m'a fait frémir; tel autre a inondé ma paupiere des plus douces larmes.

Il faut des récompenses à des devoirs si longs & si scrupuleux: représentez-vous la mere de Newton ou de tel autre homme célebre, embrassant dans toute sa renommée le fils qu'elle a nourri de son lait; & quelle mere, même dans les dernieres classes de la société, n'a pas une idée confuse de ce que peut devenir son fils, & ne le regarde pas comme un germe intéressant, qui doit se développer dans la société des êtres forts & raisonnables? Quelle mere enfin, n'a pas un certain respect pour cette petite créature masculine, dont les destinées futures sont encore

cachées, mais semblent se manifester dans ses mouvemens fiers & gracieux? Quel pere, de son côté, n'a pas fait un rêve flatteur sur le sort de ses enfans? Il voit son fils dans les hautes places, il voit sa fille relever l'éclat de ses attraits dans une fête brillante, il apperçoit à ses côtés un époux digne d'elle.

Sauvage misantrope, féroce égoïste, ne détruis rien de cet orgueil paternel, de ces épanchemens où il se complait; la dérision sur tes lévres seroit un sacrilége: laisse le cœur d'un pere & celui d'une mere se répandre abondamment; prête l'oreille à ses discours, & fussent-ils prolongés, respecte ce légitime enthousiasme: si tu es dûr & froid dans ces momens, prends garde du moins de le manifester; & toi malheureux célibataire, baisse la tête, humilie-toi, répens-toi, & demande au ciel des jouissances pareilles.

Et vous, qui que vous soyez, nés sur le trône ou dans une chaumiere, si vous n'avez pas pleuré de tendresse ou de joie dans la maison paternelle, je vous plains, & je doute que vous puissiez pleurer ailleurs.

Quand la maiſon paternelle devient vuide... Oh ! je n'oſe faire ſuccéder ce tableau à celui que je viens de tracer. Nous n'avons point de mots dans notre langue pour exprimer le triſte état d'un pere ou d'une mere, dont les enfans ſont morts. Le mot *orbus*, *dénué*, *dépouillé*, appartenoit au latin. Cette ommiſſion vient-elle de la pauvreté de notre idiôme, ou de la ſéchereſſe de notre cœur ?

Au lieu de cette image affligeante, j'aime mieux vous repréſenter un fils qui, dès l'adoleſcence, ſorti de la maiſon paternelle, y revient après dix années d'abſence ; il a vu le monde, les grands, la cour ; il a habité le ſéjour de l'opulence, peut-être a-t-il fait fortune ? mais que ſont les jouiſſances des richeſſes auprès de ce qu'il ſent, en appercevant la demeure de ſes parens ? il s'arrête le cœur oppreſſé, il craint les premiers embraſſemens ; ſon ame pourra-t-elle ſuffire au torrent de joie qui va l'inonder ? Les années de l'enfance ſe retracent vivement à ſon eſprit ; ces careſſes, ces ſoins dont il ſent à

préſent tout le prix ; il va dans un inſtant en récompenſer les auteurs de ſes jours, il hâte ſa marche, il touche du pied le ſeuil de cette porte qu'il reconnoît, & qui lui cache encore ce qu'il a de plus cher ſur la terre. Il entre, la joie & l'attendriſſement lui ôtent l'uſage de la voix, il ſe précipite dans les bras de ſa bonne mere, de ſon reſpectable pere ; ſes ſœurs l'environnent.... On baiſoit ſes lettres, on pleuroit de tendreſſe en les recevant ; jugez de ce qu'il éprouve, & de ce qu'il fait éprouver ! Vouloir rendre les détails de cette ſcene touchante, ce ſeroit l'affoiblir. Qui ne ſent pas que ces joies pures, les plus faites pour le cœur de l'homme, ſont au-deſſus de tout ?

POËTES SUISSES.

L'ACCOUPLEMENT seul de ces deux mots fait rire; n'est-il pas vrai lecteur? Je m'y étois attendu.

Quoi de plus beau que les bords du lac Léman, de plus noble & de plus varié que les divers paysages qui ceignent ce beau bassin que forme le lac? il sépare deux contrées absolument différentes; la Savoie nous peint les aspérités du Nord, le pays de Vaud les couleurs brillantes du Midi: l'œil enchanté parcourt sans fatigue ces objets opposés & jouit du contraste: il n'est point de plus beau soleil couchant, les rayons de l'astre du jour peignent les montagnes de tant de couleurs, qu'il faut être froid pour les voir sans plaisir & sans émotion.

Mais pour qui cette magnifique création étale-t-elle ses beautés? pour un peuple assez indifférent au grand tableau dont il est environné: vous diriez que devant ce théâtre de grandeur, il est des peintres ou des poëtes

qui saisissent involontairement la plume ou le pinceau; vous vous tromperiez: les habitans de ce pays ne connoissent point l'inspiration poétique; l'enthousiasme ne les a jamais pénétrés de ses flammes, les vers du Journal helvétique approuvés & quelquefois admirés par le Journaliste, sont les plus mauvais vers qu'on puisse lire: ce n'est point la regle qui enchaîne leur verve, car les poëtes Suisses n'ont pas encore daigné étudier les loix ordinaires de la versification: une poësie morte & sans mouvement, une inaptitude à saisir les idées poétiques ou les sentimens passionnés: voilà ce qui les caractérise.

Soit l'indifférence qui naît de l'habitude, soit l'esprit contentieux qui les dirige, ils ne s'émeuvent pas devant les objets les plus frappans, ils ne sentent pas le besoin d'admirer & de peindre: ils ressemblent à l'époux d'une belle femme que tout le monde admire, & qui jouit de ses charmes paisiblement & sans éprouver aucun transport.

Et où sont les poëtes? dans les villes qui

n'offrent point un aspect imposant : rien ne m'a plus frappé que le style inanimé des Suisses au milieu des plus grands spectacles de la nature ; aucune de ces images pittoresques ne transpirent dans leurs écrits, ils sont étrangers à cette profonde impression qui subjugue le moindre auteur qui voyage.

Mais si le Suisse n'est pas né pour la poësie, qui le croiroit ? il est né pour la frivolité ; il a adopté notre petit luxe, & les modes parisiennes triomphent au pied du Jura ; les jeunes Suisses se promenent en été un parasol à la main, & l'hyver ils sont enveloppés dans des fourrures : 'ai cru voir des Espagnols qui voyageoient, & qui sentoient le froid pour la premiere fois de leur vie.

Tandis que les plus belles campagnes sont ouvertes à l'agilité des jambes, ainsi qu'aux regards avides, qu'aucune barriere n'interrompoit la course ardente de la jeunesse, elle s'enferme dans de petites chambres pour y jouer aux cartes : les plus belles soirées de l'été se passent dans cette misérable occupa-

tion, & il eſt incroyable de voir l'aſſiduité & la vivacité d'intérêt que certains Suiſſes mettent au jeu : il y en a qui ne peuvent paſſer un jour ſans toucher des cartes.

Les exercices du corps ſont négligés, & parmi ces peuples libres, j'ai vu avec étonnement & avec douleur qu'il n'y avoit preſque plus de fêtes publiques : les prix de l'arc & du fuſil ſont abandonnés au plus petit bourgeois ; & ce qui m'a frappé encore plus, c'eſt l'éternelle ſéparation des deux claſſes de la ſociété : ils ſe diſent égaux, & il n'y a pas le moindre point de contact entre deux hommes de la même naiſſance, voiſins & habitans d'une petite ville de quatre mille ames : cette ſéparation qui ſembleroit ne devoir appartenir qu'au luxe des grandes villes, annonce une grande décadence dans les ſentimens républicains : elle a ôté aux ames leur énergie, elle a fait regarder la richeſſe ainſi qu'ailleurs, comme le titre vraiment diſtinctif; les jolies filles ne cherchent plus un mariage d'inclination, mais à épouſer un homme riche.

Une grande partie de la Suisse a donc perdu son caractere national, & ce qui est le plus déplorable, c'est qu'on outre les manieres françoises & les folies parisiennes, en ne croyant que les imiter.

Quelle est donc l'influence de ce Paris qui pervertit un peuple appartenant plus étroitement qu'un autre aux mœurs antiques, ayant des raisons pour les conserver, & qui néanmoins transporte l'opéra comique sur des rochers où il n'y avoit que des ours il y a cent ans?

Pour moi qui m'attendois à d'autres mœurs, à d'autres usages, à d'autres discours; les édifices emplumés de la coëffure des femmes, leur bouffante couleur de rose, leur rouge & leurs *lévites* se mêlant à la verdure des pins, & aux teintes rougeâtres du lit creusé par les torrens, m'ont aussi singuliérement frappé, que si j'avois rencontré un arlequin près du cratere d'un volcan.

DE DIEU.

Le 1. Janvier 1785.

LORSQUE Newton est respectueux envers la Divinité, qu'il a reconnu sa présence dans tous ces mondes qu'il a comptés & pesés, que, saisi d'admiration pour l'éternel Géometre, il adresse à la fin de son livre un hymne au Créateur, quel homme ne dira point, *J'adore le Dieu que Newton a adoré?* Quel pontife! Comme il instruit! Comme il commande l'hommage à la foule des esprits inattentifs ou distraits!

Par-tout où il y a un oeil pour voir, qu'il voie; par-tout où il y a un coeur pour sentir, qu'il s'enflamme d'amour; par-tout où il y a une intelligence pour concevoir, qu'elle adore.

Nous pouvons parler à Dieu par la pensée, ainsi que nous parlons aux hommes par la parole; prérogative glorieuse, qui prouve

que l'homme eſt plus fait pour le ciel que pour la terre.

O Eternel, que tes œuvres ſont grandes ! Par où commencer ta louange ? Quelle langue eſt faite pour louer l'Auteur des mondes ? Quel tonnerre me prêtera ſa voix ? Quel ange me dictera ſes penſées ?

Je me perds dans l'*infini* en te contemplant ; je ſuis englouti dans cette profonde voûte des cieux où tu as ſemé les ſoleils. Et dans cette immenſe création, quel idiôme peut ſortir du foible murmure, du bégaiement qu'imprime à notre foibleſſe cet aſſemblage de merveilles ?

O Eternel ! quand je t'admire, je te loue ; quand je ſuis ému, je t'adore ; quand je réfléchis, je me proſterne ; quand mon eſprit ſonde ta grandeur, il s'humilie ; il s'anéantit ; ta préſence m'opprime ; je ſens que je ne ſuis qu'ignorance, folie & pouſſiere ; & ſi j'oſe croire à ton regard étendu juſques ſur moi, c'eſt que je te juge ſi grand, que le dernier des atomes vit encore ſous tes yeux.

Mon atome te crie : Eleves moi vers toi ; aux dons que tu m'as faits daigne joindre ce que ta clémence peut m'accorder. Je te ſens au-dedans de moi-même ; fais que je te ſente encore mieux, car j'ai de la volupté à te ſentir ; je t'apperçois, fais que je t'apperçoive d'une maniere encore plus éclatante, que je ne te perde point de vue, ô Eternel ! Le plus grand malheur d'un être intelligent & ſenſible, ne feroit-il pas que tu fuſſes & qu'il ceſſât de t'appercevoir ?

N'es-tu pas la ſource de tout ce qui eſt beau, de tout ce qui eſt bon ? Source céleſte, j'ai ſoif de me déſaltérer dans tes eaux ! Admiration, curioſité, amour, tous les ſentimens qui appartiennent au cœur de l'homme, je les ſens pour toi. Le frémiſſement du plaiſir fait dire à mon ame : Je lui dois cette heureuſe ſenſation, la penſée que je forme & qui me donne quelquefois un mouvement d'orgueil ; je me dis auſſi-tôt : Je la lui dois : ce que j'ai appris t'appartient ; j'aime ce que j'ai appris, parce que je ne puis étudier la na-

ture

ture ſans faire un pas de plus vers ta grandeur.

O Eternel, être fort & puiſſant! lorſque la frayeur ſaiſit mon ame à la premiere contemplation; que je recule épouvanté devant ta majeſté terrible, pourquoi l'amour vient-il enſuite humecter ma paupiere? Pourquoi la confiance naît-elle dans ce ſein pauvre & nu? C'eſt toi, ſans doute, qui par compaſſion y as mis cette étincelle ſacrée; tu ne veux pas que je te méconnoiſſe; tu daignes parler à la partie intime de mon être; tu es voilé, mais je t'adore ſous le voile; ce voile eſt étendu, par pitié pour ma foibleſſe; ta grandeur me dévoreroit; tu m'as éloigné de toi pour que je puiſſe mieux te deviner.

Eh bien! je te ſens comme ſi je te voyois; je brûle d'aller à toi comme ſi tu n'étois pas profond, terrible & majeſtueux. Je ſais t'admirer au bout du téleſcope de l'aſtronome, & dans le creuſet du chymiſte; ah! permets que j'admire encore. Mon ame t'a ſenti; ne la prive point de ce plaiſir ineffable; ne m'a-

néantis point, ô Eternel! que j'admire ſucceſſivement toutes tes œuvres.

Le néant! il n'eſt plus pour moi, puiſque tu m'en as fait ſortir. Eternel! je ſuis ton enfant; ma penſée, toute impuiſſante, toute miſérable qu'elle eſt, a la force de voler juſqu'à ton trône; là tu repoſes; ton eſſence ne nous eſt pas cachée, puiſque l'univers publie ſans ceſſe que tu exiſtes. Tu contiens en toi-même l'eſpace & la durée: & ſi mon imagination s'effraie en contemplant la profondeur de ton être, c'eſt qu'elle ne peut concevoir où finiſſent les mondes que tu as créés, où s'arrêtent ces étoiles preſſées qui peuplent le firmament. Quoique tout ſoit régularité & ſimplicité, la penſée méditative qui ſent briſer ſes rayons, n'eſt point capable d'embraſſer tes œuvres incompréhenſibles.

O! transportez-moi aux confins de cette brillante création; là, j'appercevrai encore un nouveau ciel; là, je ſuivrai la trace de mon Dieu. Etre toujours admirable, toujours raviſſant, cette magnifique création eſt ſans

doute infinie pour notre entendement ; mais elle n'eſt qu'un point pour toi.

Ce que nous appercevons de cet édifice immenſe, qui pourra en meſurer les dimenſions? Qui oſera s'élancer dans les eſpaces céleſtes pour en déterminer l'ordonnance? Je laiſſe s'élever mon imagination, je la laiſſe creuſer l'univers ; je tombe avec elle, je traverſe les mondes, je tombe encore.... je cherche en vain le point central.

Oh, comme les grandes roues de la machine de l'univers épouvantent la penſée! Qui aſſignera à la comette ſa route au travers des mondes? Qui a monté cette grande horloge viſible pour les habitans de tous les globes? C'eſt par elle ſeule que le tems exiſte ; ſans la marche de ces corps céleſtes, le tems n'auroit point eu de meſure. Tous ces aſtres épars, ſubordonnés les uns aux autres, font fuir l'image du chaos : tout eſt ordre & harmonie, parce que tout eſt nombre, poids & meſure.

Quel vuide immenſe! Que d'eſpaces per-

dus ! Non, ils sont peuplés de corps célestes que notre œil n'apperçoit point : tout cet espace est le champ illimité où tournoyent des millions de comettes gouvernées par des soleils qui emportent chacun à sa maniere un vaste systême planétaire.

Que la terre est chétive ! ... Que dis-je ? Non : la créature de Dieu y réside ; elle admire, elle se prosterne ; ce globe est couvert d'observateurs assidus de ces imposantes merveilles ; la terre ne sera point chétive tant qu'elle portera un seul adorateur dont le cœur s'enflammera d'amour à la vue de ces pompeux miracles. La science astronomique, en agrandissant notre imagination, n'est point faite pour humilier notre entendement ; l'adorateur apperçoit l'ordre immuable ; il ne craindra point que la terre soit embrasée ou pulvérisée. (1) Dieu maintient l'harmonie

(1) La conservation des globes est tout autrement importante que celle de ces créatures qui propagent leur espece. Ces globes célestes ont une durée proportionnelle à leur grandeur ; ils ont tous

du ſyſtème, tout eſt ſagement ordonné ; les prophéties déſaſtreuſes ſont pour l'imbécille vulgaire.

---

la peſanteur, la poſition, la direction, la marche préciſe, la viteſſe néceſſaire pour que jamais ils ne ſe rencontrent, malgré la tendance qu'ils ont à ſe rapprocher continuellement les uns des autres.

Nous embraſſons les deſſeins de la Providence dans les corps que notre vue pénétre; mais pour ces grands corps de l'univers, que de ſiecles s'écouleront avant que nous connoiſſions pleinement la ſérie des loix générales !

Le ſublime *Lambert* a tenté de découvrir le plan de l'univers, & les moyens dont l'éternel Architecte s'eſt ſervi dans l'exécution de ce magnifique ouvrage. Selon lui, la loi de la gravité eſt étendue partout où il y a de la matiere. Il ſubordonne chaque ſyſtême planétaire à un centre, & pluſieurs ſyſtêmes raſſemblés ont un centre commun ; les aſſemblages de ces aſſemblages ont auſſi le leur : enfin, il y a un centre univerſel pour le monde entier, & autour duquel tout tourne. *Lambert* ſoupçonne que la pâle lueur dans *Orion* pourroit être le centre de notre ſyſtême. Cette ſublime théorie a quelque choſe de lumineux qui ſaiſit l'ame & qui plaît à la réflexion.

Homme aveugle, tu ne ſais pas voir dans les révolutions qui t'épouvantent, la ſage providence du Pere des êtres. L'ouragan rend la terre plus feconde; l'éruption du volcan ſe change en ſels végétatifs; & quand une multitude de créatures ſont tout-à-coup retranchées de deſſus la terre, où tombent-elles? Dans le ſein de Dieu.

Oui, tous les globes que le téleſcope découvre ſont habités. Ne ſont-ils pas inondés de la lumiere des ſoleils que mon Dieu a formés? A-t-il allumé ces ſoleils pour qu'ils éclairciſſent des globes vuides? Où il y a un ſoleil, il y a un œil pour voir, une imagination pour contempler, un cœur pour adorer.

Autour de nous la matiere eſt pour ainſi dire vivante; des inſectes inviſibles ſont dans le ſable & le limon: une feuille d'arbre renferme deux républiques antipodes; les fleurs, les fruits contiennent un peuple atome qui vit ſur cet univers; la pierre, lés corps les plus durs ſont peuplés d'animalcules;

une goutte d'eau offrira des poiſſons : & ces globes étincelans qui roulent dans les cieux ſeroient des globes morts ? Non : tous ces globes ſont animés ; l'univers juſqu'à ſes derniers confins eſt doué d'un mouvement régulier , ordonnateur & conſervateur.

Elances - toi, mon imagination ! dis - moi où eſt le centre des centres, ſource de la ſublime géométrie , d'où partent tous les mouvemens, toutes les loix méchaniques qui régiſſent deſpotiquement l'univers ; où eſt ce point central qui oblige tous les globes, tous les ſoleils, toutes les voies lactées, tous les mondes des mondes à ſe mouvoir autour de lui. Qu'eſt-il, ſi ce n'eſt le trône de la nature, le marche-pied de la Divinité ? De là émanent les arrêts éternels d'ordre & d'harmonie qui ſont envoyés dans l'enceinte de la création.

Lambert (1) apperçut le premier ce poids

(1) Voyez ſon ſyſtême du monde. C'eſt le plus magnifique de tous, c'eſt encore le plus probable ;

terrible & néceſſaire, cette maſſe effrayante qui forme le centre de cet aſſemblage d'aſtres innombrables de toutes grandeurs, qui leur imprime la force centrifuge, qui détermine les corps opaques à tourner autour des centres lumineux, & les corps lumineux autour des centres opaques... Eh bien, cette maſſe giganteſque qui ordonne la gravitation univerſelle, eſt le poids de la grande horloge du firmament; & ſes reſſorts inviſibles ſont l'ouvrage de mon Dieu.

Tous les hommes, tous les ſiecles l'ont apperçu ce Fabricateur de tant de miracles; l'idolâtre l'a pourſuivi dans des figures inanimées, dans des emblêmes: l'idolâtre a erré ſtupidement; mais il n'a pas manqué à ſon cœur; il a mieux aimé métamorphoſer des créatures en divinités, que d'être infidèle à

---

le nom de *Lambert* doit figurer déſormais à côté de celui de *Newton*. *Lambert* naquit en Alſace en 1728, & mourut à Berlin en 1777. Ses ouvrages, pleins de la plus profonde érudition aſtronomique & géométrique, ſont preſqu'entiérement ignorés en France.

la voix qui lui crioit, *Il est un Pouvoir au-dessus de toi.*

Grand Dieu, dévoile-toi à ceux qui ne te connoissent pas encore! Tu es plus que l'auteur des mondes; tu es la source éternelle de vérité: notre être, susceptible de perfectibilité, est né pour la perfection dont nous avons l'heureuse & grande idée; cette tendance perpétuelle vers toi, tu en as mis le germe dans notre sein.

Purifie mes levres, afin que ma voix se fasse entendre dignement aux hommes. Ils exigent de cette vie ce que l'éternité seule peut leur donner; ils poursuivent un bonheur sans mêlange parmi des objets terrestres; mais le bonheur ne jaillit que d'une source élevée & loin des bornes de ce monde, l'ame qui s'éloigne de toi, qui ne sait point se recueillir au milieu des merveilles qui l'environnent, ne rencontrera point l'extase qui déjà la béatifie sur cette terre, & qui l'attend dans toute sa plénitude quand le rideau sera tiré.

Tout ce qui eſt beau ici-bas, n'eſt qu'un rayon de la ſplendeur éternelle qui t'environne, ô grand Dieu! Nous nous perdons d'admiration pour le bord reſplendiſſant de ton vêtement, & nous ne levons pas les yeux pour contempler celui qui doit raſſaſier d'amour toutes ſes créatures. Armées d'innombrables eſprits, oui, vous exiſtez entre moi & le Très-Haut; vous peuplez ces ſpheres brillantes dont j'interrogerai un jour les myſtérieuſes beautés.

Tu es voilé, grand Dieu! Non. N'es-tu pas proche de mon ame? Quand la pitié me fait pleurer, quand j'éprouve une émotion profonde au récit d'une action généreuſe, c'eſt alors que je te ſens au-dedans de moi-même. Le gracieux viſage de l'innocence; le regard du juge qui prononce un arrêt d'équité, réfléchiſſent ton image; là où retentit la voix de l'orateur qui parle en ton nom, là où ſourit l'alégreſſe, où pleure la miſéricorde, là où la charité conſole, là tu es, ô Bonté inexprimable!

Ainſi l'idée de ta bonté eſt inſéparable de l'idée de ta grandeur; mon exiſtence eſt un préſent & un premier bienfait dont je te rends graces : tu es l'Etre bon, parce que tu es la puiſſance & l'intelligence réunies; tu as daigné graver ſur le front de l'homme quelques traits de ſa céleſte origine, tu es admirable dans l'ordre des mondes; mais tu es adorable dans le regard expreſſif de l'homme bon, de l'homme charitable, qui romp le pain qui lui reſte dans la main de ſon frere.

Oui, j'aime à t'adorer, Auteur de mon être, j'aime à te rendre mes hommages. Comme l'univers s'embellit pour celui que tu éclaires! Quand je planerois au-deſſus des ſoleils, ſerois-je plus près de toi que lorſque j'écoute la voix de ma conſcience? Ne m'avertis-tu pas par le remords? Ne me parles-tu pas par le concert général de la nature? Ta main a répandu dans l'infiniment grand & dans l'infiniment petit l'harmonie, la grace & la beauté. Qui nieroit ta providence, nieroit l'évidence.

Habitans du monde, profternez-vous! Celui qui a fait l'oreille & l'œil, voit & entend fans le fecours de l'œil & de l'oreille. Platon, Mahomet, Auguftin, Swendenborg font fublimes & touchans lorfqu'ils parlent de toi. Que leurs livres me font chers! Ils m'entretiennent de ta préfence & de ta grandeur.

Tous les lieux font facrés, car tu y habites. Par-tout font des temples où je puis t'adorer. L'amphithéatre des Alpes, que mon œil embraffe lorfque je trace ces lignes, me dit que toi feul es grand & immenfe. Plaifir religieux, inexprimable félicité, raviffant anéantiffement de ne penfer qu'en toi, de ne fentir que par toi! Les témoignages de ta puiffance fe manifeftent d'une maniere plus augufte fur les fommets neigeux qui dominent les aiguilles des temples de l'Europe. Je ne fais quel enthoufiafme me dit que j'y fuis plus près de toi. La folidité de ces maffes, leur caractere fublime rapprochent de moi l'époque folemnelle où tu formas le monde. L'immenfité des cieux me fait appercevoir le néant de no-

tre planete. Ici l'esprit éprouve une transformation qui étend & multiplie toutes ses facultés. Je me crois le contemporain de tous les siecles écoulés, & il me semble voir dans l'accumulation des ruines, théâtre de tant de changemens, les générations humaines qui ont passé sur ces monts silencieux. Elles ont vu ce soleil, & les débris de leur passage me disent que tout ce qui nous occupe, nous enchante, nous étonne ici-bas, n'est rien auprès de la vie qui nous attend au-dessus des hauteurs de ce globe.

Assis sur les montagnes secondaires, l'aspect des montagnes primordiales m'offre un plan régulier; mon œil croit y découvrir les premiers dessins de la nature; elle me ramene à son Auteur. Pourquoi ces momens où je dépose ma foiblesse, mes erreurs, la partie débile de mon être, sont-ils fugitifs? Pourquoi ne les ai-je éprouvés qu'à de longs intervalles? Pourquoi suis-je reduit à regretter ces instans trop courts, où je m'élève au-dessus de la poussiere sur les aîles de l'amour?

Hélas! mes desirs ne sont plus si vifs, ni mes pensées aussi élevées; j'ai cessé d'être ce que j'étois; les soins de la vie m'ont distrait de la contemplation; le commerce de mes semblables a rempli mon cœur de sentimens opposés; les peines même m'ont attaché à cette terre, séjour de crimes & de larmes. Il me faut le creuset de la tombe; c'est la mort qui me rendra des ailes pour revoler à toi dans les plus doux ravissemens. Fais, grand Dieu! que je retrouve mes pensées & mes desirs tels que je les éprouvois, lorsque je t'adorois à la douce clarté des étoiles. Je suis aujourd'hui dans la tristesse, en comparaison de la joie pure qui m'environnoit alors.

Ranime mon ame, afin qu'elle te célebre incessamment. Tu as donné la terre à l'homme pour séjour; mais il est destiné à t'aimer: voilà sa gloire. Retire mon ame de l'abyme où les passions l'entraînent. L'espérance renouvelle à mes yeux la face de la terre; tout mal s'efface, tout redevient harmonie, dès que je te contemple. . . . .

Quand les anges de lumiere defcendroient de leurs fpheres pour me révéler ce que tu es, que me diroient-ils de plus que ce que me dit mon ame? N'ai-je pas tout énoncé quand je me fuis convaincu que tu es par excellence l'Etre fort, l'Etre bon? Et de quel feu brûlent les féraphins, gardiens de ton trône? Du feu de la charité. Célefte charité! tu feras un jour beaucoup plus épurée dans nos cœurs, mais tu ne feras pas autre que celle que nous éprouvons lorfque nous foulageons notre frere gémiffant fous l'œil du Pere commun.

Sublimes, raviffantes efpérances, idées d'une perfection future, ne périffez point parmi les hommes!.... *Toujours plus près de Dieu*; qui ne treffaillera de joie? Dieu eft tout ce qu'il doit être; fon effence eft une & néceffaire; mais l'homme, être fini, être dégradé, ne peut atteindre, ne peut reprendre que fucceffivement la plénitude de fon exiftence; le tems doit développer fon être doué de fentiment & d'intelligence; il peut le perfectionner: ce foin, ce travail, font remis à

l'homme; il faut qu'il ſente ſa miſere & ſa dégradation; il faut qu'il veuille en ſortir; il faut qu'il ſe dégage de ſes erreurs & de ſes miſérables paſſions; il faut qu'il revienne à la dignité de ſon origine. C'eſt alors qu'il entrera dans des mondes remplis d'ordre, d'harmonie & de beauté.

Nos corps d'argille ſont périſſables; nos ames, émanation céleſte, ſont faites pour l'immortalité. Toutes les ames humaines ſont précieuſes aux yeux de l'Eternel; il n'en laiſſera pas tomber une ſeule dans l'horrible nuit du déſeſpoir.

Pere miſéricordieux! mon ame t'a ſenti, ma raiſon t'a adopté, mon cœur t'a aimé, mon argille s'eſt proſternée, tout mon être t'a adoré; il n'eſt plus de douleurs, il n'eſt plus de calamités; la mort eſt un mot vuide de ſens; je ſuis à toi, ô Eternel! ma penſée t'appartient, elle vivra.

Parlerai-je de celui qui te méconnoît? L'athée eſt une brute, ce n'eſt plus mon ſemblable; ce n'eſt plus ton enfant de prédilection;

ſous

ſous une forme extérieurement humaine il a le cerveau ſtupide du quadrupede; il eſt ſans yeux, ſans cœur, ſans entrailles; il eſt châtié par là même qu'il ne te ſent pas. Son ſyſtême eſt folie; la langue raiſonnable ne doit plus communiquer avec ſa langue téméraire, extravagante; il retrograde vers le néant; il eſt mort aux douces larmes du ſentiment; il ſera ſans appui, ſans conſolation; il n'aimera point l'objet le plus fait pour être aimé. Le malheureux! a t-il jamais connu l'amour?

Le cœur qui n'aima point fut le premier athée.

L'éternité ne m'effraie plus: j'y ſerai avec mon Dieu; j'ai le courage d'être immortel. L'athée eſt l'homme qui, n'ayant aucun goût de l'*éternité*, borné au tems préſent, oſeroit dire à un roi puiſſant & méchant: *Vous n'avez point de juge dans l'avenir; vous pouvez faucher l'eſpece humaine; car elle renaît comme l'herbe des champs.* L'athée eſt encore l'homme qui oſera dire à un coupable: *Echappe à la punition, à la pourſuite des loix, & n'aie point de remords.*

Ah ! si l'idée de Dieu est nécessaire, c'est sur-tout pour ceux qui sont au-dessus de leurs semblables. Les rois, dépositaires de la force publique, peuvent, par un faux calcul, par ambition, ou pour une gloire chimérique, égarer cette force sacrée, protectrice des loix, la distraire de son véritable but, & causer les plus grands maux à l'espece humaine. Grand Dieu ! écarte les malheurs dont l'Europe est menacée ; inspire aux potentats l'horreur de la guerre, ce fléau qui réunit tous les autres fléaux ; ne permets pas que des idées fausses germent dans ces têtes couronnées dont l'amour de l'humanité est le premier devoir.

L'Europe est tranquille ; aucun peuple ne gémit aujourd'hui sous les fers de l'esclavage ; les maux politiques inévitables pour les grandes sociétés sont supportables ; les limites des Etats sont circonscrites, & chaque souverain en posséde assez, s'il veut s'occuper du bonheur de ceux qui lui obéissent. Le siecle où les arts fraternisent, où toutes les lumieres

ſe correſpondent, où les plus heureuſes découvertes ont agrandi la ſphere de nos idées, ne ſe diſtinguera-t-il point des autres ſiecles? Sera-t-il ſouillé comme les précédens, par le meurtre, par le carnage, par cette frénéſie ſanguinaire qui efface dans l'homme tous les traits de bonté & de grandeur primitive, & qui porte au genre humain des bleſſures profondes que le tems ne cicatriſe point?

Une ſomme de lumieres inconnues à nos ancêtres, deviendra-t-elle inutile à la génération préſente? Le ſang coulera-t-il à grands flots comme dans ces tems de barbarie que nous avons appris à mépriſer? Les ſciences ouvrent chaque jour une nouvelle carriere à l'exercice des facultés de l'homme; en ſuivant cette noble route, il agrandit réellement ſon exiſtence, il adoucit ſes mœurs, il ſe diſtingue par de généreuſes conquêtes; les arts marchent à grands pas vers leur perfection; l'agriculture, la méchanique, la chymie s'empreſſent à nous créer

des reſſources merveilleuſes; d'autres arts plus doux, montés ſur nos théâtres, vont réveiller la pitié endormie dans nos cœurs; tous tendent à la félicité ou à la grandeur de l'homme. Au milieu de ces arts nouveaux & conſolateurs, aurons-nous la férocité de ces ſiecles barbares que notre raiſon flétrit? Renonçons donc à nos lumieres, à ces arts qui font pleurer, ou reſpectons le ſang des hommes; ne le verſons pas du moins pour des vues chimériques, pour des avantages imaginaires. Voulons-nous arriver à la poſtérité, chargés de ces mêmes traits qui font horreur dans l'hiſtoire? Eh! n'eſt-il pas tems d'offrir à l'œil de l'Etre ſuprême une terre non enſanglantée, & de mériter ſes bénédictions par le tableau touchant de l'Europe réunie en une ſeule & même famille?

Grand Dieu, éclaire les rois! Tu as déjà touché le cœur du jeune monarque qui gouverne la France; il fait tout pour étouffer l'étincelle d'un incendie dont il ſeroit impoſ-

ſible à la plus grande ſagacité d'appercevoir le terme. De jour en jour ce prince, par une adminiſtration généreuſe, ſe rend plus cher à une nation qui ſait aimer; elle applaudit à l'humanité de ſon roi qui cherche le bien dans la ſincérité de ſon cœur, & qui ſait préférer les vertus ſimples, agiſſantes & ſans faſte, à ces vertus orgueilleuſes qui ont trompé tant de ſouverains. Louis XVI, fondateur de treize républiques, veut maintenir la paix de l'Europe; il veut que ſon regne, devenu celui des arts & des ſciences utiles, ſoit heureux pour tous les hommes chez qui ſon nom eſt connu. O toi, qui tiens le cœur des rois dans ta main, favoriſe les deſſeins de ce monarque, qui, s'il continue ainſi qu'il a commencé, ſera nommé parmi les bons rois! Que ſon regne reçoive une empreinte auguſte qui le diſtingue des autres regnes! Que la gloire immortelle lui en ſoit réſervée, afin que ſon nom ſoit cité avec attendriſſement lorſqu'il ne ſera plus! Maître ſuprême des deſtinées! qui nous a éprouvés ſous la verge

terrible de tant de rois livrés à des passions personnelles, fais que le sceptre de Louis XVI soit toujours envisagé d'un œil de respect, d'amour & de confiance !

Etre éternel! je t'adresse ici mes vœux pour la prospérité de la France, pour les jours de son roi. Fais qu'il ne renonce jamais à ce tribut d'amour si doux à offrir, & que la nation la plus sensible paie avec usure. Grand Dieu ! daigne aussi accorder au reste de l'Europe la paix dont jouit l'heureux coin de terre où j'écris en silence ; & puissent les souverains qui commandent à ces légions terribles, être environnés sans cesse, dans leur cabinet, de ta sainte & redoutable présence!

GUERRES MODERNES.

LA guerre de nos jours eſt adoucie ; à côté d'elle ſont les arts de la paix, même les jouiſſances du luxe : le bronze deſtructeur paſſe devant les portes du paiſible citadin, reſpecte ſes remparts, & va détruire dans la plaine ceux qui ſont payés pour combattre. Les maiſons du vaincu ne ſont plus ſoumiſes au pillage, il échappe à la mort & à la captivité. Quand on a expoſé tant de canons, on eſt diſpenſé de mettre le feu à l'amorce : la raiſon calcule, & la ville ſe rend : après le ſimulacre d'un ſiege, elle ne fait que changer de maître, il entre en dominateur paiſible, & le plus ſouvent on apperçoit d'autres différences que des habits bleus ou verts, à la place d'habits rouges & blancs.

La guerre a donc perdu ſa férocité antique, ſon glaive ne tranche plus violemment tous les liens des nations, la communication n'eſt

pas brisée : on va chez son ennemi, on y voyage avec la plus grande sécurité : le commerçant continue ses affaires avec son correspondant.

Autrefois la guerre étoit comparable à ces horribles tremblemens de terre qui engloutissent les villes ; elle bouleversoit les Etats : aujourd'hui elle n'est qu'un simple ébranlement, qu'une commotion passagere qui n'attaque que quelques portions de terrein, & qui respecte les portions voisines.

Le fusil protége la ville même qui est assiégée, & par une combinaison nouvelle, le citoyen demeure intact au milieu d'une ville dont on foudroye les remparts.

CHOIX DES HOMMES.

Ceux qui gouvernent, étant dans l'impossibilité de faire tout par eux-mêmes, doivent se distinguer par le choix des hommes. Cet art seroit moins difficile, si l'on consultoit attentivement la voix publique ; mais quand

on ne veut choiſir que parmi des ſubalternes qui vous aſſiégent pour vous ravir une portion d'autorité ; quand on ne veut pas reconnoître ni deviner l'homme qui dans tel emploi déploiera des talens, les hommes en place, faute de la connoiſſance des individus, finiſſent par croire que tous les hommes ſe reſſemblent, & que le choix du haſard équivaut au choix de réflexion, faute énorme en politique. Ainſi les Etats empirent.

On aime à reconnoître dans un homme d'Etat une tempérance mâle & ſévere ; on aime à diſtinguer ſa vie exemplaire, à le voir s'écarter de l'eſprit du ſiecle. A-t-il beſoin d'un extérieur faſtueux ? ſa puiſſance eſt dans ſa place. Cet extérieur ſimple tournera même à ſon avantage ; on le jugera incorruptible avant de lui parler, & on n'oſera pas même lui offrir ces promeſſes faſtueuſes, que le vice en crédit fait à la vertu pour la tromper, & rire enſuite de ſa crédulité.

Hommes d'Etat, faites ligue avec la probité & les lumieres, vous en ſerez plus forts &

plus respectés ; vous avez assez d'ennemis du bien public à combattre : que ne vous faites-vous de nobles appuis de ces hommes qui font penser leurs concitoyens ?

Un ancien disoit : *les plus petites choses croissent par la concorde, les plus grandes se détruisent par la discorde.* Cette maxime bien imprimée dans l'ame des hommes en place, les rendroit plus puissans pour le bien qu'ils voudroient opérer ; & comme le bien éprouve les plus grandes difficultés, c'est alors qu'ils auroient besoin de ce pouvoir immortel qui commande aux esprits.

Qu'elle commence donc cette alliance généreuse & si long-tems attendue, avec la partie qui enseigne : si la partie qui gouverne employoit une fois son autorité à animer les sciences, à récompenser les arts & l'industrie, à sécourir les hommes, à vouloir sérieusement leur bien-être, sans doute qu'avec un peu de tems, l'on ne connoîtroit plus dans le monde que les maux physiquement nécessaires, & que la société perfectionnée, offri-

roit un tableau tout opposé à celui qu'elle présente.

Quel beau moment dans l'histoire, si tout-à-coup la ligue des hommes puissans & éclairés devenoit utile au monde; si l'on voyoit tomber les barrieres qui arrêtent & repoussent la communication immédiate des idées : si libre, elle pouvoit s'élever & dominer l'Europe, lier les nations en les embrassant, les couvrir de lumieres, les unir par leur rapport mutuel, & montrer enfin au ciel le spectacle auguste de la fraternité des peuples!

Ils y gagneroient tous; mais ceux qui gouvernent ne sont point encore aussi sages qu'ils sont élevés. Toujours craintifs pour leur petite grandeur, les vastes opérations du génie allarment leur méfiance naturelle, & la chose la plus rare, c'est de voir un homme bienfaisant à proportion de sa puissance.

JUSTINIEN.

FUT-IL jamais homme plus déraisonnable, plus extravagant que Justinien? Il avoit le projet absurde de faire penser tous les hommes d'une maniere uniforme : ce législateur ne connoissoit pas le principe des loix qui doivent avoir égard à la prodigieuse diversité des caracteres, & respecter par-tout la liberté humaine, si ces mêmes loix veulent être suivies.

L'entêtement est vicieux. Il faut changer de résolution, dit Marc-Aurele, toutes les fois que des gens habiles te donneront de meilleurs avis.

A Athenes, une loi obligeoit chaque citoyen de dire son avis sur la chose publique; loi très-sage; car pourquoi un homme prétendroit-il être plus éclairé que moi, tandis que j'ai le même intérêt que lui.

L'HIVER.

On a tant écrit de fadaiſes ſur les zéphirs, les fleurs, les boccages, les ruiſſeaux, qu'il me prend fantaiſie de parler de l'hyver dans toute ſa majeſté, des aquilons qui l'accompagnent, de la neige amoncelée que le ſoleil du printems rend plus éclatante : aujourd'hui mon beau lac de Neufchâtel mugiſſant, vient battre ſes rives, & détonne à mon oreille: la petite ville qui eſt ſous mes regards, porte ſur ſes toits ſurchargés un lourd manteau de neige : la glace eſt ſous mes pieds, & je ſens la vie dans l'air que je reſpire. Qu'eſt-ce que la glace qui fait de l'eau un terrein ſolide? quel eſt ce nitre répandu avec tant de profuſion & qui tombe pour fertiliſer les terres? ô que la blancheur de cette neige eſt touchante! elle avive mon imagination : la nature eſt comme une vierge dont la rougeur n'a pas encore coloré le front. Si cette neige devoit être durable, certes elle m'attriſteroit;

mais le plus beau des soleils enfante les diamans sous mes pas ; ma vue est perçante, tout l'athmosphere est léger & diaphane ; mon corps tient moins à la terre, je m'élance avec plus de rapidité. Oh ! cómme le grand peintre sait varier son tableau ; avant de me montrer le verd naissant des arbres, la fleur printaniere, les rouges bourgeons, il a déployé sous mes regards cette nappe éclatante, & dans l'espace de trente jours, il me montre deux univers. Qu'elle est riche & savante la palette de ce grand coloriste !

Ce sol désert & dépouillé, cette vaste étendue de neige, ces arbres sans feuilles qui semblent plutôt défigurer la terre que l'embellir, ces ouragans qui achevent de briser leurs branchages fourchus & languissans, ces longs gémissemens de la nature qui errent au milieu de ces troncs noircis, ont encore quelque chose de frappant & de sublime, tant cette nature est belle, même au milieu des horreurs qui environnent son tombeau ; mais encore quelques jours, les arbrisseaux, les

bois, les plantes flexibles & vertes vont montrer leurs fleurs aux doux rayons d'un ſoleil qui va donner aux mêmes objets un tout autre aſpect.

GÉNÉROSITÉ SILENCIEUSE.

QUAND la Bruyere a trouvé ce terme heureux : *que rien ne rafraichit plus le ſang que le recit d'une belle action*, il a ſenti vivement ; il a rendu gracieuſement une belle & grande penſée ; mais quelle expreſſion inventer pour peindre la jouiſſance intime de celui qui fait une action généreuſe, & qui la tait ? qui fait le bien pour le plaiſir de l'ordre, & par le ſentiment même de la vertu ? qui a ſçu pleurer avec le malheureux, ſans avoir beſoin de dire à autrui, *j'ai pleuré ?* ah ! de tels hommes (& il en eſt) réconcilient avec l'exiſtence & prouvent que l'homme eſt l'enfant d'un Dieu bon.

SYSTÊMES PHILOSOPHIQUES.

La mémoire des pensées de l'homme est moins périssable que la mémoire de ses actions. Les faits qui n'occupent qu'un point de l'espace & du tems, sont des révolutions passageres, peu durables, tandis que les systêmes philosophiques se soutiennent plus long-tems sur l'abime des âges. Socrate & sa morale sont encore sous nos regards & nous instruisent, & le nom des fondateurs ou des destructeurs des empires, est ignoré. Il semble que l'énigme sublime de la nature, proposée à la sagacité de l'intelligence humaine, soit l'héritage qui nous est transmis depuis le commencement du monde, & que les mots qui se prononcent sur le mécanisme merveilleux de l'univers, aient toujours droit de nous intéresser vivement, malgré la distance des lieux & des tems,

tems, & la ruine même des plus brillantes hypothèses.

Les erreurs modernes, substituées aux erreurs anciennes, les doutes, les expériences, les rêves, les chimeres; on tient régistre de tout, on diroit que toutes ces pensées éparses soient le véritable trésor de l'entendement humain. Il est fier des idées profondes, & même chimériques de ses philosophes; il cherche, il s'agite; s'il tombe, il se releve; il revient sur ses pas; il semble ne désespérer jamais, après la décomposition de tous les phénomènes, de trouver enfin le côté lumineux qui lui révélera ce qu'il veut arracher à la nature constamment interrogée depuis tant de siecles.

Des travaux aussi multipliés, ne seront peut-être pas tout-à-fait perdues; & les forces combinées & réunies de plusieurs sciences qui se prêtent un appui mutuel, dé. ouvriront enfin cette vérité qui se cache & qui doit récompenser les efforts de l'homme. Déja le progrès est sensible; on sait ignorer ce que

l'on ignore, & c'eſt là un très-grand pas dans l'hiſtoire de l'eſprit humain.

S'il a avancé beaucoup d'erreurs, diſons à ſa gloire, qu'il a ſçu refondre ſes propres opinions : il eſt courageux & patient dans ſes recherches, il ne s'intimide point de donner un nouvel être à ſes connoiſſances, il cherche ſi des faits réels, il ne s'élevera point aux cauſes poſſibles.

Mais l'homme, petite partie de l'univers & entraîné par la force de ces mêmes loix qu'il veut ſoumettre à ſon calcul, l'homme peut-il ſe flatter de percer l'obſcurité des premieres cauſes? quels ſont ſes moyens pour ce grand œuvre? d'abord l'étude attentive des faits, l'examen des phénomènes, le ſilence impoſé à ſes conjectures, le travail obſtiné pour ſuivre les plus petites obſervations; enſuite la faculté active qui combine toutes ces actions, incomplettes ſans leur liaiſon; qui embraſſe les propriétés générales des êtres, qui ſimplifie les phénomenes, qui dévoile le grand rapport qui doit, ſans doute, peindre

d'un trait lumineux, d'un trait unique & sensible, le grand & vaste aspect de la nature.

Voilà deux efforts contraires, si je ne me trompe, & qui doivent néanmoins se réunir pour déchirer le voile dont les loix primitives sont couvertes. Il faut à la fois la patience qui examine, & le feu rapide de la pensée qui vole sur l'ensemble; la main, l'œil du physicien, & la tête pensante de l'homme de génie; la pratique minutieuse & la théorie sublime; enfin, le compas matériel, & l'abstraction hardie qui embrasse l'universalité.

JUSTICE.

Nous hommes foibles & petits, dit Plutarque, en comparaison des forces opprimantes de la nature qui nous écrase; notre durée est une ombre, si nous la comparons à la durée des arbres des montagnes. Qui nous distingue donc? qui peut nous rapprocher de la divinité? la justice. Voilà l'attribut le plus précieux de l'homme foible & passager. Il porte

ce rayon céleste dans son cœur; il peut le faire luire pour l'intérêt de ses semblables; lui seul posséde le don de prononcer entre le juste & l'injuste, appanage glorieux qui élève l'homme, & en fait une intelligence.

Sénéque nous peint Caton sous des traits qui impriment le respect. Cet homme, dit-il, apprit à l'univers, qu'on pouvoit braver le sort pendant le cours d'une vie longue, comme au moment du trépas. L'Etat eut beau changer; il conserva ses mœurs, sa pensée & la même volonté. Couvert de gloire, ou accusé; prêt à expirer dans le sein des victoires, ou pendant la paix; rien n'altéra son caractere: César & Pompée en viennent aux mains, Caton reste inébranlable entre les deux partis. Si César asservit la patrie; la mort l'attend: si Pompée triomphe, il marche à l'exil. Il leur fait entendre à tous deux la voix de la justice.

Cette vertu, malgré la corruption générale, n'est point bannie de la terre; on la trouve encore.

LAS-CASAS.

AU milieu des brigands ensanglantés qui désolerent le Nouveau-Monde, qu'on aime à voir le vertueux Las-Casas, un prêtre, un évêque, citer au tribunal de l'univers ses barbares compatriotes, abdiquer une dignité qu'il n'avoit reçue que pour arrêter l'avarice & la cruauté, & les accuser à la face du ciel d'avoir fait périr quatre millions d'Indiens !

N'ayant pu désarmer leur férocité, on vit ce pontife lancer contre les Espagnols les anathêmes de la religion, seules armes qui restent quelquefois à la vertu. La voix de cet homme courageux, fut entendue de la cour de Madrid ; elle arrêta une partie des fureurs qui alloient faire du Mexique, un désert rempli d'ossemens.

C'est une des plus belles ames que l'histoire offre à notre admiration, parce qu'elle fut active, hardie, zélée, & qu'elle ne se borna point à prêcher stérilement.

BON-JOUR.

Bon-jour : rien de plus uſité que ces deux monoſyllabes, mais ils contiennent ſelon moi bien d'heureux ſouhaits, *in Globo.*

Chaque jour qui nous luit eſt un nouveau bail qui commence, & par lequel tout ce qui l'a précédé eſt comme nul, comme rien dans toute l'étendue du mot *rien.*

Songeons donc à nous préſerver de toute encombre, de tout ennui, de tout mal aujourd'hui, & à le paſſer avec agrément, avec honneur & profit; perfectionnons aujourd'hui autant que poſſible, nos facultés corporelles & nos facultés intellectuelles. Faiſons aujourd'hui quelques bonnes acquiſitions incorruptibles, quelques actes de vertus ſociales, qui nous rendent meilleurs pour nous & pour autrui, qui méritent une médaille, une couronne civique. Pour que ce jour ſoit un bon

jour, il faut qu'il soit exempt d'erreur, de fautes positives, & d'omissions.

> Tant que son ame à son corps est soumise,
> Un demi Dieu peut faire une sottise.
>
> J. J. Rousseau.

Exemption de tout mal, abondance de tout bien, est renfermé mentalement ; dans ces deux syllabes, *bon-jour*.

BIENFAISANCE.

UN médecin de Londres, né humain, ordonnoit à ses pratiques des actes de bienfaisance, comme cordial, comme lénitif, curatif, préservatif, soporatif, carminatif.

Usez de cette recette, riches du siecle, vous vous en trouverez mieux. Une dragme de bien rend supportable un quintal de misere.

MOT DE SOLON.

LORSQUE les loix ſont appropriées, & s'ajuſtent au génie & au caractere des nations, elles ſe ſoutiennent par elles-mêmes, & ſe fondant avec la conſtitution de l'Etat, lui donnent de la force & de la vigueur. Il eſt donc néceſſaire de conduire un peuple par ſes mœurs, & la premiere étude des adminiſtrateurs, eſt de les bien connoître. C'eſt un nouvel empire que l'on obtient, & qui fait plus que le pouvoir non raiſonné & inattentif à cette ingénieuſe prudence.

Les loix de Sparte, toutes dures, toutes auſteres qu'elles étoient, ſe maintinrent pendant plus de ſept cents ans, parce qu'elles s'accordoient avec le tempérament des Spartiates.

Il n'y a donc point en politique de mot ſupérieur à celui de Solon, ce législateur d'Athènes, qui diſoit avoir donné aux Athéniens, non de bonnes loix, mais les meilleures qu'ils étoient capables de recevoir.

Tel peuple a souffert, il est vrai, tour à tour des formes diverses de gouvernemens; mais suivez-le; son génie perce à travers ces mutations: chaque peuple a son caractere comme chaque homme. Ce caractere général est formé de toutes les ressemblances, que la nature & l'habitude ont mises entre les habitans d'un même pays.

Qui ne voit au premier coup-d'œil, que la constitution Républicaine est absolument opposée au caractere national des François? Trop vifs, trop peu réfléchis, trop impatients, jamais ils n'auront entr'eux cet accord & cette sage méditation qui caractérisent les corps Républicains: il leur faut un Monarque parce qu'ils sont guerriers & plaisans: le despotisme ne s'établiroit pas plus parmi eux que la République. Une Monarchie limitée, tel est le gouvernement fait pour ce peuple; & plus le Monarque voilera son autorité sous des formes juridiques, douces & polies, plus il obtiendra de pouvoir.

Il faut préparer & proportionner les chan-

gemens politiques, à ce que les mœurs & les circonſtances rendent poſſibles. Frapper un coup ſubit dans l'adminiſtration, vouloir agir ſur tous les ſujets d'une maniere immédiate, ſans conſulter la diſtance, ſans voir que les rayons de l'autorité divergent trop ou ſe croiſent, c'eſt manquer l'occaſion de faire le bien. Tout ſe touche dans l'ordre politique; il faut donc employer des corps intermédiaires qui aſſocient les ſujets au ſouverain: il faut conſulter les membres plus rapprochés du peuple, qui connoiſſent mieux ſes beſoins, ſes intérêts & ſes préjugés: il faut agir d'une maniere indirecte.

S'imaginer qu'un édit eſt exécuté parce qu'il eſt publié, c'eſt méconnoître abſolument l'eſprit de l'homme.

Des plans trop vaſtes ont auſſi peu de ſuccès. C'eſt en les diviſant qu'on ſe rapprochera du but qu'on ſe propoſe; rien ne nuit plus à l'autorité, que cette multitude d'édits qui ſe croiſent dans leur exécution, & qui par là même n'ont qu'un effet momentané; la pré-

cipitation n'eſt point ſageſſe. Les hommes ne renoncent pas tout-à-coup à leurs habitudes ni à leurs préjugés.

L'amour pour le bien public peut égarer un Souverain ; il doit être étranger à tous les traits de pédanterie. S'il eſt obligé de revenir ſur ſes pas, rien de plus dangereux que de montrer aux nations un législateur qui s'eſt trompé ; il doit attendre d'avance les réclamations & juger de leur effet. Souvent des hommes ne propoſent un bien paſſager & l'extirpation d'un abus, que pour s'appliquer des émolumens perſonnels ; ainſi les changemens politiques demandent la plus grande dextérité. C'eſt le tems qui ſeul opére ces changemens déſirables.

IMPÔT.

Le tribut, c'eſt-à-dire, l'impôt eſt néceſſaire : c'eſt payer à ſoi-même, à ſa ſûreté, à ſes jouiſſances ; mais le tribut eſt vicieux quand

il porte immédiatement ſur la claſſe la plus foible. On a crû voir que la taxe ſur la conſommation particuliere, étoit ce qui donnoit à tous les tributs, une proportion plus égale: qui le croiroit au premier coup-d'œil?

Que le tribut ſoit impoſé, il le faut; mais que le législateur l'allége en même tems, c'eſt-à-dire, qu'il augmente la liberté civile, qu'il éloigne certaines entraves, qu'il laiſſe un vaſte champ à l'induſtrie; car d'un côté demander de l'argent, & de l'autre gêner le commerce, c'eſt une contradiction manifeſte.

Tout ſe lie, tout s'enchaîne; la manutention des finances eſt devenue une opération légere, qui ôte aux rouages de la machine leur terrible frottement, parce que l'agriculture eſt plus perfectionnée.

Voyez l'hiſtoire des ſiecles paſſés: nos richeſſes ſociales étoient bien moins conſidérables qu'elles ne le ſont aujourd'hui. Qui a donné une nouvelle conſiſtance à l'Europe? Un corps d'hommes penſeurs & diſperſés: les ſciences & les arts, autrefois détachés pour

ainſi dire du corps politique, ſont aujourd'ui intimément unis à la félicité publique; la force de l'homme eſt réellement augmentée, ſa puiſſance eſt devenue preſqu'égale à ſes beſoins: l'Europe n'eſt plus une ſociété barbare, l'induſtrie a donné à tous les objets une face nouvelle, on a reconnu que l'augmentation des productions annuelles étoient le fondement de toute l'économie politique; ce qui excède les beſoins intérieurs de l'Etat doit être exporté; mais il faut que le prix intérieur ſoit moindre que celui des étrangers; voilà tout le ſecret.

PROSOPOPÉE.

SI la voix toute puiſſante qui appelle tous les êtres de la nuit du néant, en créant l'ame d'un Monarque, lui dévoiloit en même tems les dangers qui l'attendent; ſi elle daignoit lui dire: « ô toi, qui vas mouvoir un corps „ mortel, je te laiſſe maîtreſſe de tes deſtins;

„ veux-tu ceindre le bandeau des Rois, ou
„ trainer le soc de la charrue ? Examine &
„ prononce". Je crois entendre cette ame
éclairée répondre au créateur : " ô Dieu,
„ éloigne de moi ce triste diadème. Qui,
„ moi! soutenir, entre mes foibles mains,
„ l'immense fardeau de la royauté; pourvoir
„ à la sûreté, à la subsistance, aux besoins
„ politiques d'un peuple nombreux; être l'ad-
„ ministrateur de la justice, le maître des
„ opinions, l'arbitre des mœurs, ne pouvoir
„ rien faire d'indifférent? Accorde-moi donc,
„ ô Dieu, un double degré d'intelligence;
„ préserve-moi de cette ivresse qui ne sur-
„ prend que trop dans un état d'élévation;
„ sauve-moi de mon propre cœur, ou plutôt,
„ permets à un atôme, pénétré du sentiment
„ de sa foiblesse, de vivre caché dans la foule,
„ afin que je ne sois un jour comptable de-
„ vant ton trône, que des devoirs d'un hom-
„ me, & non de ceux d'un Roi.

Mais nous naissons sans choisir notre sort, & l'Etre éternel nous impose à son gré, les

devoirs du poſte où il plait à ſa providence de nous placer. Triſtes & malheureuſes victimes du bonheur des Etats, vous qui êtes liés à leurs révolutions; princes de la terre, ſi quelqu'un a le droit de prétendre aux éloges des hommes, c'eſt vous ſans doute. Tous les cris de notre amour & de notre reconnoiſſance, peuvent-ils vous payer des ſoins continuels attachés à l'empire?

FAUSSE ÉRUDITION.

ON écrit de nos jours bien des choſes ſavantes & inutiles, mais on en faiſoit de même du tems de Sénéque: il nous apprend qu'un certain Didyme, qui avoit écrit plus de quatre cents volumes, examinoit longuement qu'elle avoit été la patrie d'Homere; quelle fut la véritable mere d'Enée; ſi Anacréon avoit été plus libertin qu'ivrogne; ſi Sapho avoit été fille publique, &c. On traite de pareilles fadaiſes encore de nos jours: on cherche com-

[illegible]eu de siecles entre Orphée & Ho[illegible] [illegible] a beau n'avoir aucun monument historique de ces tems là, on écrit toujours, & l'on dispute ensuite sur des syllabes; & le compilateur de cent commentateurs poudreux, fier du nom d'érudit, entre à l'académie des Inscriptions, ne parle plus que de ce qui s'est passé il y a trois mille ans, dédaigne la salle d'à côté, & regarde en pitié tout ouvrage qui n'est point grec.

VIE.

QU'EST-ce que la vie? est-ce de respirer l'air, de prendre des alimens, de recommencer les mêmes fonctions pendant quinze ou vingt lustres. Non! cette vie animale n'est qu'une végétation. La vie est d'avoir le sentiment des plaisirs de l'imagination; la vie est une jouissance vive & profonde de l'ame, lorsqu'elle se jette au milieu des arts, qui lient le cœur de l'homme à toute la nature; la

la vie & la penſée qui attachent un homme à lui-même & à tout ce qui l'environne : la vie eſt de connoître l'amour & l'amitié, de ſentir les idées de compaſſion, de bienfaiſance, de charité : la vie eſt d'être doué d'un ſentiment actif & vigoureux : il faut de l'amour pour le bien général, & de l'enthouſiaſme pour les grandes choſes : il faut une méditation attachante & continuelle : il faut des entrepriſes, des plans vaſtes, des journées remplies : alors diſparoît le monotone de la vie qui apporte l'ennui & la ſtupeur : alors toutes les puiſſances de l'homme, éveillé par de fortes eſpérances, le font tenir à l'univers par tous les points : l'homme exiſte en effet, & l'empreinte de ſa vie durera après lui.

TABLEAU EN RELIEF DE LA SUISSE.

Les cartes géographiques nous montrent ſur le papier la ſituation reſpective des divers pays ; le peintre nous met ſous les yeux un payſage étendu, & nous fait deviner les objets éloignés que ſon pinceau n'a pu rendre ; mais dans ces arts, ce n'eſt que par l'imagination que l'on apperçoit les inégalités du ſol : c'eſt un tableau en relief qui rend & qui imite parfaitement la nature.

Je l'ai vu ce monument de courage, d'induſtrie & de patience, monument d'ailleurs abſolument unique dans ſon genre. Il exiſte à Lucerne. Un brave officier Suiſſe, retiré du ſervice, ayant fait en petit la repréſentation de ſon domaine, a conçu & exécuté lui-même celle de ſon canton, & d'une partie conſidérable de la Suiſſe, dans la proportion d'une ligne par quatorze toiſes ; l'échelle géométrique eſt

d'une exactitude surprenante ; vous tournez autour de ces masses, vous reconnoissez le travail des eaux, vous voyez le lac suspendu, un rocher arrête sa chûte, & votre imagination voit ce lac percer sa digue, & tomber le long du colosse, pour accroître la grandeur des lacs de la plaine.

Le chasseur reconnoît sa cabane, le voyageur le sentier ; rien n'est oublié : les rochers démantelés, les roches, les glaciers, les pics, tout est sous vos regards ; vous êtes trois heures à voyager sur une table de vingt-deux pieds de longueur ; vous embrassez l'épine dorsale du globe.

Le systême qui attribue à la succession graduelle des eaux la forme des montagnes, reçoit ici toute son évidence : la chûte des torrens est empreinte, les angles correspondent, la nudité des rochers laisse voir les sillons horizontaux que les eaux y ont tracés : on croit lire l'histoire des anciennes révolutions du globe ; l'élément liquide a délayé pour ainsi dire, ce qui environnoit le front des

montagnes, & les a laissées avec leur pointe sourcilleuse & nue : l'œil suit les ondulations de l'océan, lorsqu'il rouloit irrité & furieux.

Les changements avenir du globe pourront être rapprochés de ce monument; s'il arrive quelques bouleversemens, on les comparera avec ce tableau en relief: si l'on eût fait un pareil, il y a trois mille ans, nous pourrions aujourd'hui apprécier les révolutions du globe avec moins d'incertitude.

Je les ai donc vus dans leur grandeur proportionnelle, ces anciens monumens du monde; je n'ai point gravi comme le physicien hardi; & que de graces j'ai à rendre à l'auteur? j'ai vu ces grands spectacles par l'œil de l'imagination; j'ai visité la crête des rochers les plus élevés; j'ai visité le sommet des plus hautes montagnes sans les avoir escaladées. J'ai apperçu les précipices, les saillies affreuses, les excavations des eaux, & j'ai joui d'un grand spectacle, sans crainte & sans terreur; les anfractuosités pittoresques de ces monts, leur sommet déchiré, l'en-

vahiſſement des glaces, les élévations, les enfoncemens, tout fait tableau; l'imagination en contemplant ces rochers pyramidaux s'enfonce peu-à-peu dans la région éternelle des glaces. L'illuſion eſt complette : il ne faut que ſe rappétiſſer & agrandir les objets environnans, alors on ſe trouve plongé au milieu de cette étonnante décoration, & l'on ſent qu'un ſilence univerſel doit couvrir ces lieux.

Comme tout eſt proportionné d'une maniere exacte ! On ſe repréſente la table ſur laquelle ce monument eſt poſé comme la terre elle-même; ces maſſes en apparence informes ont entr'elles de l'harmonie ; ces rochers ſourcilleux ont des rapports; cette nature ſcabreuſe & giganteſque laiſſe appercevoir un plan; on reconnoît ſes deſſeins hardis, ſes formes majeſtueuſes ; enfin ces précipices dont l'idée ſeule fait pâlir d'effroi, on les a ſous les yeux. On touche ces montagnes innacceſſibles aux hommes, & l'on eſt à ſa propre hauteur dans le ſéjour des chamois.

L'œil fait une incursion dans ces vallées ; il plonge, il remonte, il tourne autour des grandes chaînes des montagnes ; il s'élance dans les gorges où les chasseurs poursuivent leur proie. Les affaissemens, les bouleversemens, les lacs tombés du sommet des monts dans les plaines, rien n'a pu détruire le plan primitif ; & ce n'est pas un médiocre plaisir que de se trouver avec ses cinq pieds, dominateur de ces monumens qui ont deux mille toises d'élévation.

Je me disois, en touchant sans peine & sans efforts les sommets des Alpes, y avoit-il là un cratere, un soupirail par où le feu central s'exhaloit ; les volcans ont-ils fait bouillonner ces terres ? ces granites immenses, quelle est leur origine ? C'est ici que je voudrois vérifier la grande année de la précession des équinoxes. Ces monts ont vu la révolution que fait chacun des pôles de la terre autour d'un point fixe.

Les détails de cet ouvrage sont prodigieux, les proportions justes, les formes vraies ; un

paysan y reconnoît son habitation, un berger son hameau, le voyageur le torrent ou la fontaine où il s'est désalteré.

L'auteur a parcouru ces montagnes en grand peintre, & quelle vigueur n'a-t-il pas fallu dans le jarret & dans la tète pour achever cette rare composition? Ce tableau unique m'a fait appercevoir une portion de la physionomie du globe. Il porte je ne sais quelle empreinte d'ordre, tellement que le bord de la table me sembloit le chaos. Le systême qui place les mers au-dessus des monts, me sembloit ci-devant un systême contestable; & la configuration des montagnes m'a dit au premier coup-d'œil, *ici un fluide a coulé.*

Hélas! encore quelques milliers d'années & ces montagnes auront changé de formes, le poids horrible des glaces travaille à leur ruine; les torrens & les rivieres minent leurs fondemens: la nature fend ces colosses & détruit leur saillie, ainsi qu'elle change une petite bute à l'aide d'un ruisseau.

Après avoir embraſſé le phyſique, vous pouvez embraſſer pour ainſi dire, le moral & le politique : vous voyez l'endroit où fut jurée l'union helvétique, le lieu où Guillaume Tell repouſſa du pied le bateau qui portoit ſon tyran : plus loin l'endroit où il perça le cœur de l'ennemi de la liberté : on arrête ſes regards ſur le bord du lac où les trois Cantons s'allièrent, non en écrivant un traité, car ils ne ſavoient pas écrire ; mais en ſe touchant dans la main : les articles de l'alliance ſont encore ſacrés, tandis que tant d'autres traités ont été rompus.

Ces grandes excavations contraſtent avec ces ſommets innombrables qui s'enchaînent, qui ſe ſupportent les uns les autres : l'œil découvre que le deſpotiſme ne pourra jamais déployer ſon inſolence dans ces régions hautaines, car en s'élevant de quelques toiſes, l'opprimé foulera la tête de l'oppreſſeur ; les montagnards ſont nés pour être libres, & l'on n'y ſoupçonne pas ſeulement qu'il puiſſe exiſter des hommes, nés avec la prérogative de

commander impérieusement aux autres.

Ici l'on voit encore que les circonstances physiques ont décidé de l'étendue de chaque corps politique : si la forme la plus convenable à la constitution d'un pays est subordonnée à la mesure de ses bornes, ces parties de montagnes suspendues dans les airs, semblent être le refuge des démocraties : ici le bonheur n'est pas acheté aux dépens des autres ; dans ces vallées de glace, le bétail n'a à craindre que la chûte des rochers ; mais quand j'apperçois de petites chaumieres au pied de ces monts sourcilleux, je vois que ces vallées ne peuvent échapper au malheur d'être un jour ensevelies sous les ruines de ces rocs immenses coupés à pics.

Ces sommités n'effrayent plus quand on les voit en peinture; ces vallons tortueux, ces précipices qui semblent s'enfoncer jusqu'au centre du globe, ces crevasses de l'ancien monde, ne font plus que réjouir l'œil du poëte observateur : il jouit d'un grand spectacle ; il lui est impossible de ne pas admirer ; l'oreille du

poëte entend, pour ainſi dire, la chûte du lac qui n'a pour digue qu'un rocher, les fentes perpendiculaires, les cavités intérieures annoncent que des lacs plus élevés ont fondu avec fracas, & ont dépouillé ces maſſes ſolides de leur terre végétale.

L'auteur avec un chaſſis, figure heureuſement le lever & le coucher du ſoleil; vous voyez la projection des ombres des montagnes.

La ſculpture l'emporte ici de beaucoup ſur le pinceau: au lieu d'une ſurface plane, vous touchez réellement un Alpe; vous en voyez les dimenſions, vous en ſuivez les contours: votre imagination deſcend & parcourt ces majeſtueuſes ſinuoſités: j'ai été trois heures recueilli dans le ſilence de l'obſervation; j'admirois ces inégalités, il me ſembla qu'un microſcope étoit appliqué ſur mon œil; je vis groſſir tous les objets, je me crus un moment élevé dans la région des airs, & planant à mon aiſe ſur les grands monumens de la nature.

Il faudroit faire le voyage de Lucerne, uniquement pour contempler ce curieux monu-

ment: il seroit fâcheux qu'il restât non exposé aux regards d'une ville capitale; il mérite les regards du naturaliste, du politique & du poëte, & je ne serai certainement pas le seul qui payerai à son auteur (M. *Pfyffer*, lieutenant-général des armées du Roi,) le tribut d'éloges que mérite un ouvrage, où plusieurs sortes de talens sont réunis à la patience la plus attentive, & au courage le plus rare; car la mesure de toutes ces hauteurs a été prise sur les lieux.

La grande nature paroît romanesque à ceux qui vivent dans les petites sociétés; ils sont toujours prêts à fronder l'enthousiasme, & comme ils n'ont qu'un petit horizon d'idées, ils ne veulent point que les idées s'élevent devant les grands objets. Il ne m'étoit pas donné de voir ce grand tableau en physicien, en naturaliste; mais je l'ai vu en poëte, & peut-être en politique. Je comparois ces immenses retraites de la vie pastorale, & de la liberté, au tumulte bruyant & à l'agitation tracassiere des Cités. Je n'ai pas cru pour cela, que tous les

pâtres fuſſent heureux au milieu des vallées ſolitaires ; mais j'applaudiſſois à leur vie uniforme & paiſible. Je faiſois contraſter dans mon imagination, le ſpectacle des Alpes, & celui de l'opéra ; ces forêts ſuſpendues, ces caſcades qui deſcendent des hauteurs voiſines, avec les promenades où le marbre reſpire ; & la grandeur des objets, leur immenſité, me rappelloit aux petits édifices que la main de l'homme éleve avec tant de peines, & qu'il admire enſuite.

J'ai donc reçu un plaiſir très-vif, ſans avoir couru le péril de rouler dans les abymes. J'ai tout vu par l'œil de l'imagination, & en touchant le revers d'un Alpe ; je me diſois, là eſt un canton ignoré des maîtres de la terre, de ces hommes qui envoyent au loin des ſoldats combattre & mourir : tandis que l'Europe armée ſe déchire le flanc, s'ouvre les veines, ces cantons jouiſſent d'une tranquillité profonde ; la nature les environne d'un rempart inſurmontable. La pauvreté & non l'indigence, habite ces montagnes ; mais la pauvreté du moins n'y connoît pas le tourment que donne

le ſpectacle de l'opulence. La ſoumiſſion aux loix & non la ſervitude y établit l'égalité. Phénomène intéreſſant d'une nature ſauvage, & d'une conſtitution qui éloigne tout deſpotiſme; accord rare des beautés de la nature phyſique & des avantages d'un gouvernement libre ! Et c'eſt en faiſant ces réflexions que je me tranſportois tout-à-coup dans les ſalons dorés de la capitale, où l'amour-propre concentré, aiguillonné, joue un role ſi actif, & où l'on diſpute avec tant de fineſſe & de chaleur ſur des minuties.

Ce tableau unique m'a encore fourni une idée : ſi j'étois Roi, je voudrois avoir ainſi dans mon château, les différentes provinces de mon Royaume ; mes ingénieurs ſeroient tenus à m'en lever les plans exacts, & je voudrois voir en relief, les forêts, les collines, les routes & les campagnes. Je ferois reconnoître à un Languedocien & à un Normand, à un Breton & à un Alſacien, ſa ville ou ſon village, & il verroit qu'il eſt inceſſamment ſous mes regards : point de clocher enfin, que

je ne voulusse appercevoir ; il me seroit agréable de voir l'oranger & le pommier croître également sur mon domaine. Je dirois : voici ceux de mes sujets qui mangent des huîtres, & ceux-là qui n'en tâtent point : voici les buveurs de biere, gros & ventrus, & voici les buveurs de vin, à la peau noire & à la tête exaltée : voici le canal qui joint la Méditerranée à l'Océan, sur lequel se heurtent les ballots des marchandises arrivées des deux Indes. La situation physique des lieux parle éloquemment, & ce tableau de M. Pfyffer m'a si fort enchanté, ses montagnes sont rendues sous des proportions si sensibles, que je ne désirerois rien tant que de contempler des portions du royaume de France, figurées avec la même exactitude.

Quand vous avez admiré tous ces détails qui vous paroissent fragiles, l'auteur tout-à-coup s'élance sur son ouvrage ; vous jetez un cri d'effroi : il n'y a rien à craindre, l'auteur marche sur les chaumieres, les arbres, les forêts, les lacs qu'il a imités : nouveau sujet de surprise & d'admiration.

C'eſt que le fond eſt compoſé d'un maſtique fort dur; les rochers ſont de pierres taillées & cizelées ſur les lieux mêmes, afin de leur donner la reſſemblance exacte; les maiſons ſont de fer, enfoncé à coups de marteau, & les bois de laine: on pourroit les écraſer un peu, mais ni les caſſer ni les arracher. Comme l'auteur a continuellement quelque choſe à rectifier: il y marche ſans ſoutien; ſa ſeule attention eſt de prendre garde qu'un clocher pointu ne lui entre dans le pied. Il y a vingt ans que l'auteur travaille à ce monument ſans que rien s'y ſoit détraqué, & il le regarde comme un ouvrage extrêmement durable; il y travaille ſans relâche, & dans une vieilleſſe verte, ſes jambes ne lui réfuſent pas le ſervice néceſſaire pour lever le local; il y travaille auſſi à en donner la carte géographique, qui ſera très-détaillée & dans un nouveau genre. Les voyageurs pourront ſe paſſer de guides, & même de s'informer du chemin: comme l'infatigable auteur a levé les petits cantons où il ſe rencontre le plus d'obſtacles, peu-à-peu l'on aura une bonne carte générale de la Suiſſe.

Je ne me ſuis point repoſé ſur ma mémoire pour peindre dans la tranquillité du cabinet ; c'eſt le ſoir même du jour où j'ai vu, que j'ai fait ma deſcription. Je la laiſſe à deſſein inégale & incorrecte.

SOLILOQUE.

C'*EST à toi mon eſprit à qui je veux parler*, a dit Boileau : il me prend envie d'écrire au mien.

Je t'écris donc, mon cher génie, car il ne dépend pas de moi de te refuſer un titre ſi doux ; j'ai pour toi de la tendreſſe, nous vivons fort bien enſemble. Je ne ſuis pas mécontent de toi. Je t'écris cependant ſans te bien connoître ; mais j'évite de ſavoir au fond ce que tu es, car je ne veux point avoir la démonſtration de ma meſure : je m'affligerois ſi je ſavois au juſte la ligne qu'il me feroit impoſſible d'outre-paſſer : ainſi j'aime mieux végèter là-deſſus dans l'incertitude, & te croire un

un peu plus grand que tu n'es effectivement ; car cela ne fait de mal à personne, & cela me donne un certain essor.

Je ne te donnerai point de louanges, mon cher génie, de peur qu'elles ne soient trop excessives ou trop modérées.

Où loges-tu ? tantôt tu m'abandonnes ; tantôt tu me viens visiter brusquement, tu me laisses là ; tu me tyrannises ; tu me fais écrire lorsque je voudrois me promener, tantôt tu m'apportes des idées extraordinaires que je crains de confier au papier ; tantôt des idées si simples que je n'ose les produire : quoique tu sois près de moi, j'avoue que je ne sais trop de quoi tu es vraiment capable : tu me conduis dans des genres différens parce que cela t'amuse, & moi j'en souffre : la critique s'éveille, & me tance rudement.

Je t'ai cru quelquefois téméraire, & je reconnois enfin que tu es prudent ; ce n'est pas que tu ne prenne de temps en temps une certaine vivacité audacieuse ; mais tu connois les hommes, tu t'arrêtes à point nommé ; &

tu as soin sur-tout de ne pas trop blesser l'orgueil, non par crainte, mais parce que tu abhorres la méchanceté.

Tu es né indépendant, & certes l'on peut te compter dans la république des lettres comme le premier républicain; car tu as énoncé tes opinions littéraires avec une franchise singuliérement imprudente; aussi les régens & les journalistes t'ont-ils prodigués de jolies épithetes.

Tu as une bonne qualité, tu contemples sans jalousie le vol des génies supérieurs au tien; tu es le premier à saluer ces anges de force & de lumiere: puisses-tu conserver ta bonté naturelle au milieu des assauts de tant d'amours propres dénigrans: tu n'as jamais eu l'air impérieux, & souvent tu as négligé de déployer tes ailes pour contempler les caracolles de tes égaux; tu les laissais planer tout à leur aise.

La retraite te convient, mon cher génie; tu as contracté l'habitude de ne bien converser qu'avec moi: c'est dans la solitude que tu

sens ta force ; dans le monde tu es ennuyé ou distrait ; tu n'entends guères la langue des autres & ils n'entendent point la tienne.

Les rois ne sont pas assez riches pour t'imposer une occupation qui ne te rit point : ton indépendance est telle que tu laisses là des plans heureux, pour suivre des caprices.

Tu ne connois ni l'inimitié, ni la vengeance ; mais l'insolence te donne par fois de l'humeur : l'orgueil t'irrite, & tu ne sais pas assez pardonner à cette maladie si commune de nos jours, à cette fureur de juger sans examen.

Dis-moi, pourquoi es-tu des mois entiers sans me rendre une seule visite : tu me laisses seul, & c'est alors que je cours le monde, la malignité s'en apperçoit ; ne m'abandonne pas ainsi ! il n'est pas décent que je vive sans toi : tu es peut-être chagrin d'habiter une région moyenne ; mais crois-moi, mon cher génie, il vaut mieux ne pas s'élever si haut, & demeurer à l'abri de bien des dangers : tu ne seras pas du moins en butte aux flèches de l'envie : tu passeras entre la grande renommée qui fa-

tigue & accable, & la médiocrité qui humilie & décourage : tu as assez bien choisi ton poste ; restes-y.

Evite l'encens autant que la satyre : ne provoque point la méchanceté : dissimule l'injure afin qu'elle tombe, conserve ton vol modéré : échappe à l'orgueil d'autrui & surtout au tien propre : ne regimbe point contre les petits revers : fais accroire au public que tu es toujours content de lui.

Je te souhaite constamment la louable habitude d'éviter le vain babil : fuis les travaux qui ne te plaisent pas : ne fais que ce qu'il te plaira : prends d'avance ton salaire afin de n'être pas abusé : les hommes sont exigeans, ne vas point être leur esclave : quand tu es fatigué, reposes-toi : décris toujours ton vol à ta maniere, ne te gênes point, quand même la gloire te prescriroit une autre allure : sois indépendant, & mets la félicité dans l'agréable exercice de tes ailes.

LE MÉCHANT SERA SEUL.

SONGE.

JE rêvois que j'étois emporté par un pouvoir fecret & irréfiftible, à travers tout le brillant fyftême de la création, & que je parcourois une infinité de mondes dans un clin-d'œil: en approchant des bords de la nature, je découvris l'abyme ténébreux d'un vuide fans fin, la redoutable région du filence! folitude! obfcurité! une horreur inexprimable me faifit à cet afpect. Là finiffoit le féjour de la lumiere & de la vie; là expiroit le dernier rayon des foleils, & commençoit la nuit éternelle; je reculai, j'étendis les mains vers les régions de l'exiftence avec une émotion profonde: mais tout-à-coup un ange noir me dit: ce que l'on nomme enfer, eft là: ce n'eft pas fans raifon que tout ton être fe fouleve? Là, le méchant eft feul, il eft feul, & voilà fon fupplice: il n'a point vu fon femblable, fon femblable ne

le voit plus : il n'a eu que des idées personnelles, il vit avec ses idées étroites ; il est son propre bourreau ; il n'a point connu la compassion douce & attendrissante, son cœur est demeuré de pierre ; jamais l'enthousiasme généreux ne lui a représenté tous les hommes comme un peuple de freres, il est séparé d'eux ; loin de la joie aimable, il n'a point été bon, il est oublié de l'univers, il est seul, il n'apperçoit plus les mondes & les soleils créés par l'Etre Tout-Puissant : il sent encore la création, mais il n'existe plus pour elle ; il est loin d'elle, il est hors d'elle, il vit avec son ame perverse & dure, il ne sauroit la contempler, il la déteste, il voudroit l'anéantir, il ne le peut pas, voilà l'enfer.

Le frisson que me causa les discours de l'ange, me fit une impression si terrible, qu'en m'éveillant je n'eus point de repos que je n'allasse embrasser un ami, & lire dans ses yeux l'expression du sentiment.

LE MONASTERE DE ***.

J'ENTRE dans une abbaye qu'environnent des bois épais : une croix antique couronne la porte, qui ſemble l'entrée d'un autre monde : quel ſilence! la religion habite ces contrées ſolitaires : ces noirs vitraux, ce long cloître ; on eſt attriſté avant que de paſſer ſous ces portiques : quel ſpectacle, pour l'homme qui a aſſiſté à la derniere repréſentation de l'opéra ! trente pâles religieux, les yeux fixés à terre, chantent à la lueur d'une lampe dans un enclos ſombre; ils ſe tiennent droits & preſqu'immobiles : s'aſſeoir au chœur, ſeroit une molleſſe profane.

Cet extérieur profondément mortifié, ces voix lentes & ſépulchrales, cette religion d'un aſpect ſi lugubre, tout vous émeut, & la contemplation de l'avenir s'empare malgré vous de votre ame : vous êtes terraſſé dans cette pieuſe ſolitude, & vous portez un œil trem-

plant vers ce sanctuaire, devant lequel ces religieux se prosternent & s'inclinent: leurs austérités plus éloquentes que tous les discours, vous reprochent d'être mondain: vous admirez leur saint recueillement: les idées sensuelles sont suspendues, & votre cœur frappé d'effroi & de pitié, commence la priere.

Là, toutes les privations sont des devoirs: quelques onces de pain, un peu de légumes, un peu de cidre, voilà le luxe de leurs repas: leur langue est enchaînée pour tous les objets terrestres & n'appartient qu'aux cantiques approuvés de l'église: il est défendu à leur imagination de s'égarer au-delà de cette enceinte: prier, contempler, travailler, voilà ce qui remplit tous leurs momens: le soleil ne vient pas les visiter, il vient leur dire, c'est le dernier qui t'éclaire: tous les simulacres, tous les mots, tous les sons parlent de la mort: la bêche n'est plus pour la culture, elle est pour la tombe; & l'on doute en voyant ces pénitens pâles, livrés à ces austérités profondes & toujours renaissantes, s'ils appartiennent en-

core à la race vivante; leur air mortifié & concentré semble dire que la trompette du jugement a déjà sonné pour eux.

Si ces pénitens expient des forfaits, il faut les admirer; mais si nouveaux Brachmanes, ils ne font qu'obéir à cette tournure d'imagination, à cette imagination inexpliquable qui fait trouver des délices dans les souffrances: plaignons-les! l'anéantissement peut-il être un bien, & l'inutilité une vertu? ces macérations sont faites pour épouvanter; mais quand on songe combien l'homme est soumis à des idées extraordinaires, quelle force elles prennent quand elles s'emparent de ces esprits, on n'est moins étonné.

L'empire de l'opinion, cet empire immense est traversé par des millions de routes: chacun s'élance dans celle qui lui est ouverte par son caractere, & l'instinct indéfinissable tient lieu du raisonnement.

Les imaginations fortes peuplent les monasteres: quand une fois elles ont commandé au corps, elles sont capables de tout: j'ai cru

reconnoître sur la physionomie de ces rares pénitens, une empreinte particuliere qui les distinguoit des figures communes : ce qu'il y a de certain, c'est que tous les traits de leurs visages étoient sensiblement altérés : & je défie à l'acteur le plus sublime qui rend la colere, l'effroi, la haine, l'amour, l'orgueil, le dédain, toutes les passions enfin, d'exprimer au naturel la mortification de ces religieux ; c'est qu'elle a une vérité inaccessible aux arts d'imitation.

POINT D'HONNEUR ANTIQUE.

LES Romains n'avoient à la fois qu'un ennemi à combattre. Leurs admirateurs attribuent cet avantage, aujourd'hui bien rare parmi nous, à la politique la plus savante de l'ancienne Rome. Et moi, je présume que cette chance heureuse, vient de ce que dans ce tems-là, toutes les nations regardoient comme une lâcheté de se joindre plusieurs

contre une ſeule; ainſi qu'on honniroit deux antagoniſtes, qui l'épée à la main, ferrailleroient contre un ſeul en champ-clos, ce qui répugne encore aujourd'hui entre les individus. Les ſouverains peu-à-peu ſe le permirent ſans vergogne, perſuadés que le ſuccès juſtifie tout, & eurent pour fauſſe maxime : *Quidquid utile honeſtum.*

Nous ſavons que Louis XIV. eut à ſoutenir la guerre contre quatre puiſſances à la fois, liguées, conjurées contre lui.

Les orateurs ou ambaſſadeurs Romains déclarant la guerre, prévenoient ſans myſtere l'ennemi, que la République ne poſeroit les armes qu'après avoir obtenu tels & tels avantages par tels & tels moyens, & malgré le ſuccès de ſes armes, elle s'arrètoit tout court, dès qu'elle avoit rempli ſa tâche. Où trouver aujourd'hui cette modération ſage & noble ?

STYLE FIGURÉ.

TOutes les langues naiſſantes qui touchent au berceau des nations ont un ſtyle figuré: elles empruntent ces images ſenſibles qui peuvent ſeules repréſenter l'eſprit à lui-même; delà ces métaphores qui animent & colorent les idées: cette ſimplicité énergique annonce la vigueur d'un peuple encore entre les mains de la nature. Ce peuple n'anatomiſe point de petites ſenſations avec des expreſſions fines & délicates : il a le ſtyle hardi, qui élevé l'ame & qui occupe toute ſa capacité; il parle, il entraîne, il ſubjugue: loin de ces entraves arbitraires qui ſont une ſuite de nos frèles inſtitutions, il ne voit que les grands traits, que les traits caractériſés qui forment la phyſionomie des choſes ſublimes.

Delà naiſſent ces figures que nous appellons bizarres & outrées, & c'eſt ainſi que les armures qui habilloient les héros des anciens

tems, & qui repoſent maintenant dans nos arſenaux poudreux, nous paroiſſent peſantes & coloſſales.

La langue ſuit donc les progrès de la civiliſation ; auguſte & fiere quand un peuple à demi barbare, ſent encore ſes forces & ſes droits : polie, timide & fleurie, quand, en ſervant plus aux grands intérêts de la nation, elle a perdu ſon accent primitif, & qu'elle ſe borne à careſſer l'oreille d'un peuple cauſeur qui ſe dédommage par le nombre & la fineſſe des idées, de l'énergie & de la ſimplicité qu'elles avoient.

La langue eſt viſiblement empreinte des climats ; elle eſt rude & groſſiere dans les pays glacés ; elle imite, pour ainſi dire, le rugiſſement des animaux qui peuplent les forêts ; elle eſt hériſſée comme les pointes de glace ; on y ſent l'âpreté des hivers ; la nature verſe une même couleur ſur le ſol & les arbres, l'homme, ſes productions & ſon langage.

Quel ſublime harangue que le diſcours du

mesure à l'idée de supériorité que tout censeur fait présumer avoir voulu donner de soi.

Le critique de nos jours est un homme tranchant, qui ne s'arrête point à la discussion, qui n'approfondit rien ; qui crayonne à grands traits, qui motive un jugement par un seul exemple : peu lui importe les mépris, les assertions peu réfléchies, une épigramme ou un sarcasme remplacent la raison.

Il en est de la critique, comme de la médecine ; la médecine est bonne ; mais le médecin est souvent mauvais : de même la critique est utile ; mais le critique est souvent ignorant, opiniâtre ; jaloux, partial, détracteur par métier ; il ne fait que blâmer ou louer en détail ; il pese sur des fautes minutieuses, en exalte des traits isolés ; il s'attache à l'accessoire, jamais à la grandeur ou à la nouveauté du dessein : qu'elle vienne donc, (pour parodier Jean-Jacques) qu'elle vienne cette critique, mais sans le critique. J'ai beaucoup lu ; je suis encore à trouver un livre absolument mauvais : on se plaint de la multiplicité des livres ;

livres ; ſelon moi, on n'en a pas encore fait aſſez. A la douzieme page un livre eſt jugé : s'il a manqué ſon but, il éclaire quelquefois, comme ces vaiſſeaux briſés en mer avertiſſent ceux qui paſſent d'éviter l'écueil. Nous avons eu de grands écrivains, & je le répète, pas encore un vrai critique. Preſque tous ces malheureux journaliſtes, condamnés à écrire périodiquement, n'écrivent que des mots, & comment écriroient-ils des choſes ?

Ils reſſemblent tous, plus ou moins, à ce bedaut qui voyant ſous le porche pluſieurs paroiſſiens s'entretenir avec chaleur d'un ſermon éloquent qu'on venoit de leur prêcher, vint ſe jetter au milieu du grouppe, en s'écriant avec une vanité importante : *vraiment, vraiment, Meſſieurs ; c'eſt moi qui l'ai ſonné.*

Tel homme de lettres, en parlant beaucoup de ſoi, faſtidie ſes auditeurs, & voulant afficher qu'il eſt au-deſſus des autres, il invite l'amour propre révolté de rabaiſſer une vanité ſi déméſurée ; il a donc peur, cet écri-

vain, qu'on ne ſente pas aſſez tout ſon mérite; mais pourquoi livre-t-il la guerre au mérite d'autrui? comment ſent-il qu'on reſpecte ſes écrits, tandis qu'il offenſe ceux des écrivains jugés, ou ſes rivaux, ou ſes maîtres? comment ſe flatte-t-il, en prononçant ſur ſes adverſaires, qu'on aura la complaiſance de ſe taire ſur ſes productions?

DIALOGUE

Entre un Marquis & un Comte.

LE MARQUIS.

Que je ſuis perſécuté!

LE COMTE.

Et de qui?

LE MARQUIS.

De mes créanciers.

LE COMTE.

Bon, vous êtes bien ſimple de vous inquiéter pour cela.

LE MARQUIS.

Mais quand on doit, ne faut-il pas payer?

LE COMTE.

On paie, mais au bout de douze ou quinze années.

LE MARQUIS.

Mais les pourſuites?

LE COMTE.

On les enchaîne : vos gens d'affaires ſont donc ineptes?

LE MARQUIS.

Pas tout-à-fait : ils bataillent depuis trois ans.

LE COMTE.

Voilà quelque choſe de rare, trois ans, & puis ne ſavez-vous pas profiter des avantages d.... vous m'entendez?

LE MARQUIS.

Mais vous ſavez qu'on n'obtient plus aujourd'hui, ce qu'on obtenoit autrefois ſi facilement.

LE COMTE.

Je le ſais ; mais l'on prend un autre biais.

LE MARQUIS.

Lequel ?

LE COMTE.

Oh ! il faut que vous trouviez cela tout ſeul, car je ne puis pas vous dire tout ; mais j'ai deux procureurs & un notaire qui ſont faits pour vous expliquer cela, & qui vous l'expliqueront.

LE MARQUIS.

J'entends à-peu-près ; mais....

LE COMTE.

Je ne ſaurois m'empêcher de vous dire que vous ſortez du caractere des gens de notre ſorte ; ſi vous deviez peu, faudroit payer ; mais quand on doit en grand, il faut tout voir de même.

LE MARQUIS.

Mais parmi ceux à qui je dois, il y a des petits, & je n'aime point à faire des injuſtices ?

LE COMTE.

Tout cela eſt comme ce monde, les frottemens néceſſaires à la machine écraſent.

LE MARQUIS.

Je n'aurois pas emprunté ſi j'avois cru ne pouvoir rendre.

LE COMTE.

On ne prévoit pas l'avenir.

LE MARQUIS.

Je ne ſais, je ſuis chagrin.

LE COMTE.

Oh! vous êtes ſcrupuleux ; & comme les ſcrupules s'augmentent à force de raiſonner, je vous quitte.

LE MARQUIS.

Allons, je m'en rapporterai à l'uſage & aux conſeils de mes gens d'affaires.

NORD.

Tous les peuples vont du Nord au Midi ; c'eſt une pente éternelle viſiblement empreinte dans l'hiſtoire. Ce ſera toujours le Nord qui ſubjuguera le Midi ; la chaleur du climat diſpoſant l'ame au repos, à la pareſſe, au beſoin de la volupté, ralentit l'amour du travail ; le corps eſt énervé, & l'imagination ſe remplit de preſtiges & de chimeres : les peuples du Midi, après une premiere réſiſtance, ont plutôt fait d'obéir que de combattre.

Dans le Nord, le froid conſolidant, les fibres leur donnent un degré de tenſion qui produit la vigueur de l'ame : il faut ſe livrer là à des exercices qui entretiennent les forces du corps, & qui éloignent les rêves pernicieux de l'homme oiſif, lequel tend toujours à ſe corrompre : là on ſait manier le fer, on ſait pourſuivre les animaux des forêts, les mariages y ſont plus nombreux, plus féconds & plus chaſtes, les idées les plus ſaines germent

dans ces têtes que n'embraſe point le feu d'une imagination déréglée.

Je n'aime point les peuples que brule le ſoleil du Midi : dans ces régions où l'aſtre enflammé ne quitte point l'horizon, il ſemble allumer le ſang de l'homme & y faire fermenter la cruauté : là les animaux ont un venin redoutable, & leur langue demande à ſe rafraîchir dans le ſang : là l'amour s'exalte & devient une paſſion convulſive qui ſe tourne en frénéſie : là il produit toutes les ſcènes effrayantes de la vengeance effrénée, & de la rage jalouſe.

Le Midi eſt le ſéjour des crimes, & les paſſions violentes n'y tournent point au profit de la patrie : dans ces climats méridionaux, l'homme ſemble tourmenté de ſa propre exiſtence, tant il eſt prompt à livrer la guerre à celle d'autrui.

DE L'ÉLOQUENCE DES CHOSES.

COMBIEN elle eſt ſupérieure à celle des mots ! comme elle rejette le luxe de la parole pour étonner l'ame par la fréquence de ſes images & de ſes vérités nues ; elle laiſſe à ſa rivale le vain étalage de phraſes nombreuſes & cadencées, de mots pompeux, ſonores & ſymmétriques, qui cachent la ſtérilité des idées. Voyez dans le diſcours ſuivant, la mâle ſimplicité des Scythes, & ſous quel jour ils ont mis le tableau de la fureur d'Alexandre pour les conquêtes ; comme le ſtyle en eſt plein, & quel ſens profond il offre à la méditation : c'eſt un des plus beaux morceaux que nous offre l'hiſtoire, ou ſi vous l'aimez mieux, le génie de l'hiſtorien. Qu'importe ! cela revient au même, & l'exemple en eſt tout auſſi frappant.

Alexandre voulant tout-à-la-fois aſſurer ſes conquêtes & entretenir ſes troupes dans l'habitude du travail, bâtit ſur le bord du Tanaïs une ville qu'il nomma Alexandrie : à l'autre rive confinoient les Scythes, eſpece de ſauvages fameux alors par leurs armes & par des mœurs ſingulieres.

Inquiets ſur l'établiſſement d'un étranger ſi près d'eux, & dont le nom rétentiſſoit partout l'Orient, ils crurent devoir troubler ſon entrepriſe. Alexandre accoutumé à la guerre offenſive, réſolut ſur le champ de porter ſes armes dans le cœur de leur pays. Tout étoit prêt pour le paſſage du Tanaïs, lorſqu'on lui annonça vingt cavaliers Scythes, un deſquels lui tint ce diſcours.

« Si les Dieux avoient donné à ta force individuelle la meſure de ton avidité, la terre entiere ne pourroit te contenir, d'une main tu toucherois l'Orient, & de l'autre l'Occident, après cela tu voudrois ſavoir où le ſoleil ſe cache.

« D'Europe tu paſſes en Aſie, & d'Aſie tu

reviens en Europe ; mais ignores-tu qu'on déracine en une heure les grands arbres si longs à croître. Le lion devient quelquefois la pâture des plus petits oiseaux. La rouille détruit le fer, le plus fort peut avoir à craindre du plus foible.

« Qu'avons-nous à faire à toi ? jamais notre pied n'a touché le sol de ton territoire : n'est-il pas permis aux habitans des bois d'ignorer qui tu es & d'où tu viens ? les Scythes ne veulent ni obéir, ni commander, & pour que tu les connoisses, un joug de bœufs, une charrue, une fleche, une lance, une coupe, voilà nos biens.

« Cela nous sert pour nos amis & contre nos ennemis ; avec nos amis nous partageons les fruits du travail de nos bœufs, & dans notre coupe nous faisons ensemble des libations de vin, en l'honneur des Dieux : pour nos ennemis, nous les combattons de loin avec la fleche, & de près avec la lance : c'est ainsi que nous avons vaincu le roi de Syrie, celui de Perse & des Medes, & que nous nous sommes ouverts un chemin jusqu'en Egypte.

« Mais toi qui te glorifies d'être venu à la poursuite des voleurs, tu es le voleur de toutes les nations où tu as été : tu as pris la Lydie & la Syrie ; tu tiens la Perse & la Bactriane, tu as attaqué les Indes, & présentement tes mains avares & inquiétes s'étendent pour envahir nos troupeaux. Qu'as-tu besoin de richesses qui ne sont que t'affamer ? Plus tu possédes, plus tu desires avec fureur ce que tu n'as pas.

« Pense combien il y a que les Bactriens t'occupent ? Tandis que tu travailles à les soumettre, les Sogdiens ont repris les armes, la guerre renaît de tes victoires ; car tu as beau être supérieur aux autres, personne n'aime un maître étranger. Passe le Tanaïs, tu pourras juger de la vaste étendue des Scythes ; mais tu ne les attraperas jamais, notre pauvreté sera plus légere à la course que ton armée appesantie par les dépouilles de tant de nations.

« De plus, quand tu nous croiras fort éloignés, tu nous verras tout-à-coup dans ton camp : notre fuite n'est pas moins brusque que

notre attaque : nous apprenons que les Grecs font passer en proverbe, *les solitudes des Scythes*, & les tournent en ridicule ; mais nous aimons mieux nos déserts tout bruts qu'ils sont, que des villes & de riches campagnes.

« Que tes mains bien serrées retiennent donc la fortune, elle est glissante & on ne sauroit la captiver malgré elle. Donne un frein à ton bonheur, tu le conduiras mieux ; qui ne voit que le fruit de l'arbre sans regarder à sa hauteur, est un insensé ; prends garde qu'en voulant monter au haut, tu ne tombes avec les branches que tu empoigneras.

« Enfin, si tu es un Dieu tu dois faire le bien des hommes & non pas le leur ravir ; mais si tu es un homme, n'oublies jamais ce que tu es.

« Tu pourras avoir pour amis ceux à qui tu ne feras pas la guerre ; car la plus ferme amitié se trouve entre égaux, & l'on peut se croire égal quand on n'a jamais fait l'un contre l'autre aucun essai de ses forces. Méfie-toi de l'amitié de ceux que tu auras vaincu ; il n'y

en a point entre l'efclave & le maître, dans la paix même on conferve le droit de la guerre.

« Ne vas pas croire que les Scythes promettent rien avec ferment : ils ne favent jurer la foi qu'en la gardant : cette précaution eft bonne pour les Grecs : quand ils font des traités, ils invoquent les Dieux. Pour nous nous ne connoiffons de Religion que dans la bonne foi.

« Au refte, nous ferons pour toi les gardes de l'Europe & de l'Afie : il n'y a que le Tanaïs qui nous fépare de la Bactriane ; au-delà de ce fleuve nous cultivons des terres jufques en Thrace, & l'on dit que la Thrace touche à la Macédoine. Placés comme nous fommes, entre ton empire en Europe, & tes conquêtes en Afie, vois fi tu veux nous avoir pour amis ou pour ennemis.

Que ce difcours a de force ! comme il fait comprendre ce que c'eft que l'ambition ! comme il l'oppofe à la fimplicité des mœurs ! l'action même en fait la morale, & fa grandeur en eft l'attrait.

Je ne fais si M. de Voltaire avoit lu ce beau morceau, lorsque dans sa tragédie des Scythes, mettant en scène un Scythe & un Persan, il fait parler ainsi le Scythe :

A ta superbe audace,
A tes discours altiers, à cet air de menace,
Je veux bien opposer la modération,
Que l'univers estime en notre nation.

Ce Scythe qui fait que l'univers estime sa modération, est une chose plaisante : le poëte dans toute la piece, attribue aux Scythes les mœurs des Suisses qui étoient ses voisins, & c'est ainsi qu'il peignoit pour le parterre de Paris.

USAGES ANCIENS.

SAISIR l'esprit des usages anciens, est de toutes les tâches la plus difficile. Le monde est si vieux, & il y a si peu de tems qu'il est découvert! il y a tant de parties qui n'ont été qu'apperçues, & encore de si loin & incomplétement! Les révolutions physiques & morales ont tellement altéré les usages dont nous ne voyons que les dehors informes, les superstitions, les démences de toutes les especes, fondées sur la terreur & l'ignorance, ont tellement varié selon les calamités plus ou moins durables, qu'il est comme impossible de se frayer une route à travers la nuit de tant de siecles, & de ces décombres amoncelées de l'extravagance humaine.

Les hommes, à ce qu'il m'a toujours semblé, ne déraisonnent qu'à demi, & dans le temps que régnoient ces usages barbares & incroyables, il y avoit certainement des motifs qui nous sont inconnus. Il n'est pas pos-

sible que la cruauté soit constamment aveugle & féroce, & l'on a pris pour des usages répandus & accrédités quelques châtimens extraordinaires infligés pour des crimes qui pouvoient être alors politiques, & dont nous n'appercevons pas toute l'énormité.

Si la description de certains supplices privilégiés, qu'ordonnent nos loix, voyage un jour chez des peuples placés loin de nous à une grande distance de temps, ils seront émus du même frémissement que nous ressentons en lisant le récit du *supplice des auges*, sans pouvoir pénétrer ce qui a pu déterminer une vengeance aussi raffinée : d'ailleurs, la vérité historique de tous ces faits heureusement n'est pas constatée, & l'amour de l'exagération, ou le desir d'exciter un plus vif intérêt, ont pu animer la narration des voyageurs & la plume des écrivains.

Comment croire que chez les anciens Perses, on couchoit un criminel à la renverse dans une auge, & qu'après l'avoir fortement attaché aux quatre coins, on le couvroit d'une autre auge,

auge, à la réserve de la tête, des mains & des pieds, qui sortoient par des trous faits exprès. Dans cette posture on lui présentoit la nourriture nécessaire qu'on le forçoit de prendre malgré lui; pour boisson, on lui donnoit du miel détrempé dans du lait, & on lui en frottoit tout le visage; ce qui attiroit sur lui une foule de mouches, d'autant plus grande qu'il étoit toujours exposé aux rayons ardens du soleil. Les vers engendrés de ses excrémens lui rongeoient les entrailles au-dedans. Ce supplice duroit quinze ou vingt jours.

Comment concilier la sagesse & la morale des anciens Perses, avec ce supplice abominable que les empereurs Romains, les plus cruels de tous les souverains, n'ont jamais imaginé? Si l'on ajoutoit foi à tout ce qui est écrit, le monde auroit un aspect si hideux, que le premier souhait de l'homme de bien seroit pour son anéantissement, & le second pour qu'on ne parlât jamais de l'espece misérable qui l'habite.

Je sais jusqu'où peut aller le délire de l'es-

prit humain : on doit tout craindre du fanatiſme & de la tyrannie. L'ignorance, en peuplant l'eſprit de l'homme de mille fantômes, eſt la ſource de tous les maux qu'il ſe fait à lui-même & à ſes ſemblables, & l'on voit naître, pour ainſi dire, un acte de cruauté, dès que l'homme eſt inhabile à faire un juſte raiſonnement : mais l'homme n'eſt pas un animal féroce qui ſe plaiſe dans les tourmens de ſes ſemblables, & je ne puis croire à ces attentats frénétiques qui joignent les deux termes de la démence & de la férocité : ne pouvant remonter à l'origine de tant de coutumes affreuſes, je regarde pluſieurs de ces récits comme abſolument dépourvus de vraiſemblance.

MONITEURS.

ON feroit bien injuſte ſi l'on ne s'appercevoit pas que les bons écrivains ont depuis vingt-cinq ans donné une commotion ſalutaire à toutes les idées utiles : on leur doit l'important ſervice d'avoir penſé & raiſonné pour le reſte des hommes, ſur la morale, ſur le gouvernement, ſur le commerce, ſur la phyſique, ſur l'agriculture, ſur la navigation ; leurs veilles n'ont-elles pas préparé & épuré des idées qui préſident à l'éducation des peuples? n'ont-ils pas porté leurs réflexions ſur les expériences qui ouvrent de nouvelles routes à l'induſtrie? n'ont-ils pas rédigé & commenté les loix politiques & civiles qui ont fait tomber une multitude de préjugés déraiſonnables?

Pourquoi parler de l'adminiſtration des empires, diront quelques-uns? Pourquoi ne pas s'impoſer un ſilence abſolu ſur ces ma-

tieres ? mais quel citoyen peut demeurer indifférent quand sa patrie reçoit des blessures vives ? comment ne pas s'intéresser aux destinées d'un royaume dont on fait partie, lorsqu'on se voit renaître dans des enfans qui peuvent être malheureux par quelques fautes politiques ? Est-il possible d'appercevoir distinctement le bien, & de ne pas tenter quelques efforts pour le faire adopter de la partie qui gouverne ? que gagneroit le gouvernement à métamorphoser les hommes en automates insensibles à la cause commune ? ils perdroient toutes les qualités qui en font de bons citoyens.

Les moniteurs appartiennent à une nation qui n'est pas entiérement avilie. Une institution admirable parmi nous, seroit celle de plusieurs commissaires qui iroient sur les lieux dans chaque province, s'informer de la conduite de chaque gouverneur, de chaque intendant, de chaque homme en place, qui ramasseroient les faits en silence, & qui viendroient les apporter directement aux pieds du

trône. Ils ne tairoient aucune des réflexions qu'ils auroient entendues ; ils auroient tout vu, tout écouté ; ils auroient sur-tout prêté l'oreille aux plaintes du peuple : si ces hommes étoient bien choisis, comme ils pourroient l'être, cette institution serviroit à parer aux principaux abus qui se trouvent dans une monarchie, & la forme de ce gouvernement est merveilleusement propre à régénérer sans effort une infinité de choses.

Ainsi tout moniteur, sous ce point de vue, pourroit être invité à donner son sentiment par écrit ; du moins, il ne devroit point être inquiété pour avoir attaqué un usage abusif ; sa voix n'est qu'une, & il peut ouvrir un avis favorable au monarque & à la société entiere : il devroit être permis, sans doute, à un autre moniteur de défendre l'usage attaqué, quel qu'il soit, jusqu'à-ce que la voix publique en décide : mais imposer silence à la raison des hommes, c'est violer le premier les droits de l'humanité.

NUANCES.

C'EST la précipitation qui feule a pu nier la chaîne qui fe trouve dans tous les ouvrages de la nature; elle marche d'un pas égal & progreffif, & la gradation fe manifefte à l'œil qui fait obferver: le vulgaire n'apperçoit que les couleurs fortement prononcées; le phyficien apperçoit les nuances qui les mêlent & les fondent les unes dans les autres : ici c'eft le paffage d'un climat à un autre ; là c'eft la couleur de l'homme ; plus loin c'eft le fol qui avance vers le midi, ou recule vers le nord : tout annonce que les couleurs du tableau ont des nuances qui n'ont rien de brufque, ni de fubit. Le genre végétal, le genre minéral, & peut-être le genre animal, offrent une marche graduée où ne fe trouvent ni fauts, ni intervalle confidérable.

Au milieu de ces merveilles, l'homme paroît le centre de l'univers ; ce n'eft point par

ſa force qu'il tient le ſceptre, c'eſt par ſon intelligence, c'eſt par l'enſemble de ſes facultés.

Roi des êtres animés, ils lui ſont ſoumis. Il a été jeté nud ſur la face de la terre : au premier coup d'œil il paroît abandonné, & les autres animaux ſont mieux vêtus, mieux armés que lui : mais dans cet être qui ſemble débile, la nature a caché une profonde induſtrie.

Il vient au monde ſans vêtement; mais bientôt il courbe l'arbre, il taille le bois & fait une cabane. Il eſt ſans armes; mais bientôt il a aiguiſé la pierre qui va fendre la tête des monſtres qui ſembloient devoir le dévorer. Il a bientôt conſtruit la barque qui volera ſur le dos des vagues irritées; & le poiſſon enfoncé dans l'abîme des mers, viendra expirer ſous ſa dent qui aſſervit l'univers.

L'homme eſt l'ouvrage le plus compliqué de la nature; & par ſes organes intérieurs, & par l'univerſalité de ſes facultés. Il a une organiſation plus délicate, plus facile à ſe

décompofer; elle exige une formation plus lente, plus fuivie. La caufe finale eft plus éloignée du point où il a commencé, parce qu'il a une carriere intelligente à parcourir. L'homme enfin, a dans fa vie une marche majeftueufe, en comparaifon de tous les autres individus : trente années forment à peine l'intérieur de fon être, & la fageffe n'eft que le fruit tardif d'une longue expérience.

CHAT.

LE chat eft de tous les animaux celui qui a l'accent le plus expreffif. Il déchire le cœur tout en revoltant l'oreille. Il a des fons plaintifs dans fes amours qui ont une énergie particuliere.

Le chien qui a plus de tendreffe, d'attachement, d'intérêt, n'a pas les inflexions fi fortes. Le chat eft un animal égoïfte & paffionné. Il eft parfaitement bien peint dans M. de Buffon; mais je voudrois favoir pour-

quoi ſon cri frappe plus directement le cœur, que le cri des animaux domeſtiques qui ſemblent toucher de plus près à l'homme.

AMI.

COMME les anciens s'expliquoient ſur l'amitié ! la ſociété d'un ami, diſoient-ils, eſt plus néceſſaire & plus douce que l'uſage de l'eau & du feu; ainſi c'étoit le premier beſoin de ces ames tendres.

Cet adage que nous ſommes loin de comprendre, ne nous paroît-il pas aujourd'hui exageré ou ridicule ?

Montaigne lui-même ne ſentoit pas auſſi vivement l'amitié que les anciens : nous avons droit, dit-il, de nous appuyer, mais non de nous coucher lourdement ſur autrui.

Un homme qui ſe trouveroit ſeul au milieu de l'univers, après avoir goûté la ſociété de quelques amis, mouroit de chagrin, s'il n'étoit pas un dur miſantrope.

PEINTURE.

LA peinture n'excite point des raviſſemens comme la muſique & la poëſie, il s'en faut. Elle eſt bornée dans ſon effet. Malgré le riant des couleurs, elle a un air fixe, inanimé, un air local: ſi elle enchante, c'eſt par réflexion, ſur-tout quand on l'étudie, parce qu'alors elle donne une ſatisfaiſante idée de l'adreſſe, de la patience, & de l'eſprit de l'homme, qui avec le bout de ſon pinceau, a perſonnifié des couleurs & créé un eſpace. On cherche, on ſe demande comment une toile peut repréſenter une campagne, un payſage, une mer vaſte, un doux lever ou un pompeux coucher du ſoleil; & l'œil étonné qui ſuit chaque touche, a un plaiſir de ſurpriſe qui ajoûte encore à l'intérêt.

Vous ſerez poëte à vingt ans, ſi la nature vous a fait poëte; mais vous ne ſaurez

bien manier le pinceau qu'au bout de dix ans d'étude.

Ce que je reprocherois à la peinture, c'est qu'elle ne donne pas un plaisir égal à la peine qu'on a prise pour y exceller: des combinaisons multipliées aboutissent à une sensation foible, à un plaisir momentané. Cet art coûte beaucoup d'efforts, & rend peu en volupté. On admire, mais en silence, & sans être ému; des travaux opiniâtres & difficiles sont attachés à une toile périssable qui n'occupe qu'un point; sans la gravure, qui ne fait que traduire un tableau, l'art seroit, pour ainsi dire, inconnu à la multitude.

Les erreurs des anciens peintres sont sans nombre. Ils ont presque tout défiguré; ils représentent Caïn tuant son frere avec la massue d'Hercule. Ils ont donné un fusil à Abraham. Le visage de Moïse, au lieu d'être rayonnant, a des cornes. Quand S. Luc dit que Jésus étoit assis au milieu des docteurs, il ne veut pas dire qu'il étoit sur une espece de trône élevé. Les peintres l'ont placé dans

un lieu éminent, comme un maître de ſynagogue. Le baptême de Jéſus-Chriſt eſt repréſenté d'une maniere défectueuſe. Jean Baptiſte verſe de l'eau ſur la tête du Sauveur avec une coquille; c'eſt une ignorance des anciens uſages, car dans ce tems-là, on baptiſoit uniquement par immerſion.

Dans un des tableaux du Roi à Verſailles, on y voit l'agneau paſcal lardé. Dans un beau tableau du Titien, ce peintre a donné aux diſciples d'Emmaüs des chapelets.

Les graveurs Proteſtans n'ont jamais copié ces tableaux où l'on a raſſemblé des perſonnages contradictoires.

POËTE.

C'est la nature qui fait un poëte ; c'eſt elle qui met dans ſon ſein cette flamme du génie qui rend l'ame ſenſible, forte & active ; l'ame d'un poëte eſt le chef-d'œuvre de la nature ; elle renferme en elle les ſources vivantes du ſublime & du beau : elle réunit le ſentiment prompt, l'élévation, l'énergie ; c'eſt le poëte qui ſent la nature, & qui la chante avec enthouſiaſme.

La poëſie eſt le premier des arts, en ce qu'elle embraſſe à la fois, l'univers réel & le monde poſſible ; la connoiſſance profonde du cœur de l'homme, ſes paſſions, ſes vices, ſes vertus ; tous les mouvemens, tous les reſſorts, toutes les fibres motrices de ſon exiſtence.

Que de qualités pour être poëte ! il faut avoir une ame paſſionnée, & cependant, accoutumée à réfléchir ; une ame tour-à-tour violente & tranquille, extrême par tempérament,

ſage par raiſonnement ; il faut poſſéder cet œil attentif qui, élevé ſur toute la nature, moiſſonne rapidement ſes images ; il faut mépriſer ces petites idées qui ne ſont que légeres ou frivoles ; pour tendre d'abord au grand ; c'eſt-à-dire, au vrai qui intéreſſe l'homme, au ſublime qui éleve ſon ame, au pathétique qui émeut ſon cœur.

C'eſt pour le poëte que ſont faits le ſpectacle des villes, & la ſolitude des campagnes ; les marbres qui reſpirent ; & les cabanes que couvre le chaume ; le tumulte bruyant d'un peuple oiſif, & les travaux du cultivateur ; les concerts de l'opulence, & les troupeaux qui mugiſſent dans de vaſtes plaines. Il doit embraſſer les contraſtes divers, parce que ſon ame eſt faite pour recevoir tour-à-tour, l'attendriſſement ou l'indignation.

Attentif à toutes les impreſſions, c'eſt lui qui mêlera ſa voix au bruit des vents, au mugiſſement des torrens, qui ſuivra les fléches de la foudre, qui prêtera l'oreille à l'exploſion du tonnerre, qui en entendra le bruit

majeſtueux avec raviſſement; & s'il eſt attriſté du deuil de la nature, lorſque la grêle a détruit les bourgeons de la vigne, c'eſt lui qui ſe réjouira au moment où le ſoleil, ſortant de deſſous un épais nuage, ramenera la lumiere, la ſérénité & la joie, ſur un vaſte payſage encore trempé des eaux de l'orage.

L'art de peindre n'eſt que celui de ſentir; l'objet qui ne frappe pas le vulgaire, embrâſe le poëte, l'enthouſiaſme s'empare facilement de ſon ame; non ce tranſport frénétique qui brouille les images, mais ce flambeau rapide qui découvre une multitude de combinaiſons à l'œil du génie, qui les compare & les juge: c'eſt l'enthouſiaſme qui donne la vie à tous les chefs-d'œuvre des arts.

Mais la poëſie par excellence, eſt la poëſie dramatique; c'eſt alors qu'elle eſt noble, utile, majeſtueuſe; ſa voix rappelle l'honneur antique, & tire de l'oubli les actions généreuſes: elle les immortaliſe; elle reconduit l'homme dans les routes ſacrées de la nature: tantôt elle enfonce le poignard dans le

ſein d'un tyran déteſté ; tantôt elle introduit l'homme ſuperbe dans les triſtes foyers de la vertueuſe indigence, & lui commande les pleurs : ici les injuſtes prétentions de la force ſont dévoilées & combattues par la ſupériorité de la vertu, qui, toute opprimée qu'elle eſt, fait pâlir la tyrannie ; là, le voile de l'uſage & des temps diſparoît, & l'on apprend à déteſter l'injuſtice : c'eſt dans la poëſie dramatique que l'ame ſenſible de l'homme eſt miſe à découvert, & interrogée de toute part, la nature y parle ſa langue énergique ; on y voit toute la force & la profondeur des paſſions, & ce cours vivant de morale nous apprend à connoître l'homme, & à avoir une idée plus grande de l'eſpece humaine.

Que dirai-je de ces larmes ameres que la compaſſion fait verſer ! elles ont quelque choſe de délicieux : ſans cette émotion ſalutaire, l'ame perdroit le reſſort précieux de la pitié, & la pitié eſt le plus bel appanage de l'homme : tour-à-tour je m'irrite & je m'attendris ; je ſuis dans une agitation perpétuelle, ſource de

mille

mille voluptés ; ſatisfait de ma ſenſibilité, je jouis du plaiſir de me trouver bon, & j'abandonne mon ame à ce torrent de douce pitié, qui la remue délicieuſement.

L'art dramatique ſeme dans les cœurs des germes de vertus, qui y reſtent d'abord oiſifs & tranquilles ; ils y ſont ſecrètement dépoſés juſqu'à ce qu'il ſe préſente une occaſion qui les faſſe éclore ; alors on ſe ſent porté au bien, par mille exemples généreux ; on aime l'humanité, parce que le cœur a été ému, & que l'eſprit s'eſt éclairé ſur ſes devoirs.

Il eſt encore une leçon plus importante, que donne l'art dramatique. Les hommes, toujours prompts à murmurer, y apprennent, en voyant tant d'autres infortunés, à ſe reconcilier avec les malheurs de la vie. Le ſentiment de la commiſération, pere de nos vertus, s'exerce & ſe fortifie : en s'attendriſſant ſur les autres, on ne s'arroge plus le droit inſenſé d'être exempt des maux qui pourſuivent nos ſemblables.

Quel ſpectacle ! tout le monde fond en lar-

mes, tout pleure, jusqu'au méchant: il détourne les yeux, il fuit, ou il forne le projet d'être meilleur. L'homme de bien, en voyant la vertu souffrir, a plus d'attachement pour elle & plus de mépris pour cette vie passagere: l'homme de bien pleure aussi & n'essuie pas ses larmes; alors l'homme de génie est récompensé de ses veilles.

Relisez ces pieces éloquentes, où la vertu brille dans tout son éclat; l'une nous apprend que ce n'est point un malheur de mourir, dès que l'on meurt pour son pays; l'autre nous expose la juste haine que l'homme libre a pour la tyrannie: ici, l'on voit la fidélité que le sujet heureux doit à son roi: là, c'est Brutus, qui leve son poignard ensanglanté au milieu d'une foule de citoyens; ils balançoient entre la liberté & l'esclavage, Brutus a décidé, César est étendu sur la poussiere, Rome est libre.

Peut-être sans cet art imposant, & qui nous montre tous les droits de l'homme, des ames vénales insulteroient au citoyen généreux, & forceroient sa bouche à sourire lorsqu'on l'op-

prime. Et qui peut mieux convaincre le cœur de l'homme, que l'art subtil & insinuant du théâtre ! La raison est lente, incertaine : le sentiment est prompt & sûr : l'une parle, l'autre subjugue : la raison demande des lumieres, du tems, des discussions ; le sentiment frappe également d'un coup rapide, le cœur du rustre & de l'homme instruit : le langage du théâtre est le seul peut-être, qui convienne à la multitude.

Hommes doués de génie, peignez constamment la grandeur d'ame, ennoblissez dans vos tableaux l'espece humaine ; tout ce qui agrandit l'homme l'intéressera nécessairement.

Mais que ne peut-on affranchir de tous les indignes liens qui les captivent, ceux qui suivent cette noble carriere ! Est-ce au tribunal des acteurs que se doivent juger les productions du génie ? celui qui a tout disposé, qui a créé la marche de l'action, les détails & les tableaux divers, devroit-il dépendre de celui qui est né pour exécuter ? L'architecte sera-t-il soumis au maçon, le compositeur à

celui qui remue l'archet, le poëte au comédien, tandis qu'il lui communique l'ame & le ſentiment. L'auteur qui ambitionne la gloire, eſt découragé en rencontrant cette foule de dégoûts qui aſſiégent les avenues du théâtre. Il ſe refuſe à cette ſervitude; il briſe ſes pinceaux; il renonce en ſoupirant à la gloire: il aime mieux rentrer dans une obſcurité qui lui aſſure ſon indépendance; & le cœur flétri de ce qu'il a vu, ſa juſte fierté le ſoutient dans un projet funeſte à l'art & aux plaiſirs de la patrie.

JUGEURS.

SI l'art aujourd'hui n'avance point vers ſa perfection, ce n'eſt pas aſſurément faute de regles & de préceptes: indépendamment de cette multitude de *Journaux*, qui d'une voix lamentable & monotone, crient tous également à la décadence; on voit éclorre tous les ans de gros volumes, qui traitent de l'éloquence de la chaire & de l'art dramatique; ils ne

ſont point remplis de réflexions neuves ; l'on y concentre toujours l'art dans la ſeule maniere de Corneille & de Racine, l'on cite avec emphaſe quelques pages de Boſſuet, & là finit la théorie de ces endoctrineurs.

Tout journaliſte voudroit abréger la liſte des grands hommes qui humilient trop ſon amour-propre ; & qui croiroit qu'un journaliſte a de l'amour-propre ?

Voudriez-vous acheter tout ce qui s'eſt dit depuis cent ans, ſur l'art dramatique & ſur l'éloquence de la chaire ? vous compoſeriez une bibliothéque immenſe & inutile : il me ſemble que la poſtérité rira bien de cette idolâtrie, qui a ſaiſi tous les journaliſtes pour des tragédies bizarres, ou pour des diſcours vuides ; les folliculaires tournent ſervilement dans le même cercle ; leurs louanges pour les écrivains du ſiecle paſſé, ſont auſſi outrées que leurs invectives contre les écrivains du ſiecle préſent. Eſt-ce erreur, charlatanerie, engouement, ou plutôt, n'y auroit-il rien de ſi difficile, vu l'habitude ou les petites paſſions qui

tyrannisent les petits esprits, que de savoir bien lire un livre nouveau ?

On a vu passer sous les yeux de ces Aristarques, cinq à six cent tragédies qui ont absolument la même physionomie : la forme, la coupe des scenes, le rang des personnages, la diction rimée, tout en est uniforme & fastidieux ; voilà le fruit de leurs leçons ; toute excursion leur ayant paru chimérique ou insensée.

La même piece a été retournée tous les vingt-cinq ans, & c'est en cela que la pauvreté de la tragédie françoise se manifeste : elle n'est point avertie de sa foiblesse, parce qu'elle imagine pouvoir remplacer par une vaine élégance, toutes les richesses de l'art & de la nature.

Il n'y a qu'une bonne poëtique ; c'est celle qui enseigne & recommande de jeter au feu toutes ces feuilles périodiques, où des juges transcendants & des législateurs hebdomadaires, s'instituant hommes de goût par excellence, vous disent à Paris ce qu'il faut penser de tout ouvrage littéraire, fait dans les quatre parties du monde.

On ne revient point de son étonnement, lorsqu'on entend M. de Voltaire, décider qu'Athalie *est l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti de la main des hommes.* Quel misérable *Pathos!* En mettant ainsi une tragédie au-dessus de ce qui s'est jamais fait dans le monde, on semble oublier tous les monumens de grandeur & de magnificence utile, qui attestent un génie plus profond & plus étendu. On immole tous les arts à un seul; on ne trace qu'une exagération puérile, & une grande sottise est cachée sous cette phrase pompeuse.

Des sots sont devenus demi-savants, voilà l'inconvénient des livres; ces sots y ont pris tout ce qu'il y avoit d'inutile & de mauvais.

Quand le hazard amene dans une compagnie un demi-savant, les gens du monde fatigués de l'ennui qu'ils inspirent revoltés de leurs préjugés scholastiques, se vangent avec rigueur; ils ont raison, car rien n'est plus insupportable qu'un de ces demi-lettrés, qui n'ont que des mots, des citations & de la pédanterie en tête.

CURIOSITÉ.

QUEL eſt ce ſentiment, ou plutôt ce deſir de connoître tout ce qui ſe préſente à nous, lors même qu'il ne paroît avoir aucune influence ſur notre bien-être? Ce deſir vif, qui de proche en proche nous porteroit à connoître ce qui ſe fait dans les globes les plus reculés; cette paſſion d'apprendre des choſes rares, extraordinaires, eſt vraiment ce qui diſtingue l'homme? il veut ſavoir l'hiſtoire ancienne, & l'hiſtoire de ſon quartier; cette curioſité eſt la baſe de toutes les connoiſſances qui ont enrichi ſon intelligence; il ne fait rien de noble ſans cette paſſion.

Vive curioſité! c'eſt toi qui conduit l'homme vers la ſcience, c'eſt toi qui ouvre ſon œil, & qui ne permet pas que rien paſſe ſous ſes yeux ſans examen. C'eſt pour toi qu'il a étudié la nature dans ſes plus ſubtiles opérations, qu'il a ſuivi ſa marche, qu'il a décou-

vert qu'il n'étoit qu'un rouage dans cette ſuperbe machine.

Si l'homme eſt grand, c'eſt quand il obſerve avec curioſité ; c'eſt lorſqu'il analiſe les élémens de la matiere, qu'il étudie les loix de la fermentation, qu'il apprécie les affinités chymiques, & qu'il apprend ce que le vulgaire ne ſoupçonne pas.

Si l'homme eſt grand, c'eſt quand il oſe jeter ſur l'Océan un pont flottant qui joindra les deux hémiſpheres, ou que plus hardi encore il s'éleve dans les airs, franchiſſant les diſtances, & donnant le ſpectacle merveilleux d'une nouvelle puiſſance ſur l'univers.

Si l'homme eſt grand, c'eſt quand il ſuit la comète dans les profondeurs de l'eſpace, ou qu'il découvre la planette qui ſe promenoit, ignorée dans les concavités des cieux ; qu'il diſtingue la forme des étoiles ; qu'il oblige les aſtres les plus éloignés à recevoir ſous ſon œil le procès verbal de leur différente configuration ; c'eſt enfin lorſqu'il porte le groſſiſſement d'un aſtre, juſqu'à trois mille fois, &

qu'il ſurprend des vérités qui dormoient dans ces ſpheres reculées.

Mais bientôt c'eſt quand l'homme redeſcend en lui-même que ſa curioſité eſt trompée, & que tout échappe à ſa conception : il ne ſe connoît pas ; il a plutôt meſuré la diſtance des mondes que le mouvement d'une paſſion.

Le ſombre Paſcal nous épouvante : les farouches moraliſtes deviennent injurieux, ils nous outragent ou nous humilient : quel ſera le ſage qui préſentera à l'homme, un miroir véridique que l'homme ne mettra point en pieces, parce que ſon amour-propre ne ſera point révolté? c'eſt Montagne qui nous amuſe, qui traite l'homme comme un enfant ; car il ſait qu'il faut careſſer l'eſpece humaine, & que l'apologue doit toujours précéder les leçons de la ſageſſe : l'homme eſt ſuperbe, mais pourquoi le tourmenter? laiſſez-le agir ; il reconnoîtra bientôt l'affligeante limite de ſa grandeur : que les importuns moraliſtes ne le rabaiſſent pas ! qu'ils le laiſſent jouir en paix des biens qui ſont autour de lui ! le vrai phi-

losophe eſt ami de la nature humaine ; il ne trouble point les lueurs paſſageres de ſes plaiſirs, ils ſont ſi courts & ſi peu dangereux ! on les compare à des ombres légeres ; ſoit ! mais mon ſommeil eſt embelli par eux.

TALENS NATURELS.

Ils excluent les autres & nous ſoumettent tout entiers. A peine le botaniſte ouvre-t-il les yeux & voit-il des plantes, qu'il les claſſe dans ſa mémoire. Tournefort devient botaniſte, Paſcal géometre, Malherbe & Racine poëtes ; Alexandre entreprend la conquête de l'Aſie à vingt ans ; Charles XII, à dix-huit, ſe rend maître de la Pologne & de la Saxe. Le grand Condé à vingt-un ans gagne la bataille de Rocroi : ainſi nous apportons tous en naiſſant un penchant vif & déterminé, qui nous marque en quelque ſorte notre place & notre deſtination. Si l'on briſe ce penchant, on rend un être inutile à la ſociété, & l'on

eſt malheureux ſoi-même en luttant ſans ceſſe contre ſon goût. Ainſi les peres ne devroient pas être maîtres de faire embraſſer à leurs enfans une profeſſion qu'ils n'aiment pas. Tel n'a aucune diſpoſition pour les langues, qui dévore les élémens de géométrie. Jamais le travail le plus conſtant ne nous gratifiera au point que fait la nature. Voyez la deviſe de ce fameux aſtronome, que ſa famille deſtinoit à être miniſtre : *Je ſuis parmi les aſtres malgré mon pere* : ainſi je le répete, la nature fait tout. Deſcartes eſt frappé en un inſtant, & devient le philoſophe dont la France s'honore.

BOTANISTE.

J'AVOUE que je tends tous les reſſorts de mon imagination pour tâcher de comprendre le plaiſir qui entraîne le botaniſte dans ſes recherches laborieuſes : me trompé-je ? ſi toutes ces plantes étoient

raffemblées dans une vafte plaine comme dans une immenfe corbeille, elles ne piqueroient pas fi vivement fon défir de les connoître; mais ces plantes fe nichent fur les hauteurs, elles fe cachent derriere des rochers, elles femblent vouloir fe dérober à l'homme, elles étalent leurs vives couleurs dans des déferts, elles percent fous la neige: le botanifte aime à pourfuivre ces plantes, à gravir fur ces rochers, à efcalader ces monts, à faifir ces fleurs, ces plantes fugitives qui vouloient fe dérober à fes regards; chemin faifant, il trouve des précipices, & la fleur qu'il cueille au bord d'un torrent écumeux, lui paroît plus précieufe.

Dans un lieu fauvage où aucun être n'a refpiré, il voit que la nature n'eft pas oifive, il reconnoît fa préfence au parfum balfamique qu'il afpire: nul n'a touché, n'a vu cette plante qu'il enleve; il voit les germes reproductifs, qui femés par les vents, ne prennent racine qu'à certaine température de l'air.

En grimpant plufieurs toifes, il parcourt

les degrés de la terre : le même jour il ſent la chaleur la plus vive & le froid le plus aigu ; dans l'eſpace de quelques heures, il rencontre les plantes du Groënland & celles de l'Eſpagne.

Pluſieurs plaiſirs ſe mèlent à ſa paſſion : ici, c'eſt une caſcade d'une hauteur prodigieuſe, là un gouffre terrible ; il aime à retrouver ces végétaux odorants parmi ces impoſantes horreurs ; il connoît la ligne où commence la glace ; il brave l'ardeur des étés, & celle où aucune plante n'a végété : on diroit d'un pere tendre qui cherche ſes filles éparſes & fugitives, tant il a de joie lorſqu'il ſaiſit la plante qui ſembloit ſe réfugier ſur ces hauteurs pour y demeurer inviſible.

Voilà, ſelon moi, les plaiſirs du botaniſte, ces voyages périlleux fortifient ſon inclination.

Auſſi le botaniſte Suiſſe eſt-il plus ardent que les autres, & c'eſt Haller qui forme un herbier de vingt volumes in-folio.

Je ne crois pas qu'il y ait une paſſion plus vive dans le monde; comme elle ſe marie à l'exercice du corps, & qu'elle pique l'amour-propre par les variétés ſans nombre que cette ſcience étale, la conquête d'une plante inconnue eſt un triomphe; puis vient enſuite l'orgueil de la claſſification.

TACTIQUE.

LA perfection de la tactique a mis toutes les grandes puiſſances de l'Europe dans une ſorte d'équilibre qui pourroit entretenir la paix, & l'exceſſive multiplication des ſoldats rend le fléau de la guerre ſi terrible, que l'effroi arrêtera la main de quiconque oſera ſigner le premier acte d'hoſtilité.

Les limites des Etats ſont fixées; la guerre ne peut donc plus être conſidérée que comme le délire de l'orgueil & le rêve de l'extravagance.

Au reſte, comme la guerre eſt le combat

de la force, & qu'elle n'eſt aujourd'hui que de ſouverain à ſouverain ; qu'il eſt preſqu'indifférent à certains peuples conquis de paſſer ſous telle ou telle domination ; que les loix civiles & de police ne ſont pas détruites par les conquérans ; que la philoſophie d'un bout de l'Europe à l'autre, ordonne leur ſalutaire exécution ; que ces loix feront toujours vivantes par le beſoin qu'on a d'elles, & par le mépris qui s'attacheroit à qui les mettroit en oubli ; la guerre ne ſauroit apporter un changement réel aux mœurs nationales, à la propriété des citoyens : ce ſont des ſoldats qui en égorgent d'autres ; & comme ces ſoldats ſont indifférens aux drapeaux ſous leſquels ils marchent, & qu'ils vendent leur vie pour ne point mourir de faim quand ils ſe battent, ils ne font après tout, que de diminuer leur nombre.

Il eſt donc inutile de vouloir arrêter par des ſpéculations politiques cette démence des ſouverains : ils n'ont qu'à perdre eux & leurs ſatellites à ce jeu ſanguinaire. Les nations

proprement

proprement dites n'ont rien à voir dans ces débats ; leur situation doit rester la même, quelque soit l'issue des combats.

NEWTON.

NEWTON, après avoir vu tomber une pomme d'un arbre, découvre la propriété de l'attraction & en fixe les loix. Les plus remarquables phénomenes de la nature se plient d'eux-mêmes à son systême ; l'attraction étoit pour lui un effet dont il ne prétendoit pas assigner la cause ; mais bientôt non content, il voulut aller plus loin, & il attribua la gravitation des corps à un air subtil & élastique ; il ne s'entendit pas lui-même, & personne ne l'entendit.

De son air subtil & élastique, il passa aux Commentaires de l'Apocalypse ; alors il cessa d'être un philosophe ; & après avoir paru un génie lumineux, il nous consola, nous autres pauvres humains, qui roulons dans

une ſphere ordinaire ; ainſi dans la même tête ſe réuniſſent la clarté & les ténébres.

Sur trente mille perſonnes qui parlent de Newton, a peine y en a-t-il une ſeule qui ſoit en état de lire ſes écrits ; ce qui s'appelle d'après l'expreſſion d'Helvetius : *avoir une eſtime ſur parole.* Mais le réſultat de ſes ouvrages ne nous en eſt pas moins connu, & nous pouvons l'admirer ſans l'avoir lû, quand nous ſavons qu'il eſt l'inventeur du *téleſcope* (*a*) ; tout le monde

(*a*) Le téleſcope a été découvert par hazard, c'eſt-à-dire l'effet du téleſcope ; mais il s'agiſſoit de transformer le hazard en loix invariable & néceſſaire, de retrouver conſtamment & infailliblement en tout tems & en tout lieu ce que le hazard avoit offert, de le reproduire même d'une maniere beaucoup plus parfaite. Voilà ce qui eſt dû à la théorie de *Newton*, & à la recherche de ſes moyens. Si les premieres idées de cette admirable machine, ont été un préſent du hazard, c'eſt qu'il eſt impoſſible que les premiers élémens d'un art ou d'une ſcience ſe découvrent autrement ; il faut néceſſairement partir de quelque expérience. Ainſi la dé-

connoît cet admirable instrument, les marins qui observent les longitudes en mer,

---

couverte moderne de Mongolfier étoit peu de chose dans son origine. Cette machine se perfectionnera par la suite du tems, & quand elle aura acquis la précision désirée, elle paroîtra absolument différente d'elle-même. Tant d'hommes ont déja concouru & concoureront encore à amener ces machines au degré de perfection où elles doivent monter, que l'on pourra leur attribuer ce que l'on dit des sciences, *qu'elles sont l'ouvrage des hommes & non pas celui d'un homme*. On oubliera peut-être un jour le nom du premier inventeur, ou du moins on y fera peu d'attention, parce que des hommes auront ajouté à cette machine des choses extraordinaires que l'on ne doit attendre, ce me semble, que de plusieurs siecles, & de plusieurs nations.

Le télescope de Newton est loin aujourd'hui de ce qu'il étoit alors. On a amélioré ce qu'on possédoit. L'effet du télescope vient comme l'on sait, de ce que les rayons de la lumiere passant de l'air dans le verre, & du verre dans l'air, se détournent de leur direction; c'est ce qu'on appelle *faire réfraction*; mais qu'est-ce que la réfraction? La

rendront hommage à celui qui leur a donné le précieux moyen de les observer avec exac-

---

théorie & l'art des télescopes sont presque portés à leur perfection. Mais on se demande encore comment la réfraction peut s'opérer? Ceux qui pensent que la philosophie doit absolument remonter aux premieres causes, ont travaillé beaucoup à découvrir celle de la réfraction. Ils ne sont pas plus avancés que quand ce phénomene parut d'abord. Heureusement les mathématiciens laissent disputer les philosophes & marchent toujours en avant.

Il semble que les génies les plus célebres n'ayent produit que des curiosités, & que l'application utile de ces belles inventions, soient due ensuite à des hommes obscurs, sans lettres, sans théorie, qui ont regardé les hautes sciences & les sublimes spéculations comme d'une très-petite importance.

En admirant le génie de Newton & de Descartes, on ne sauroit s'empêcher néanmoins de les taxer d'une forte de témérité. Leur théorie est quelquefois d'une folie audacieuse, & l'on pourroit demander si cette théorie a procuré au monde de véritables avantages. Ne seroit-il pas plus philosophique d'avouer que les premiers ressorts de la nature nous seront à jamais inconnus? Un ouvrage

titude. Point d'hommes qui ne ſe ſoit dit : comment la lune ſe ſoutient-elle dans le vuide ? il ſe répond à lui-même en répétant le ſiſtême de Newton qui a découvert la loi qui balance & ſoutient reſpectivement tous ces globes ; un autre prend un *priſme*, analyſe la lumiere & on lui dit : *c'eſt à Newton que cette découverte eſt due.*

Ainſi on peut avoir une connoiſſance des travaux de ce célebre philoſophe ſans rien

---

qui détermineroit avec ſoin les limites de l'eſprit humain, feroit un excellent traité de philoſophie.

L'hiſtoire des ſciences humaines nous fait voir que la plupart des inventions utiles à la ſociété ne ſont pas dues à une longue expérience, que le hazard eſt un très-grand maître, que nous pouvons nous en repoſer ſur lui. En effet, la variété de ſes combinaiſons n'eſt pas près d'être épuiſée ; & tandis que j'écris ne voilà-t-il pas le *magnétiſme animal* qui émeut puiſſamment notre curioſité & qui exerce toute notre attention ; eſt-ce quelque choſe ? n'eſt-ce rien ? écoutez les différents rapports ; qu'il eſt difficile en tout de ſaiſir un point de vérité !

entendre à sa géométrie ; ainsi l'on peut continuer à parler de Newton, sans passer pour ridicule aux yeux des géomètres ; nous en savons autant qu'eux aujourd'hui, puisque nous tenons les résultats.

Mais le systême de Newton porte-t-il la conviction dans notre entendement ? C'est ici que le doute s'établit nécessairement.

LE BONHEUR DES GENS DE LETTRES. (*)

C'EST un spectacle vraiment intéressant que de suivre le détail curieux de la variété

(*) On a les Traités de Pierius Valerianus & de Cornelius Tollius, *de infelicitate Litteratorum.* Je ne sais si ces deux Ecrivains s'étoient rendus malheureux dans leur profession ; mais leurs ouvrages ne sont rien moins que concluans. Parmi plus de quinze cents faits, à peine s'en trouve-t-il trois ou quatre qui offrent quelque chose

des esprits, de la prodigieuse différence des talens, des états & des combinaisons infinies

---

digne de remarque. Il n'est point de revers particuliers attachés aux Gens de Lettres, & s'ils sont poursuivis par la haine, l'envie, ou la tyrannie, c'est un malheur commun à toute espece de talent. Tous les hommes sont exposés aux mêmes infortunes, & pourquoi les Savans croiroient-ils devoir être exempts des calamités qui affligent leurs semblables ? Je vois beaucoup d'avantages liés à la profession des Lettres : je les sens encore mieux. N'est-ce rien que de suivre son goût, & de se livrer tout entier au charme qui nous flatte ? J'ai donc peint ce que j'éprouvois, & je crois que plusieurs Ecrivains sentent comme moi. Mon but a été aussi de rendre hommage aux Gens de Lettres, & d'éclairer certains hommes sur leur injustice envers des hommes qui se sacrifient pour leur être utiles. La mode est venue de calomnier les Ecrivains les plus estimables, & l'on se dispense ainsi de l'admiration & de la reconnoissance, deux fardeaux bien pesans pour le cœur ingrat de l'homme ; & l'on se croit en droit avec ce faux mépris de rejetter toute leçon. Je ne parle point pour ces ames insensibles & farou-

qui naissent de ces rapports mutuels. Ici le souffle du génie donne à l'homme une existence presque nouvelle, là ses facultés sont engourdies dans la nuit de l'ignorance & de la superstition. Tour à tour le Philosophe admire & sourit de pitié; il considere cet amas de caracteres opposés, la folie & la sagesse qui s'unissent dans une même nation, qui subsistent sans se faire un obstacle insurmontable; il voit toutes les largesses de la nature accumulées sur une seule tête, tandis qu'une foule immense ne rassemble pas un seul de ses dons précieux. L'aigle superbe des Sciences, la colombe gémissante de la Poésie, le compas d'Euclide, le télescope de l'Astronomie, la boussole du Navigateur, le Métaphysicien méditatif, les Rois qui favorisent les Artistes & reçoivent

---

ches, ou pour celles qui n'ont qu'un chagrin superbe; je parle pour celles qui savent apprécier les vertus & les talens. On ne confondra peut-être pas parmi les Gens de Lettres qui méritent ce nom, ceux qui l'usurpent; on distinguera facilement ceux qui honorent leur siecle, d'avec ceux qui se déshonorent eux-mêmes.

d'eux en échange une gloire immortelle, & le troupeau qui ſuit leurs leçons ou leurs ordres; tout, dans ce ſyſtème inégal, lui paroît lié d'une chaîne forte & indeſtructible, qui réunit les emplois divers ſans confuſion & ſans déſordre.

L'œil du Philoſophe fatigué de tomber trop fréquemment ſur des hommes tellement opprimés qu'ils ne ſentent plus leurs chaînes, ou ſur d'autres, inſenſibles à ce qui fait les délices des ames tendres & ſublimes, s'arrête avec complaiſance ſur le petit nombre de Sages répandus ſur la terre, qui vivent libres par la penſée, dont la ſenſibilité éclate en traits de flamme, qui parlent hautement pour l'intérêt des hommes, & qui malgré les diſcordes des Etats, entretiennent une correſpondance utile au monde. A ſa vue élevée les Rois, les loix bizarres & les barrieres de toute eſpece vont tomber & diſparoître; il n'y appercevra plus que les oracles de l'univers qui donnent aſyle à la vérité & à la vertu fugitive: leurs travaux ſeront à ſes yeux, les travaux les plus hono-

rables ; leur gloire, la gloire la plus pure. Elle leur appartiendra toute entiere : ils l'auront créée ; elle vivra dans les siecles les plus reculés.

Telle est la gloire des Gens de Lettres. S'ils vivent dans la retraite, s'ils vivent séparés, ils n'en font pas moins un corps, tôt ou tard redoutable à ses tyrans, qui, tel que le feu répandu dans les différentes parties de la terre sert à éclairer ceux-mêmes qui se refuseroient à la lumiere : corps invincible qui, doué d'une activité & d'une force peu commune, marche avec le cortege des siecles, & brave le despotisme qui voudroit l'anéantir ou l'étouffer.

C'est dans ce siecle éclairé, où le mérite fait l'homme, où l'on distingue les talens de la puissance, où le respect extérieur s'accorde aux dignités & le respect véritable au génie, que ma reconnoissance vient leur rendre un juste hommage. Puisse-t-il n'être pas indigne d'eux! Je n'ai que ma voix, elle leur est consacrée. Leurs opinions diverses, leurs systêmes opposés, les combats de leur amour-propre, le dirai-je? leurs foiblesses s'évanouissent à

mes yeux. Je ne vois plus que leurs bienfaits qui ſont imprimés ſur la face des Empires, & qui ſubſiſteront après eux. Je vais les peindre, ces hommes noblement ambitieux, qui ont aggrandi la ſphere de notre entendement, & qui voulant ſurprendre les premiers ſecrets de la nature, ont du moins touché le voile redoutable qui les couvre, en attendant que des mains plus heureuſes le déchirent en entier. Si la penſée eſt utile à l'homme ; nous leur devons tout ; ils ont éteint les buchers du fanatiſme, qui ſans eux nous dévoreroient peut-être encore : ils ont appris les mœurs aux nations : ils ont applani les chemins qui conduiront aux plus importantes découvertes, aux découvertes politiques : ils n'oppriment point la terre, mais ils l'éclairent en ſilence. Sans doute ils ont reçu de la nature cette ame étendue & active qui s'éveille à toutes les ſenſations, & qui ſaiſit avidement leurs rapports. Mais qui les ſoutient dans leurs travaux ſans ceſſe renaiſſans ? Quel bien les dédommage des fu-

reurs de l'envie qui les pourſuit juſqu'au fond du tombeau, que ſa rage détruit encore! Quel charme leur fait ſupporter le poids de l'adverſité, leur fait mépriſer les dons de la fortune? Qui les rend inſenſibles à l'ingratitude de leur ſiecle, aux cris éternels de lâches Zoïles qui les outragent? Comment renoncent-ils à l'appas des richeſſes, à cette douce pareſſe dont la pente eſt ſi facile, à ces plaiſirs qui les ſollicitent d'autant plus qu'ils les fuient? Qui les attache au ſilence, à la méditation? La gloire, dira-t-on. O gloire! mobile des grandes ames, tu récompenſes, lorſque le genre humain ne peut plus payer; on te déſire, on te pourſuit, on fait tout pour toi. Mais qui peut ſe flatter de goûter tes faveurs? Toujours conteſtée, rarement pure, jamais univerſelle, tes adorateurs comprennent eux-mêmes qu'il n'appartient qu'à la mort de te fixer, & qu'il faut dormir dans la tombe pour être compté parmi les grands hommes. Il eſt donc un attrait plus préſent, plus cher, plus ſenſible, qui anime l'homme

de Lettres : ſans doute lorſqu'il peint le grand, le beau, le ſublime, le gracieux, il embraſſe avec émotion ſon magnifique ſujet, il s'identifie avec ce qu'il traite ; & voilà, ſelon moi, ſa plus heureuſe récompenſe, la ſeule qu'il doive attendre, ou plutôt voilà le charme impérieux qui fait fuir les heures, qui éleve ſa penſée, la colore, l'échauffe d'un feu divin & qui le conſole de tout, quelquefois même de ſon obſcurité.

Malheur à celui qui ne trouveroit pas dans ſes occupations la ſource de ſes plus cheres délices ! il ne feroit rien de grand ni d'élevé ; il reſſembleroit à l'artiſan qui ſe fatigue depuis l'aurore juſqu'au coucher du ſoleil, n'ayant en perſpective qu'un tribut journalier. Les travaux d'un homme de Lettres ont un motif plus étendu ; ſon génie le ſubjugue ; il ne lui eſt pas permis de chérir ſon art avec modération ; il ſera entraîné par les idées de ſon cœur : il s'enflammera pour l'ordre, la juſtice, la vertu, & s'indignera auſſi puiſſamment contre le vice, la tyrannie & le méchant.

Je tracerai donc la ſorte de félicité qui accompagne l'homme de Lettres, digne de ce nom. Hommes tyranniques, vils envieux, frémiſſez! il eſt un bonheur que vous ne pouvez lui arracher; il exiſte pour lui, indépendamment de vos cent bras armés de maſſues; il lui appartient, comme à vous l'inſupportable ſentiment de votre haine impuiſſante.

L'homme de Lettres vit libre dans une noble indépendance.

L'homme de Lettres goûte des plaiſirs délicats, inconnus au vulgaire.

Voilà deux vérités que je vais dévélopper; & s'il ſe trouvoit quelque écrivain qui regardât le bonheur comme un beau rêve, je le plaindrois; il me prouveroit combien il eſt malheureux dans l'exercice de ſes talens & dans le choix de ſes études.

PREMIERE PARTIE.

L'HOMME eſt jetté dans l'univers avec un eſprit, des ſens & des paſſions. Il me ſemble

que j'entends l'auteur de la Nature qui lui crie: „ Je t'ai doué de tout ce qui t'étoit né-„ cessaire pour la mesure de ton bonheur. „ Ouvre les yeux, examine & choisis. „ La foule des hommes, en s'éveillant, ne voit que ce qui frappe leur instinct grossier; ils existent sans être émus. Satisfaire quelques besoins, comparer avec peine deux objets, voilà où se réduisent leurs désirs & leur curiosité. Mais l'homme de génie ouvre à peine les yeux, qu'il reçoit à la fois une idée & un sentiment. Tous les êtres s'empressent autour de lui, & lui disent: „ nous t'atten-„ dions; c'est pour toi que nous existons: que „ tardes-tu à nous interroger? nous allons „ tous te répondre. „ Il fixe alors cette vaste étendue du ciel, cette immense nature, qui, fiere dans toutes ses productions, n'a point fait d'esclaves: elle n'a point bâti de murs, elle n'a point forgé de chaînes. Cet oiseau qui sur une aîle hardie franchit l'espace, cet animal des bois qui erre sans guide au gré de son instinct, l'ouragan qui passe, tout parle,

éloquemment à son cœur; il apperçoit au milieu de l'univers la Liberté, & il s'écrie: » c'est à toi que j'adresse mes vœux, ame des » nobles travaux, mere des vertus & des » talens; toi, qui formes les ames vigoureu» ses, les esprits élevés & lumineux; toi, » qui ne faisant point d'opprimé ne fais point » d'oppresseur; toi, dont la main sacrée gra» ve dans le cœur de l'homme, le caractere » primitif de la justice: c'est à toi que je voue » mes jours; conduis mes pas & ma langue; » tu éleveras ma pensée, tu la rendras digne » de son auteur. Je ne dépendrai point du » regard des hommes, je ne porterai point » les fers qu'ils se forgent; & si ma mâle » indépendance offense le vice qui veut être » despote, elle plaira à la vertu qui ennoblit » l'homme, en ne l'assujettissant qu'aux loix». Aussitôt il se sent un homme nouveau, sa vue plane, il ne se laisse pas surcharger de ces loix inutiles que la sottise ajoute aux loix nécessaires à la société: il ne se prépare pas des remords, en se créant des devoirs arbitraires.

Il

Il épure sa raison pour se préserver de l'erreur : éclairé sur la valeur réelle des objets, il sait les apprécier : au-dessus des illusions du monde, on ne le verra point se passionner pour de petits objets, vendre son tems & son existence, épouser de misérables querelles, se plonger dans un cahos d'affaires épineuses où l'ame se dénature : son ame égale & tranquille cherche la vérité loin du bruit & du tumulte, & rejette les funestes préjugés qui tourmentent ceux qui se prosternent devant eux.

Mais s'il use de cette sage liberté qui donne tant de ressorts à l'ame, & sans laquelle on ne produit rien de grand, il méconnoît cette indépendance superbe, qui se met au-dessus des loix & veut briser les liens qui unissent les hommes. La licence qui égare l'esprit est l'idole des scélérats, elle est l'opposé de la liberté : pourroit-elle avoir des attraits pour un cœur raisonnable ? La vraie liberté consiste à ne dépendre que de ses devoirs, à jouir des droits d'homme & de citoyen, & à re-

jetter avec courage les loix capricieuſes de ces eſprits minutieux & deſpotiques, qui feroient à un citoyen l'outrage de penſer que les loix de l'honneur ne lui ſuffiſent pas.

Ne nous étonnons pas, ſi le génie eſt ſingulierement ami de la liberté; il a en horreur le deſpotiſme, il redoute ſes caprices & ſes abſurdités; il lui faut des objets qui puiſſent nourrir & fortifier ſa propre élévation: voilà pourquoi il a fleuri ſous le ciel de la Grece & qu'il a fui ces Etats où un ſeul homme eſt tout, & où par conſéquent tout le reſte eſt vil. La main qui touche la lyre, & celle qui trace les devoirs de l'homme, doivent être libres, pour répondre dignement à la nobleſſe de leur emploi. Le génie n'a jamais été & ne peut être le partage d'un eſclave: ces coups de pinceau majeſtueux, ces nuances de grandeur & de juſtice, qui doivent animer les tableaux de l'écrivain philoſophique, où les puiſeroit-il? Les vertus & les talens ne germent point dans des ames baſſes & rampantes; & quiconque a pu tendre les mains

aux fers de la ſervitude, a dégradé ſon être & s'eſt avili d'avance aux yeux de la poſtérité.

Entendez-là, cette voix forte & puiſſante, qui, comme un tonnerre qui roule dans la nue, réveille les eſprits qui ſont engourdis : non, ce n'eſt plus un homme, c'eſt un Dieu tutélaire qui s'eſt chargé des intérêts de la patrie, & qui défend la cauſe honorable de l'humanité ; d'une main il foudroye le vice, de l'autre il dreſſe des autels à la vertu; il a déployé toute l'indignation d'une ame ſenſible contre d'injuſtes tyrans; il rejette le cri inſenſé de l'opinion pour faire parler la voix immortelle de la raiſon. Que tous les hommes ſe rangent du parti de l'erreur, que le deſpotiſme employe ſon bras d'airain pour le faire triompher, il le défiera de réduire en ſervitude ſa penſée. Il cédera plutôt aux clameurs de l'envie ; il fuira ſes perſécuteurs juſqu'au fond des forêts, & préférera, s'il le faut, le commerce des tigres à celui des hommes. Mais du fond des déſerts, il ne les oubliera

P 2

point; il les servira, tout ingrats qu'ils sont; attendri sur les nouveaux malheurs qui les menacent, il sera entendre sa voix désintéressée, & consumera ses derniers jours à instruire une société qui l'a rejetté de son sein.

Que les esprits indifférens sur le désordre qui ne les touche pas, que ceux dont la foible prudence méconnoît cette vertu supérieure à toute crainte, l'appellent un insensé, ou le regardent comme un Misanthrope qui se livre au triste plaisir d'exercer une censure amére; ce n'est pas à eux de sentir qu'il est impossible à l'homme vertueux de garder le silence, tandis que les cris plaintifs des victimes de l'oppression retentissent à son oreille & frappent son cœur sensible, tandis que les droits éternels de la justice sont violés pour satisfaire quelques monstres avides; tandis qu'un peuple entier vit dans les larmes, ayant tout perdu jusqu'au droit lamentable d'élever ses soupirs; ah! le désir généreux de venger ses freres de l'attentat des méchans, enflamme son courage, & si vous croyez que la vanité

ſeule conduit ſa plume, hommes ingrats, regardez les perſécutions qu'il eſſuie, ſon exil, ſa vie errante, ſes malheurs. Où eſt ſon intérêt? Quel bien lui revient-il? S'il eſt coupable, pourquoi donc la gloire demeure-t-elle attachée à ſes pas, & devient-elle le prix de ſa noble audace? C'eſt que la gloire, qui ne connoît ni le tems, ni les lieux, ni les conventions arbitraires des hommes, juge d'avance comme la poſtérité.

Hommes de Lettres, vous n'êtes pas toujours aſſez heureux pour avoir de tels ſacrifices à faire à la vérité; mais dans tous les tems de votre vie, vous avez des nœuds chers à briſer. Les plaiſirs vous invitent, la volupté devient plus ſéduiſante, lorſque vous vous refuſez à ſes attraits; il faut, nouveaux Ulyſſes, fermer l'oreille au chant des trompeuſes Syrenes, vous couvrir de votre ſolitude comme d'un Egide impénétrable, fuire le monde pour lui devenir utile, & embraſſer la retraite autant par goût que par raiſon. C'eſt-là que votre ame ne ſe renferme pas

dans le cercle étroit du préſent qui s'échappe, mais s'élance dans ces eſpaces immenſes qui la rapprochent des Ecrivains de tous les tems. Je vous vois parcourir le vaſte miroir des ſiecles écoulés, examiner les reſſorts, qui changent la face des empires, pénétrer le jeu rapide des révolutions de la fortune, percer les intrigues de l'ambition, par les événemens futurs; alors tout ſert à vous affermir dans vos heureux principes: vous les jugez, les foibles humains, vous les jugez ſans paſſion, vous les voyez tels qu'ils ſont compoſés de grandeur & de foibleſſe, de vertus & de vices, mais qui doivent peut-être leurs crimes non à la nature, qui a caché dans leurs cœurs le doux ſentiment de la pitié, principe des vertus, mais à la tyrannie, à l'affreuſe tyrannie, qui aggravant ſur leur tête un joug humiliant, les a forcés de gémir, de haïr leur exiſtence, & les a conduits à être méchans, en les rendant malheureux

Vous pleurez, en voyant dans tous les tems les plaies faites à l'humanité par ceux

qui, puissans & redoutés, méritoient d'en être l'opprobre & le jouet: vous pleurez, en voyant les mêmes loix qui sembloient devoir arrêter le cours de tant de maux, devenir terribles, & écraser d'un double poids le foible qu'elles devoient protéger. Votre œil s'étend, votre vue plane; & profondement émus, vous vous écriez d'une commune voix: „ ô ! qui saura aimer dignement les „ hommes? qui verra disparoître à l'encein„ te des murs, les habits, les coutumes & „ les mœurs; & dans une affection généreuse „ & universelle, frappera cette barbare in„ tolérance qui oppose loix à loix, homme „ à homme, & qui rend le fanatique à la „ fois aveugle & furieux ?"

Que l'ignorance confonde l'homme de Lettres avec les hommes livrés à la paresse sous le nom de repos, qui se dérobent à l'agitation générale pour vivre dans le désœuvrement, qui dorment mollement sur des fleurs, en s'abandonnant au cours enchanteur d'une imagination ennemie du travail, dont la lon-

gue carriere peut être considérée comme un doux rêve, & qui tombent dans les bras de la mort sans avoir daigné graver sur la terre le souvenir de leur existence. Cette injustice ne m'étonnera point, elle sera digne d'elle. Mais l'œil qui aura suivi les travaux de l'homme de Lettres, jugera différemment; il le verra souvent insensiblement miné par de longues études, périr victime de son amour pour les arts, tomber, en poursuivant avec trop d'ardeur la vérité, comme les illustres artistes, dont la main intrépide interrogeant dans la région enflammée de l'air le phénomene électrique couronnent tout à coup leur vie par une mort fatale & glorieuse.

C'est ainsi qu'un charme profond captive sous son empire l'homme de lettres. Entouré des génies les plus rares, c'est à eux qu'il rend son hommage, & non aux idoles de la fortune; il brûle l'encens devant ces auteurs illustres qui ont éternisé leur ame pour l'instruction des siecles, & dédaigné les hommes qui, fiers de leur opulence, croient tout pos-

ſéder avec elle. Le tranquille obſervateur, aſſis ſur la pointe d'un roc qui domine l'océan, repréſente le ſage, qui d'un lieu élevé regarde les agitations qui troublent les mortels. Les flots de la tempête ſe briſent à ſes pieds ; on ne le verra point ſe livrer à une mer orageuſe & incertaine. Que d'autres, comme accablés d'eux-mêmes, vendent leur exiſtence. Son ame, qui redoute juſqu'à l'ombre de la ſervitude, ſe refuſe également aux voies obliques de l'intrigue, à la ſoupleſſe du manege, à la moindre démarche qui ſente la flatterie. Amoureux & fier de ſa liberté, doué d'une averſion inſurmontable pour tout ce qui la bleſſe, il eſt riche ſans biens, célebre ſans dignités, heureux ſans adulateurs.

Mais du ſein de la retraite on l'appelle dans le tourbillon du monde ; ceux qui ſe livrent aux plaiſirs tumultueux, veulent avoir le ſuffrage de ſa préſence. Jettez-vous dans le tourbillon, frivoles Ecrivains, qui pour écrire n'avez pas beſoin de penſer, vous y perfectionnerez cet eſprit léger tout fier

d'idées fémillantes; il vous faut un langage brillant qui puiffe fervir de voile à vos connoiffances fuperficielles; promenez-vous avec la folie, vous n'avez rien à gâter. Mais toi, homme de génie, qui as fçu méditer, pofer des principes, & comme d'un tronc fertile, en fuivre toutes les conféquences, toi, qui vois en grand, garde-toi d'affervir tes mâles talens au goût des fociétés : elles corromproient ton éloquence, tes vues hardies & fublimes. C'eft aux feux étincellans & légers que dreffe l'artifice, à recréer les yeux de la frivolité dans l'enceinte des flammes des villes; c'eft au volcan à lancer, à tonner majeftueufement dans les déferts, à infpirer une admiration voifine de l'effroi.

O! que l'homme s'abufe fur les objets de la volupté, qu'il fe trompe dans le choix de fes plaifirs, qu'il s'égare dans le tortueux dédale des défirs de fon cœur. Il ne fent plus que d'une maniere incertaine, & il devient le jouet infortuné du premier caprice qu'il vient de fe forger. Voilà le précipice où con-

duifent les paffions factices. L'homme de génie les méconnoît; il n'a que celles de la nature, toujours uniforme & bienfaifante. Mais, me dira-t-on, par quel privilege feroit-il exempt des fentimens chers & terribles qui portent la tempête dans le cœur du ruftre, comme dans le cœur du philofophe qui recherche l'origine de ces mêmes paffions? Cette étendue d'efprit, cette force d'imagination, cette activité d'ame, ne donnent-elles pas plus de prife à ce feu qui femble d'autant plus redoutable qu'on ofe le combattre; & ne voilà-t-il pas cet homme fi orgueilleux de fa fageffe, efclave comme un autre? Non, nos paffions ne font tyranniques qu'autant que nous les careffons; c'eft notre foibleffe qui fait leur amorce; c'eft notre complaifance qui les déifie: l'oifiveté les nourrit, les enflamme; l'amour du travail les enchaîne, les amortit: la diffipation augmente leur délire, étend leurs racines: mais la raifon affoiblit l'enchantement, & les beaux rayons de la gloire viennent enfin par leur éclat faire pâlir ces feux

menſongers ; comme à l'approche d'un jour pur, ſe diſſipent les horreurs d'un incendie qui jettoit une lueur affreuſe parmi les ténèbres. Mais ſi l'attrait de la beauté captive l'homme de lettres, il ne ſera pas du moins avili ; il briſera ſes fers, s'ils ſont honteux ; il ſera ſemblable au lion enchaîné, qui ne paroît pas eſclave au moment même où il ſe trouve captif.

Il eſt un autre fléau de l'humanité, qui la détruit en détail, poiſon rongeur de l'ame, qui l'attaque au milieu de la pompe & des grandeurs, ou plutôt qui la livre à elle-même, & la contraint à ſe dévorer, maladie commune aux grands, ſombre vapeur qui étend un voile lugubre autour de nous, & flétrit l'univers, état cruel qui, ſans avoir les traits aigus de la douleur, nous la fait preſque déſirer pour ſortir du moins de l'affreux dégoût d'une inſipide exiſtence ; ce fléau eſt l'ennui, qu'on peut appeller un demi-trépas. L'homme de Lettres a le ſecret de chaſſer ce monſtre ténébreux. Oſeroit-il ap-

procher, lorsqu'il le trouve en société avec Homere, Tacite & Leibnitz. Il respire leur ame, il s'attendrit, ou il s'indigne avec eux. Les différentes générations d'hommes, & leurs opinions diverses, passent sous ses yeux avec leurs villes, leurs mœurs, leur culte & leurs loix. Un spectacle succede à un autre: dans les champs antiques s'élevent de nouvelles cités; elles tombent, & d'autres s'asseyent sur leurs débris. Où est l'instant où son esprit actif a pu retomber sur lui-même? Il a parcouru l'univers & a déposé dans sa mémoire une suite magnifique de tableaux, qui se reproduiront à son imagination, lorsque l'homme oisif & importun, venant le tyranniser, prendra son silence méditatif pour la preuve non équivoque d'une attention qu'il ne mérite point.

Il est un autre piege qu'il évite aussi habilement; ce sont les grands, qui par vanité daignent quelquefois lui sourire: semblables à ces magiciens qu'on nous peint évoquant les paisibles habitans des tombeaux, ils font

fiers d'arracher l'homme de génie à sa retraite, & de le transporter dans des murs étonnés de le voir; ils semblent vouloir jouir de sa défaite, ou tirer de lui quelque aveu favorable à leur puissance. Mais si cet homme opulent n'est qu'un protecteur, ou un être ennuyé qui veut tenter le dernier remede à ses maux, l'homme de génie n'est pas longtems à se délier, & il laisse avec ses statues, son parc immense, & les cordons qui le chamarrent. Mais n'outrons rien; ceux qui ont le malheur d'être grands, peuvent être justes, modérés, sensibles; & indépendamment de leur nom, l'homme de Lettres se lie avec ceux qu'un même goût pour les arts enflamme, & qui déposant l'appareil fastueux de leurs dignités, ne le reprennent qu'au moment où ils sont forcés d'aller jouer leur rôle sur la scene du monde. Tel Horace vivoit familiérement avec Mécene, en homme libre, & non en homme protégé. Ainsi parmi nous Condé honoroit Corneille; c'étoit la gloire qui faisoit sa cour au génie. Ainsi dans tous

les tems les grands, dignes de ce nom, ont fait les premiers pas vers les écrivains qui arrètoient les regards de leur ſiecle: ces grands ſentoient bien que leurs noms devant paſſer enſemble à la poſtérité, elle auroit lieu de s'étonner ſi elle ne les trouvoit pas unis.

L'homme de lettres ne ſe refuſera donc pas à la ſociété lorſqu'elle ne pourra point efféminer ſon génie: que dis-je? c'eſt lui qui doit y porter le plus d'agrémens. Cette aimable gaîté, compagne de l'innocence & de la liberté, animera ſes diſcours, leur prêtera cette fleur naturelle qui annonce je ne ſais quoi d'ingénieux & de ſolide, & qui unit une clarté pure à une profondeur heureuſe. Ce ſera lui qui étendra les idées des autres hommes, qui ſous la forme du ſentiment développera les penſées qui repoſoient au fond de leurs cœurs, & qui placera ſur leurs lèvres cette expreſſion juſte & facile dont il leur aura donné l'exemple. Cet aliment de la malignité humaine, cette vile reſſource des eſprits bornés, ce petit orgueil vain

& puérile qu'on nomme médiſance, lui ſera inconnu. Trop grand pour s'occuper ſérieuſement d'objets frivoles, & s'il faut le dire, trop amoureux de la gloire pour daigner rabaiſſer quiconque ignore qu'il en eſt une; il ne jugera digne de ſes coups, que ceux qui par leur puiſſance influent ſur la deſtinée des Etats, & s'il médit, ce ne ſera guères que de ceux qui tiennent en main les deſtinées du monde.

Inhabile à flatter, incapable d'offrir à la fortune le ſacrifice de ſes penſées, il renonce à ces places où il faut adopter un eſprit de corps, c'eſt-à-dire, de cupidité; & c'eſt ici le vrai triomphe de l'homme de lettres. La plupart des hommes ne penſent que d'après l'habit qu'ils portent; leur profeſſion crée leurs idées. Celui qui a rompu ces liens ſi nuiſibles au progrès de la raiſon, paroît ſeul poſſéder un jugement libre que rien ne tyranniſe : accoutumé à renfermer ſes déſirs dans le cercle de ſes beſoins réels, il n'en aura point d'illimités : il ſent que les dons de

de la nature, les ſeuls biens véritables, ſont la ſanté, la joie, la tendreſſe, la tranquillité de l'ame; & il ſoutiendra ſans douleur toute autre privation, parce que ſa raiſon aura réglé cette intempérance d'imagination qui fait l'inquiétude des autres hommes.

Avouons-le cependant, l'indigence eſt affreuſe; un ancien poëte nous la repréſente ſous l'image d'une femme échévelée, abandonnée ſur un rocher déſert, qui tantôt lutte contre le deſeſpoir, tantôt meſure l'abîme effroyable où elle va ſe précipiter. Mais l'indigence n'a jamais ſurpris l'homme de lettres laborieux : il pourra être pauvre, & ce ſera-là le gage de ſes vertus & de la noble fierté de ſon ame. A ce mot je vois frémir les ames foibles qui redoutent la vie; ames infortunées! qui n'exiſtent plus dès que les molles voluptés les abandonnent; triſtes victimes de leur lâcheté, dévouées à la crainte & nées pour l'impuiſſance : ſans doute elles ne ſont point faites pour connoître ce courage mâle, qui émouſſe la poin-

te de l'infortune, réſiſte aux revers, triomphe des événemens, & met au rang des plus précieux tréſors l'indépendance & l'honneur.

Tel eſt le partage de celui qui a médité ſur l'art de changer les maux en biens, d'oppoſer la patience aux coups du ſort, & de le dompter par la force & l'étendue de ſon eſprit. Envain la fortune veut ſe venger des dons qu'il a reçus de la nature, envain elle l'accable de ces traits qui flétriſſent l'ame; il refuſera conſtamment de plier un genou ſervile devant ſes idoles ou ſes favoris. Donnerai-je ici la liſte de ces beaux génies perſécutés par elle, & qui contens dans leur noble indépendance ont rejetté tout eſclavage & ont oppoſé une ame inébranlable aux coups de l'adverſité? Je les entends; ils s'écrient d'une voix unanime: „ nous dédaignons les „ richeſſes: elles ſont ôtages de la foibleſſe; „ elles amoliſſent l'ame, en l'enchaînant à „ de nouveaux beſoins: elles ſe ſont avilies à „ force d'être l'inſtrument du crime, & d'appartenir à des hommes mépriſables. Que

» l'or, germe de tous les maux, ſoit pour » eux : la médiocrité & la gloire ſeront » pour nous ! «

Quelle foule d'écrivains ſublimes & pauvres, depuis Socrate juſqu'à Deſcartes, & depuis Homere juſqu'à Milton ? L'héroïſme a été le partage des plus vaſtes génies ; jamais l'intérêt n'a ſouillé leur plume ; jamais la crainte n'a fait pâlir leur front ; jamais le remords n'a ſuccédé aux accens de leur voix libre. Ici Lucrece ſonde la nature, analyſe l'homme & le raſſure contre de vaines chimeres ; heureux, ſi l'erreur ne ſe plaçoit pas à côté des plus utiles vérités. Là Juvenal arme ſa main de la verge de la Satyre, porte le flambeau dans les ténèbres épaiſſes où ſe cache le crime, & ſert l'humanité en démaſquant le vice. Je te vois, fier Lucain ; c'eſt ſous un Néron que tu compoſes ton poëme : c'eſt à ſon orgueil barbare que tu oſas diſputer la palme de la poëſie : c'eſt toi qui péris à vingt-ſept ans pour la liberté ; les flots de ton ſang rougiſſent ton bain ; tu ſouris ;

tu abandonnes un monde où ne pouvoit plus refpirer un homme. Qui ne fent frémir la partie la plus fenfible de lui-même, à la touche énergique d'un Tacite ; il peint, & il écrafe les tyrans : fans l'amour facré de la liberté & d'une noble vengeance, où auroit-il trouvé le courage d'écrire l'hiftoire de monftres paîtris de fang & de boue ? Que vois-je fur ce vaiffeau malheureux, ouvert de toutes parts aux coups de la tempête, qui fe précipite dans cette mer profonde ? C'eft le Virgile des Portugais, qui, fier & intrépide, lutte d'une main contre les flots, de l'autre fouleve fon poëme, fon plus cher tréfor ; il le protege, le fauve, & s'écrie tranfporté de joie : *je n'ai rien perdu : j'ai préfervé du naufrage le gage de mon immortalité.*

A ces grands traits la froide dérifion eft prête à naître fur les levres de l'homme vulgaire. S'il lui faut de plus grands exemples, faits pour lui, je citerai des Rois qui fur le trône ont eu la paffion dominante des arts, & d'autres qui, en font defcendus pour fe

débarraſſer de leurs chaînes, & contenter la ſoif d'apprendre qui les dévoroit. Titus, Marc-Aurele & Julien furent des Empereurs Philoſophes : l'antique vœu de Platon fut rempli : & ſous leur regne paiſible, les hommes ſentirent le bonheur d'être gouvernés par des chefs éclairés, & par conſéquent échauffés de l'amour de l'humanité. Héraclite cede à ſon frere le trône d'Epheſe : abſorbé dans une méditation profonde, il s'enferme dans les tombeaux de ſes ancêtres; c'eſt dans l'horreur d'un lugubre & majeſtueux ſilence qu'il entreprend de percer le voile qui couvre les ſciences profondes. Le créateur des Ruſſies, jaloux de tranſporter les arts dans le ſol ingrat de ſa patrie, va les chercher à travers les dangers & les travaux; il ſaiſit la hache du charpentier pour porter plus dignement le poids du ſceptre, & dans l'étendue de l'Europe rien n'échappe à ſes avides regards. Eliſabeth de Bohême, Princeſſe Palatine, refuſe la main de Ladiſlas IV, Roi de Pologne pour cultiver la Philoſophie & les Mathé-

matiques, & s'honorer du nom de difciple & amie de Defcartes. Chriftine dépofe le diadême, quitte de vils flatteurs, pour s'entretenir avec des êtres penfans; & tandis que les autres Souverains demeurent comme emprifonnés dans leurs vaftes Royaumes, elle parcourt l'Italie, théâtre fuperbe d'antiques monumens, dont les débris portent encore dans l'ame un fentiment involontaire d'admiration & de refpect; & fur les ruines magnifiques de la dominatrice de l'univers, elle oublie ce trône qu'elle occupoit. Je fais que la Philofophie oblige les Rois de porter pendant toute leur vie le trifte fardeau qu'un deftin fatal leur a impofé; je fais qu'elle leur défend d'ofer s'élever à un état plus heureux, mais elle eft auffi bien févere. Retenir l'Empire par un effort de raifon eft un héroïfme trop grand pour qu'il ne foit pas auffi rare; & qui peut blâmer Chriftine, parce que, à fa place, il auroit eu le courage de ne point abandonner l'autorité fuprême? Le philofophe feroit-il toujours orgueilleux de la trem-

pe heureuſe de ſon ame, & exigera-t-il ſans ceſſe des ſouverains cette même fermeté qu'il auroit pu avoir ?

Je ne veux point que vous renonciez à l'empire des graces, vous, ſexe aimable, qui pouvez partager le bonheur qu'enfante la culture des Lettres; jouiſſez toujours du don flatteur de la beauté, qui adoucit l'homme le plus ſauvage, & qui eſt en même tems le plus heureux lien de la ſociété : mais connoiſſez auſſi vos autres avantages. Dignes compagnes de l'homme, oſez penſer avec lui : la nature vous a donné le même eſprit; vos lumieres dirigées par le ſentiment apporteront à l'homme une félicité nouvelle, & peut-être ajouteront à l'éclat de vos charmes. Nous ne redouterons pas vos talens, lorſqu'ils contribueront à embellir ce qui nous environne. Je m'éleverai contre cette coutume barbare qui étouffe dans les jeunes perſonnes de votre ſexe les germes précieux des plus rares talens. Pourquoi ne pas donner une égale éducation à des eſprits égale-

ment doués de raiſon? Celles qui doivent adoucir les amertumes de notre vie, peuvent-elles ſe paſſer d'être inſtruites? L'ignorance leur prêteroit-elle de nouveaux attraits? Quelle inhumanité les prive de l'avantage que procure le goût des arts? Ce ſexe, l'ornement de la terre, deſtiné à élever nos premiers ans, ſeroit-il toujours condamné à la frivolité? Si leur eſprit étoit plus enrichi, notre éducation y gagneroit. Quel plus doux emploi pour une mere, que de verſer dans les ames neuves & tendres de ſes enfans, les premieres impreſſions du beau & du vrai. Que ſes paroles ſont inſinuantes & ſe gravent profondement! que la vertu eſt douce & riante dans ſa bouche! Hommes injuſtes, quel don profanez-vous? pourquoi ne pas cultiver le ſentiment exquis de leur ame? pourquoi ne pas tourner la ſoupleſſe & la vivacité de leur imagination ſur des objets utiles? pourquoi enfin, leur interdiſant toute noble carriere, leur envions-nous encore les yeux & les plaiſirs de l'eſprit? Eſt-ce l'effet d'un

préjugé aveugle, ou plutôt notre jaloufie fecrette prévoit-elle que nous ferions bientôt furpaffés ?

Mais ce feroit peu d'avoir expofé la liberté dont jouit l'homme de Lettres, fi je ne dévoilois les plaifirs délicats qui l'accompagnent à chaque inftant qu'il les appelle.

SECONDE PARTIE.

Homme de génie, n'accufe point la nature; ne te plains point d'avoir reçu en naiffant ce feu facré qui te preffe, te domine, te rend utile & cher à l'univers. Eft-ce à toi de vendre tes fervices ? eft-ce à toi d'attendre ton deftin des hommes ? Si l'envie s'attache à tes pas, fi l'imbécille fuperftition te pourfuit de contrées en contrées, fi la calomnie exhale les poifons de fa bouche; que peuvent de tels monftres contre toi ? te feront-ils connoître le remords de la vertu ? N'as-tu pas la voix interne de ton cœur, dont le témoignage

consolant te récompense d'avoir suivi ce qui étoit juste & grand ? Aimerois-tu mieux grossir la classe des hommes vils & lâches, dont l'hypocrisie triomphe ? Préférerois-tu une molle inaction à l'honneur, même dangereux, de parler devant le genre humain? Songe que c'est lui qui est juge ; appelle à ce tribunal sacré, & tâche d'honorer toujours dignement en toi la cause de l'homme. Songe que tu tiens entre tes mains ; les intérêts de toute ame noble & généreuse ; plaide avec courage, & en présence du méchant lui-même : il frémira à ta voix, les remords secrets déchireront son cœur ; & tu liras ton triomphe sur son front abattu. Tu es malheureux persécuté, ah ! dis-moi qui ne l'est pas ? Echapperois-tu dans l'obscurité à la haine ? Non : tu trouverois dans la poussiere des insectes ténébreux qui te tourmenteroient ; & tu aurois de moins, tes talens, tes vertus & ta renommée. Que te font ces cris séditieux ¿ te ravissent-ils l'honneur ? Ta gloire en devient souvent plus grande. As-tu tou-

jours ſuivi l'inſpiration de cette voix ſecrette qui nous dirige? N'as tu jamais été l'interprête du menſonge, l'inſtrument de la haine? N'as-tu rien donné au reſſentiment? Si tu t'es trompé, eſt-ce de bonne foi? Tes erreurs ne tiennent-elles qu'à ton extrême ſenſibilité? Leve encore une tête ſuperbe, & marche au milieu de tes ſemblables, comme un Roi généreux que précede les bienfaits marche au milieu de ſes vaſtes domaines.

Ami, ne te regarde pas comme une victime préparée pour le ſeul bonheur d'autrui: la nature n'a pu te ſauver des peines inévitables attachées à la condition humaine. Mais vois auſſi toutes les qualités dont elle t'a doué avec une magnificence digne d'elle & de toi. Elle t'a donné ce ſentiment exquis, ce diſcernement prompt & vif, cette ame honnête & ſenſible, qui s'enflamme pour le beau & le goûte avec tranſport. Il exiſte entre l'univers & toi une relation intime, ou plutôt l'univers eſt créé pour tes yeux. C'eſt à toi d'analyſer & de peindre ſes beautés. Tu ſeras ſaiſi de reſ-

pect, d'admiration & d'enthousiasme, lorsque le vulgaire ne sera pas même ému; tu seras, pour ainsi dire, le point vivant où viendront se réfléchir les merveilles diverses de la nature; & ton amour invincible pour le vrai, pour le bon, te donnera chaque jour une idée flatteuse de la sublimité de ton ame.

Ce que la volupté a de délicieux, elle le reçoit de l'esprit; ses délices sont pures & immortelles comme lui; c'est une source heureuse qui ne tarit point. L'image du beau, ainsi que celle de la vertu, est gravée au fond de nos cœurs; il n'appartient qu'à nous de la contempler sans cesse. Voilà la véritable jouissance de l'ame, & le plaisir inaltérable. Aussi les gens de Lettres savent trouver en eux-mêmes une satisfaction douce & continue, qui n'agite point le cœur, qui ne refroidit point l'imagination; tandis que les autres hommes jamais détrompés embrassent dans une volupté passagere un phosphore brillant qui se dissipe.

Qu'est-ce que le bonheur ? Le bonheur est l'ouvrage de la raison; c'est le parfait accord

de nos désirs & de notre pouvoir. Or, l'homme de Lettres, amoureux dès l'enfance, de tout ce qui porte l'empreinte de la pensée & du sentiment, s'éclaire à la lumiere de l'une, & s'échauffe à la douce chaleur de l'autre. Il trouve des charmes variés où les autres n'apperçoivent qu'une couleur triste & uniforme. Il n'a pas besoin de recourir à des objets étrangers ; il n'a qu'à descendre en lui-même, fouiller cette mine riche & profonde qui récele des trésors inconnus. Son ame est dans l'équilibre, parce qu'elle ne poursuit pas plus qu'elle ne peut obtenir ; elle est heureuse par le sentiment qu'elle a de connoître, d'embrasser divers rapports, & de jouir d'une foule de tableaux. Il n'est point de plaisirs flatteurs, s'ils n'affectent le sentiment : c'est la partie divine de notre être ; elle saisit ce qui est inaccessible aux sens, elle se passionne, s'attendrit, s'enflamme ; sa subtilité inconcevable pénètre les objets les plus éloignés ; elle est la créatrice & la dépositaire des plaisirs de l'homme de Lettres : plaisirs aussi vifs peut-être que ceux

que procurent les paſſions, mais ſans contredit plus fréquens, plus vrais & plus durables.

O! vous qui m'entendez, qui poſſédez ce ſentiment rare, ce tact fin & délicat, ce feu ſubtil, inconnu, vous me diſpenſerez de définir ce que vous ſentez avec tranſport. Ce n'eſt pas pour vous que je parle, ames froides & bornées, qui n'avez jamais fait uſage de vos facultés intellectuelles; il faut frapper vos ſens pour réveiller votre langueur. La ſcience eſt pour l'homme de Lettres un océan immenſe, où il ſe plonge avec volupté; il étend de tout côté la ſphere de ſon bonheur, & devient ſenſible à des plaiſirs qui échappent au reſte des hommes. Deſcartes s'empriſonne trente années, ſondant la terre & les cieux; Mallebranche, loin de ce monde lorſqu'il médite; Corneille, dans l'enthouſiaſme juſqu'au lever de l'aurore; La Fontaine, aſſis un jour entier au pied d'un arbre, expoſé à l'inclémence d'un ciel pluvieux; Archimede, qui n'apperçoit point la main qui va l'aſſaſſiner: voilà le charme invincible & profond qui retient dans

ſes chaînes inviſibles l'ame du poëte & du philoſophe, qui la pénètre, la remplit ſans la fatiguer, qui accroît ſa force & lui découvre des régions nouvelles, étincellantes de beautés neuves & ſublimes. Quelle joie en effet plus pure, que celle que donne la découverte d'une utile vérité? Eſt-il un tranſport plus vif que celui qu'inſpire le ſentiment rapide du beau? Où eſt le contentement préférable à celui qui couronne d'honorables travaux? Alors je ne ſais quel tranſport noble, & non orgueilleux, rend à l'homme de Lettres un témoignage conſolant de la grandeur de ſon génie, parce qu'il a ſçu l'appliquer à ce qui eſt utile, décent & honnête.

Rien ne lui eſt étranger; tout ce que l'eſprit humain a penſé, vient ſe peindre à ſon eſprit; ſon goût en devient plus étendu & plus ſûr, ſon intelligence plus nerveuſe. Il jouit tour-à-tour des ſyſtêmes élevés & profonds de la Métaphyſique, des ſublimes & touchans préceptes de la Morale, des immuables vérités de la Géométrie, des tableaux attachans de l'Hiſ-

toire, du pinceau de Rubens, du ciſeau de Bouchardon, du charme inexprimable de l'Eloquence, & de celui de la Poëſie, le premier, le plus beau des arts, qui frappant par excellence le cœur de l'homme, lui procure le plaiſir d'être délicieuſement ému, & embellit à ſes yeux tous les objets de l'univers.

Ainſi la méditation qui eſt le ſupplice d'un eſprit ſuperficiel, devient la paſſion chérie d'un homme de Lettres; ſon eſprit profond parcourt ſucceſſivement la chaîne qui lie les êtres, monte, deſcend, s'arrête, compare les rapports, les juge, & eſt fier des traits épars & lumineux qu'il ſaiſit dans ſa courſe rapide. Une premiere vérité s'enhardit à en connoître une ſeconde; & ſi ſa vie n'étoit pas bornée, ſans doute tel homme de génie auroit embraſſé le cercle des connoiſſances humaines.

Faut-il s'étonner, s'il dédaigne tout ſpectacle de vanité & de luxe; s'il chérit cette ſimplicité, vrai caractere de la grandeur, ſoit dans les arts, ſoit dans les mœurs. Qu'a-t-il beſoin des mœurs factices & artificieuſes de

ſon

ſon ſiecle ? Sa ſociété eſt la ſociété des grands hommes de tous les tems. Que feront à ſes yeux les foibles imitations d'un art limité ? Son ſpectacle eſt celui de la nature ; c'eſt-là qu'il prépare ſes pinceaux & qu'il broye ſes couleurs. Il ſe plaît dans les contraſtes les plus frappans ; dans les phénomenes les plus terribles ; qui ſont l'école du génie. Il admire également la clarté brillante d'un jour pur & ſerein, & les nuages orageux portés ſur les aîles des tempêtes ; & le calme auguſte de la nature qui ſe tait dans le fond des forêts ; & l'écho du tonnerre qui du haut de ſon trône terrible & ténébreux gronde avec majeſté ſous un ciel déchiré par l'éclair ; & le fleuve majeſtueux qui promenant lentement ſes eaux, répète ſes bords enchantés ; & les vagues mugiſſantes qui frappent & blanchiſſent d'arides rochers de leur écume ; & l'aſpect magnifique d'un vaſte & ſuperbe palais, & les débris antiques des colonnes renverſées & rongées par la lime du tems.

Mais l'ombre de la nuit ſurvient, il ſe dé-

robe au ſommeil ; à la lueur d'un flambeau qui le plonge dans une volupté douce, il converſe avec ces morts illuſtres, ces ſages de l'Antiquité, révérés & bienfaiſans comme les Dieux, héros donnés à l'humanité pour ſa gloire & ſon bonheur.

Alors, dans les vaſtes penſées d'une ſublime méditation, le livre antique lui tombe des mains, le ſouffle inſpirateur ſe répand dans ſon ame, ſon cœur s'échauffe, ſon imagination s'allume, un frémiſſement délicieux coule dans ſes veines, l'enthouſiaſme le ſaiſit ; ſur des aîles de feu, ſon eſprit s'élance, il franchit les limites du monde, il plane au haut des cieux : là il contemple, il embraſſe la vertu dans ſa perfection ; il s'enflamme pour elle juſqu'au raviſſement & à l'extaſe. Je vois ſon front riant tourné vers le ciel ; des larmes de joie coulent de ſes yeux ; l'amour ſacré du genre humain pénètre ſon cœur d'une vive tendreſſe ; ſon ſang bouillonne ; la rapidité de ſes eſprits entraîne celle de ſes idées : c'eſt alors qu'il peint avec ſentiment, qu'il lance

les foudres d'une mâle éloquence, qu'il crée ces chefs-d'œuvres, l'admiration des siecles; il donne l'ame, la vie, ou plutôt il embrasse tout ce qu'il touche. Que lui manque-t-il alors pour rétablir l'ordre dans l'univers? Il ne lui manque que la puissance: il a vu tout ce qui blessoit cet ordre, les maladies des empires, la contradiction des loix, la force égorgeant l'équité; il a frémi à la fois d'un mouvement de tendresse & d'indignation; il a voulu terminer les débats antiques de l'horrible oppresseur & du foible opprimé: & si dans l'excès de son zele il s'est égaré dans ses vues sublimes, du moins les succès du crime ne lui en ont point imposé, & n'ont point fatigué sa constante vertu.

Ce seroit ici le lieu de peindre l'ivresse qui pénètre son ame, lorsqu'aux acclamations des citoyens satisfaits la gloire, aux aîles brillantes, descend sur sa tête la couronne qu'il a méritée; lorsqu'un peuple éclairé & sensible lui prodigue ces applaudissemens qui font pâlir l'envie; lorsque la reconnoissance multiplie

ſon nom dans toutes les bouches ; & que, plus heureux encore, il voit la flamme généreuſe qui embraſſe ſes écrits, ſe répandre dans tous les cœurs, & qu'ils ſe rempliſſent des principes vertueux qu'il a établis pour le bonheur des hommes, alors il dit : „ j'ai fait „ quelque bien ſur la terre ; mon exiſtence „ n'a point été mépriſable ; elle m'eſt chere, „ puiſqu'elle a été utile à quelqu'autre. O „ gloire ! ô amour de l'eſtime ! c'eſt toi qui „ ſatisfais le penchant le plus digne de nous ; „ tu nous écartes des routes de la molleſſe „ pour nous faire marcher ſur les pas des „ grands hommes ; tu ravis au néant le ſou- „ venir des nobles travaux : ſois toujours la „ paſſion la plus forte, la plus durable, la „ plus agiſſante dans l'homme de Lettres. „ Quiconque ne te ſent pas, ne s'élevera „ point même juſqu'au médiocre. "

C'eſt ainſi que ſont payés les momens que l'homme de Lettres a paſſés dans la ſolitude ; le tems écoulé & perdu pour l'homme vulgaire exiſte encore pour lui. Il ſe reproduit

ſous ſes yeux, & le remords d'un jour inutile n'entre point dans ſon cœur ; le calme, la tranquillité, enfans de la modération des déſirs, deviennent ſon partage. La tendre amitié lui ſourit. Que les hommes durs la dédaignent, que les triſtes raiſonneurs la calomnient : il la trouve parce qu'il l'invite. Il ne cherche point dans ſon ami un flatteur, ou une victime de ſes caprices, mais une ame honnête où il puiſſe délicieuſement épancher la ſienne, établir une communication intime de toutes ſes penſées, s'élever, s'embellir mutuellement dans un commerce que ne ſouille point le mêlange impur de l'intérêt. Le don de la parole devient pour eux le lien des cœurs ; ils s'entendent, ſe préviennent & ſe perfectionnent l'un par l'autre. L'expreſſion naïve de leurs ſentimens vole ſans effort ſur leurs levres, ils oſent ſe montrer tels qu'ils ſont. La confiance s'établit, le rapport de goût ſe fortifie, l'amitié les unit à jamais ; ils penſent enſemble, & ils n'ont point à craindre que la cupidité vienne briſer des

nœuds dont le charme fait toute sa force.

O! qu'il est doux dans le sein de cette auguste amitié, de n'obéir qu'à la voix du génie, de suivre ses inspirations secrettes, de nourrir chaque jour ce feu sacré des beaux arts, ce goût épuré qui forme une trempe d'ame également vigoureuse & sensible. Quelle source de délices, de s'élever avec Corneille, de pleurer avec Racine, de rire avec Moliere, de penser avec Montesquieu, Rousseau, Buffon! O douces illusions de la poësie! vous n'avez pas moins de charmes pour moi, que la vérité: puissiez-vous me toucher & me plaire jusques dans les derniers instans de ma vie! Que je lise avec le même ravissement ce que les Muses immortelles ont chanté! Que j'oublie les passions orageuses qui tourmentent l'homme inquiet, pour m'élever aux pensées riantes ou majestueuses, qui font disparoître tout ce qui n'est pas elles! Dans mes promenades solitaires, je te suivrai dans les combats impétueux, Homere, & tes héros me paroî-

tront aussi grands que tes dieux. Tu peindras l'amour sacré de la patrie, la valeur qu'il inspire, la gloire qui accompagne l'homme courageux, l'opprobre inévitable qui atteint le lâche : je goûterai tes images tour à tour sublimes & gracieuses ; cette chaîne d'or, qui tient l'univers suspendu devant le maître des dieux ; & la ceinture de la mere des Graces ; & le sang immortel de Venus, qui coule sous la lance du fougueux Diomede ; & Junon, qui, sur le Mont Ida, enveloppée d'un nuage impénétrable à l'astre curieux du jour, désarme dans ses bras le Dieu qui lance le tonnerre : tout sera pour moi un tableau de la nature ; tout m'offrira, sous d'aimables fictions, l'emblême de la vérité. Je te méditerai comme Platon, inimitable La Fontaine, toi dont la naïveté cachoit tant de profondeur ; j'aimerai à reconnoître l'empreinte de ce cœur sans fiel, de cette ame si simple, mais si noble, qui défendit Fouquet & ne connut jamais le moindre détour. Assis sous un ombrage frais, couché près du cristal des eaux, tu souriois

à la Nature, & la Nature te couronnoit de ses fleurs. Je ne t'oublierai pas, énergique La Bruyere, toi qui portas une vue si pénétrante dans les replis du cœur humain; en apprenant à me connoître, j'apprendrai à pardonner aux hommes.

Mais quand la nuit étendra ses voiles sombres, quand les mortels fatigués se livreront au repos, au milieu du silence des nuits, je saisirai ton auguste ouvrage; tu m'entraîneras hors des limites du monde, audacieux Milton! Un voile impénétrable couvroit ta paupiere, mais ton œil intellectuel apperçut cet Esprit qui, porté sur les eaux, appella l'univers de l'abîme du néant: tu me peins le jour pompeux de la création, la terre couronnée de verdure s'échappant des mains du Tout-puissant; il allume le soleil, il déploie l'auguste pavillon du firmament: tu me transportes dans le jardin d'Eden, tu me fais voir le regne fortuné de l'innocence, la beauté majestueuse d'Adam, les graces pudiques de sa chaste compagne. Bientôt sur tes pas

je traverſe l'empire de l'informe cahos, je deſcends dans les gouffres brûlans creuſés par la juſtice divine ; là tu me peins les eſprits de révolte étendus ſur le lac enflammé ; leur chef porte ſur ſon front cicatriſé l'empreinte de la foudre : j'entends les blaſphêmes reſpectueux qu'il vomit dans ſon audace, auſſi étonnante que coupable. Soudain tu me ravis aux cieux ; je vois les légions aîlées qui entourent le trône de l'Eternel ; il parle, tout s'ébranle ; les milices du Dieu vivant s'élancent pour venger ſa puiſſance outragée ; le ciel & l'enfer ſe choquent ; l'enfer a ſoulevé ſes feux ; le ciel a fait pleuvoir ſes foudres : la victoire eſt ſuſpendue dans ce combat terrible. Mais quel moment formidable ! Le char du fils de l'Eternel franchit les plaines de l'immenſité ; les carreaux vengeurs qui partent de ſes mains précipitent, écraſent & pourſuivent ces innombrables légions de rebelles. O Milton ! je les vois tomber dans le gouffre immenſe de la déſolation, j'entends les portes de l'effroyable abîme ſe refermer pour ja-

mais; & je te vois un inſtant près du vainqueur, couronné des rayons de ſa gloire, & environné de l'éclat de mille ſoleils!

Active imagination, tu es la ſource & la gardienne de nos plaiſirs; ce n'eſt qu'à toi que nous devons l'agréable illuſion qui nous flatte; tu ſais fournir à notre cœur les plaiſirs dont il a beſoin; tu rappelles nos voluptés paſſées, & tu nous fais jouir encore de celles que l'avenir nous promet; tu plais ſur-tout à l'eſprit; c'eſt ta flamme ſubtile & légere qui colore & les cieux & la terre & les mers; ſans toi, l'ame ſe refroidit, la fleur précieuſe de notre ſenſibilité tombe, ſe fane, & tous les charmes de la vie diſparoiſſent; tu diſtingues, dans les arts, celui qui eſt né avec du génie. La penſée la plus profonde s'évanouit, ſi elle n'eſt revêtue de tes couleurs. Tu as peut-être découvert plus de vérités, que la raiſon même, car tu joins la force à l'agrément, la perſuaſion à l'autorité; tout ce qui eſt vif, délicat, riant, eſt de ton reſſort; tu es le miroir heureux où ſe peignent, ſe multiplient, s'embel-

liſſent tous les objets de la nature.

Aimable imagination, ſouveraine de nos eſprits; dès qu'on ſe livre à ton vol enchanteur, l'infortune fuit, les rayons de l'eſpérance dorent la perſpective du bonheur. L'homme de génie échauffé par toi ſe trouve dans ſon malheureux deſtin au deſſus de ces revers, & même il les oublie; il porte en lui un tréſorts que ne peut lui arracher la fortune: animé d'un feu céleſte, il exerce ſa penſée; elle ſe repoſe ſur les objets les plus ſublimes ou les plus rians; & l'image de ces maux eſt effacée. Bacon empriſonné ſous la voûte d'un cachot, commandoit à ſon ame de franchir les murs épais; elle méditoit l'ordre éternel de l'univers, le mèlange inévitable de bien & de mal, la ſucceſſion néceſſaire du plaiſir & de la douleur. Eh! que lui faiſoient alors ces chaînes qui ne pouvoient captiver la plus noble partie de lui-même? Chantre de Tancrede & d'Armide, je te ſuis dans tous les lieux où t'entraîne le deſtin le plus bizarre; je vois le charme de la poëſie

comme un baume vivifiant ranimer ton ame flétrie par la douleur : tu braves le ſort & les ennemis, en te jettant dans les bras des Muſes ; la mort s'avance, & tu ne l'apperçois pas ; ton œil ne ſe porte que vers l'immortalité. Je vois Tompſon monté ſur un vaiſſeau prêt à fondre dans l'abîme ; il ſemble oublier le péril, il contemple les ſuperbes images de cette horrible tempête, le ſombre effrayant qui colore la nature attriſtée, & la lueur rapide des éclairs, réfléchie ſur les eaux ; paſſionné pour ſon Art, il s'écrie : „ ô ! le beau ſpectacle ! ô la magnifique tem- „ pête ! " Ovide eſt exilé loin de Rome dans les affreux déſerts de la Scythie : la nature ſauvage s'embellit de ſa préſence ; il confie à ſa lyre les chagrins de ſon ame : par une magie puiſſante, ſes malheurs s'effacent, tandis qu'il s'occupe à les peindre ; il épanche ſa douleur dans ſes vers éloquens, il ſe plaît dans ſes plaintes ; le ſuccès de ſon eſprit trompe ſon cœur, & il rend vaine la vengeance de ſon tyran.

Amour des beaux arts, que n'enflammes-tu tous les cœurs ? tu ſerois un ſecours toujours préſent contre l'ennui & contre l'infortune : les mortels déſabuſés ne connoîtroient plus d'autre ambition que celle de reculer les bornes de l'eſprit humain ; attendris par vos leçons, ils ne deviendroient ſenſibles qu'aux charmes éternels du beau. Eſt-il rien de plus délicieux que de pouvoir jouir de la nature, en tous les tems, en tous les lieux ? d'ouvrir ſon ame aux objets enchanteurs qui la décorent ? Quelle ſource inépuiſable d'agrémens, que ce qui flatte notre goût intérieur, faculté diſtincte des autres ſenſations, & qui nous rend ſenſibles à la beauté, à l'ordre, à l'harmonie ! Alors les mœurs prennent l'empreinte de ces occupations douces & utiles. Tandis que l'ennemi des beaux arts, ſur le déclin de ſes années, à charge à lui-même & aux autres, éprouvera un vuide affreux, n'enviſageant que le ſpectre de l'ennui & les ombres horribles de la mort ; l'homme éclairé jouira du ſpectacle de ſa vie paſſée, il aura ſçu ap-

précier ce que vaut l'exiſtence, & fort par ſa penſée, il ne redoutera point l'inſtant inévitable qui doit terminer ſa carriere. Ainſi le généreux Fénélon, qui montra à l'univers le caractere rare & ſacré d'une ame remplie à la fois d'une extrême vertu & d'une extrême douceur, ne perdit point dans les Cours la ſimplicité de ſes mœurs, & conſerva dans ſon exil cette égalité d'ame que rien ne peut corrompre. Ainſi Fontenelle, ce Neſtor qui illuſtra deux ſiecles, calme, tranquille, modéré juſqu'à ſa derniere heure, vit fuir le ſonge de la vie, comme un ſage du haut d'une colline élevée, voit mourir les derniers rayons du ſoleil.

Que ne puis-je placer ici les noms de ces écrivains, non moins diſtingués par leurs vertus que par leurs talens ? Je ferois voir que le feu du véritable génie n'embraſe preſque jamais que des ames ſublimes; je prouverois par les écrits & les actions de ces hommes immortels, combien leur cœur étoit pénétré de cette vertu douce dont ils ſe ſont efforcés

d'étendre l'empire. Alors mes foibles accens, rendus plus forts par la mâle éloquence de ces bienfaiteurs de l'humanité, iroient porter la honte & le remords dans le sein de leurs persécuteurs ; alors l'envie étonnée de se trouver sensible, laisseroit tomber ses fleches empoisonnées ; & ses lâches ministres réduits au silence, ne jouiroient plus du coupable plaisir de rabaisser un mérite qui les offusque.

Pourquoi ne puis-je dissimuler le vice de la Littérature moderne? Je l'avouerai : elle est souillée par des auteurs mercenaires & méprisables, dignes ministres de l'ignorance & de la calomnie dont ils suivent les mouvemens desordonnés. Au milieu de cette triste & dévorante anarchie, je ne ferai point entendre ma voix ; mais je m'adresserai à vous, qu'une émulation trop ardente, un amour excessif de la gloire, conduisent à dépriser de trop dignes rivaux. Il appartient sans doute à la raison de dissiper les prestiges de l'orgueil, malheureusement si naturel à l'hom-

me, & de faire voir qu'on ne s'éleve point en abaissant autrui. Ma voix est foible, mais du moins elle sera l'interprète de l'honnêteté, & je dirai : " ô vous qui courrez la carriere de l'immortalité, oubliez-vous qu'ayant l'honneur de parler aux hommes, ils ont droit d'attendre de vous une vertu mâle, courageuse, qui sache prononcer contre vous-même, lorsque l'intérêt le demandera ! Oubliez-vous qu'on ne pardonne pas à l'envieux & au méchant, même en faveur de son génie, & que le souverain mépris s'allie quelquefois à l'admiration des plus rares talens ! Oubliez-vous que si la malice humaine sourit quelquefois aux traits ingénieux de la satyre, elle passe avec la foule intéressée à la recevoir, & que l'équité proscrit bientôt cette petite vengeance : en marquant du sceau de l'opprobre le jaloux censeur ? Eh ! que veulent dire cette haine, ce fiel, cette animosité, qui vont bientôt vous confondre avec le plus vil des hommes ? Le forgeron haït le forgeron, la faim lui

» lui dicte son inimitié : mais vous, qui pré-
» tendez à la gloire, imiterez-vous l'homme
» vénal dont l'ame répond à la bassesse de
» son état ? Que craignez-vous ? l'estime
» publique est inépuisable, & la gloire tient
» des couronnes toutes prêtes pour chaque
» espece de mérite. Doit-on être l'objet de
» vos éternelles vengeances, pour oser cou-
» rir la même carriere où vous vous ren-
» contrez ? Ne devez-vous donc arriver au
» but que couverts de lauriers arrachés avec
» fureur des mains de vos concurrens, & déjà
» flétris par la honte, ainsi que par les re-
» proches des spectateurs ? Songez que vous
» êtes tous égaux lorsque vous volez dans la
» lice. Qui de vous, en effet, oseroit se flat-
» ter d'être déclaré vainqueur par la voix
» de la Postérité ? Elle jugera, & vos cris
» ne seront point entendus, & tous ces té-
» méraires critiques disparoîtront. Heureux
» si l'oubli les dérobe à l'opprobre ! Que ces
» têtes étroites, ces ames mal nées, indif-
» férentes sur l'intérêt général, concentrées

„ trées dans leurs petits intérêts, ne voient
„ que ce qui les blesse; vous, hommes de
„ lettres & dignes de ce nom, vous ne pro-
„ fanerez point une plume qui ne doit être
„ consacrée qu'au bien public, en la faisant
„ servir à l'orgueil d'immoler un rival; c'est
„ à vous de donner l'exemple de ce généreux
„ désintéressement, de cette impartialité qu'on
„ est en droit d'attendre de vous, & que vous
„ exigeriez pour vous-mêmes. L'éloge d'un
„ homme de génie n'est-il pas la plus douce ré-
„ compense d'un autre homme de génie? Di-
„ tes, c'est mon frere qu'on admire, qu'on loue,
„ qu'on persécute; je dois le consoler, le défen-
„ dre, puisque les méchans le punissent d'être
„ éclairé & vertueux. Pour jouir de l'estime
„ de mes contemporains, il me faudra un
„ jour passer par les mêmes épreuves. Oui,
„ hommes de Lettres, vous ne formez qu'un
„ corps; vos intérêts sont les mêmes; ren-
„ dez-vous respectables, l'union seule peut
„ concentrer vos forces: vous serez invin-
„ cibles; en unissant vos lumieres; si vous

„ vous isolés, vous ne serez plus que de
„ foibles ruisseaux, qui se dessécheront d'eux-
„ mêmes, tandis que vous auriez pu former
„ un fleuve vaste, imposant & d'un cours
„ majestueux & immortel. Eh! la gloire elle-
„ même vaut-elle le plaisir réel & sensible
„ de vous communiquer vos idées, d'ag-
„ grandir mutuellement vos connoissances,
„ de mêler les trésors de vos ames, de vi-
„ vre en freres, en amis, honorés & ver-
„ tueux? Que l'amour-propre est petit &
„ méprisable auprès de cette élévation d'ame
„ qui fait disparoître toute rivalité! Péris-
„ sent donc ses odieux monumens érigés à
„ l'envie! que sur leurs débris s'éleve un
„ autel à la paix! Venez-y serrer les nœuds
„ d'une amitié utile & douce! Que l'émula-
„ tion n'excite plus parmi vous, que de ces
„ disputes dont les arts puissent s'enrichir!
„ Si votre cause exige quelque chaleur, que
„ ce soit avec noblesse, avec honnêteté. Vos
„ raisons ne perdront rien de leur force,
„ lorsqu'elles seront présentées avec modéra-

„ tion ; on y reconnoîtra mieux le ton de
„ la vérité. Songez, enfin, que la justice,
„ la générosité, la grandeur d'ame doivent
„ vous animer, si vous voulez les peindre
„ avec force & les faire passer dans les cœurs
„ de ceux qui vous écoutent. Distingués du
„ reste des mortels par vos lumieres, mon-
„ tez votre ame au ton de votre génie ; il
„ en sera plus grand, plus fier, plus subli-
„ me, plus cher à la nation, à l'humanité :
„ & la foule envieuse ne saisira plus le pré-
„ texte de vous refuser son hommage pour
„ exercer le triste droit de calomnier vos
„ mœurs. Vous mépriserez les sourds com-
„ plots du fanatisme & de l'ignorance ; &
„ affermis sur la colonne inébranlable de
„ la probité, vous verrez vos ennemis ré-
„ duits à garder un silence qui sera leur
„ supplice & leur honte."

MON JUGEMENT

Sur les vues patriotiques de M. Philipon de la Madelaine, Avocat.

Nos Peres ont trop négligé les enfans, nous nous en occupons beaucoup aujourd'hui, mais de quels enfans ? De ceux dont les Peres sont dans l'opulence, de ceux du Gentilhomme oisif, & quelquefois du Bourgeois aisé. On s'attache à leur inspirer des sentiments, à leur donner des graces, de l'aisance dans les discours & dans le maintien, la facilité souvent dangereuse d'exprimer des caracteres qui leur sont étrangers, & de peindre des passions qu'ils commencent à sentir. Je ne sais si cette éducation particuliere est bien entendue ; mais on avoit raison de regretter qu'on négligeât, qu'on oubliât même celle des enfans du Peuple, cette partie la plus considérable de la Nation, la plus estimable peut-être & la plus utile. Le livre dont nous allons

donner une idée, vient enfin les venger de cet oubli. Le plan de l'Auteur eſt ſage & d'une exécution facile; il concilie le bonheur de l'individu avec l'utilité publique, autant du moins qu'ils peuvent l'être dans l'état actuel des ſociétés. Auſſi, dit-on, qu'il a partagé avec l'Ami des Enfans, les ſuffrages de l'Académie aſſemblée, pour adjuger un prix à l'Ouvrage le meilleur & le plus utile qui ait paru dans le courant de l'année derniere.

Nous ne diſons point qu'il ſera en effet utile; il ne peut l'être que dans ſon exécution, & bien des raiſons nous portent à penſer qu'il ſera négligé comme beaucoup d'autres projets, dont l'abandon ne peut avoir de cauſe que leur ſageſſe même, & c'eſt encore ici un des malheurs attachés à la condition du Peuple. Le riche peut à ſon gré choiſir l'éducation qu'il croit convenir à ſes enfans; les moyens ſont ſous ſa main; mais celle des enfans du Peuple ne peut-être que l'effet d'une inſtitution publique qui ne dépend plus de lui. Venons à l'expoſition du Plan de notre Auteur.

Pour en prouver la néceſſité, il établit d'abord, non-ſeulement que le Peuple ne reçoit point d'éducation, mais qu'il en a une mauvaiſe. *Je le dis hardiment*, dit cet homme eſtimable : *il n'y aura jamais de bonne éducation pour le Peuple, ſi l'on ne commence à faire diſparoître du milieu des bourgs & des campagnes, ces recteurs d'école qui dépeuplent également nos champs & nos atteliers. . . . Ils y ſément le dégoût des profeſſions ; en y appliquant les enfans aux principes des langues, on leur fait préférer le travail de l'eſprit à celui des mains ; on les accoutume à faire plus de cas d'un livre que d'une charrue ou d'un marteau ; on les habitue à une vie ſédentaire qui les transformera bientôt en laquais ou en moines.* Je ne conteſte point le fait ; je ne nie point qu'il ne puiſſe avoir les effets qu'on lui attribue ; mais ils ſont exagérés, ce me ſemble. Les colleges, les écoles ſont un mal pour le peuple, parce qu'on y enſeigne des choſes inutiles, parce qu'on n'y enſeigne point ce qui eſt utile

comme il doit l'être ; parce qu'ils font perdre un temps précieux pour la jeunesse, précieux pour la societé. Mais font-ils préférer le travail de penser à l'action ? J'en doute. Je croirois que s'ils font capables d'inspirer du dégoût, c'est pour l'étude. On ne voit pas de villageois au moins, qui n'y entre avec peine, qui n'en sorte avec joie, qui n'oublie avec indifférence ce qu'il put y apprendre, qui n'aspire au moment où il pourra prendre la charrue ou le marteau pour être dispensé d'y rentrer jamais, qui ne regarde un état mécanique quelconque comme un asyle paisible qui le délivre des tourmens de l'école. S'il est des exceptions, elles sont rares. L'Auteur n'avoit pas besoin d'exagérations pour appuyer son opinion ; il devoit craindre d'affoiblir ses raisons en leur donnant un tel alliage.

Quelle doit être l'éducation du Peuple ? Eclairez les enfans sur tout ce qui tient à leur condition. Il faut les instruire de ce qu'ils doivent savoir & faire quand ils seront grands,

voilà le but où l'on doit atteindre : nos écoles le rempliſſent mal ; voyons comment l'Auteur les remplace.

Quels doivent être les Inſtituteurs ? Sera-ce des Particuliers ou des Corps ? Les uns & les autres entraînent des inconvénients : l'Auteur préfere les Corps ; il veut que les Couvens deviennent des Gymnaſes, & les Moines d'utiles Régens ; il préfere les Ecléſiaſtiques aux Laïques, parce que ceux-là ſont plus attachés à leurs fonctions, qu'ils ſe diſtinguent par leurs principes de Religion, & ſont d'un entretien moins couteux. Ne pourroit-on pas former un Corps d'Inſtituteurs qui n'euſſent ni les préjugés des Corps, ni la doctrine vacillante des Particuliers ? Sans doute ; mais l'Auteur veut épargner ſur les frais ; il veut rendre utiles des Corps qui exiſtent, & les ramener à des obligations qu'ils n'auroient jamais dû méconnoître.

Pour les former, ils doivent être honorés. Comment ſe formeroient parmi nous de bons Inſtituteurs, ſi nous les rabaiſſons au rang de

nos laquais ? On leur veut des ſentimens ſerviles ; ils les inſpirent à leurs éleves, & en font de mauvais maîtres ſans leur donner les qualités de bons domeſtiques, ce qui ſeroit toujours quelque choſe. Que ces Inſtituteurs jouiſſent de quelques diſtinctions, leur ame s'élevera ; & ils diront avec un noble orgueil : " c'eſt nous qui créons une ame à des milliers de malheureux qui n'avoient que des ſens : ils ſemblent n'être nés que pour ſouffrir ; graces à nous, ils ne deſcendront pas dans la tombe ſans avoir connu la félicité."

Où doit-on placer ces écoles ? Loin des villes, parce que l'air y eſt mal ſain, les diſtractions fréquentes, la nourriture & l'entretien trop couteux. Les monaſteres des campagnes conviennent pour cet emploi. Leurs cloîtres, leurs dortoirs, leurs corridors, leurs réfectoires, offriront aux enfans du Peuple des appartemens auſſi ſains que ſpacieux. S'il faut en conſtruire, ils doivent l'être ſur le plan des jeux de paume ; l'eſſentiel eſt d'y

avoir une ou deux ſalles très-vaſtes, où l'on puiſſe en tout temps recevoir les impreſſions de l'air.

L'âge où l'on doit y admettre les enfans eſt celui de ſix ans: alors l'enfant eſt plus aſſuré de vivre qu'à toute autre époque; l'effet des inſtructions n'eſt plus contrarié par la maladie ou la foibleſſe: & c'eſt alors que dès la premiere année, ceux qui n'ont pas eu la petite vérole ſeront inoculés.

Là, on formera les enfans à la ſobriété comme à un des plus puiſſans moyens de bonheur. En hiver, ils n'auront d'autres alimens que du pain de ſeigle, de l'eau, des gruaux d'orge, d'avoine, de bled de turquie: en été ces derniers alimens feront ſupplées par les fruits. Un repas ne doit être pour eux qu'une reſſource contre la faim. S'ils ne ſe font un tempérament robuſte, ils ne jouiſſent que d'une vie très-courte, ou de très-longues infirmités.

Comme le Peuple ne peut dépenſer beaucoup ſans devenir miſérable, il doit retran-

cher autant qu'il le peut à ses besoins : un habillement simple de toile grossiere, sera celui de nos enfans; ils iront nuds pieds, la tête rasée & découverte dans tous les temps; ils dormiront habillés, sans couverture, sans draps, sans matelas, sans oreiller, sur une banquette qui garnira le pourtour de la salle & leur servira de lit, de table & de siege. On pourroit retrancher quelque chose à cette sévérité Lacédémonienne; mais elle est bien plus utile au Peuple que l'excès opposé.

C'est là que les enfans passeront les heureux jours de leur enfance jusqu'à l'âge de douze ans. Alors ils peuvent être utiles à leurs Parens, qu'ils viendront rejoindre encore dans le cours de leur éducation pendant le temps des fauchaisons & des vendanges : il ne faut pas priver les Peres des secours qu'ils leur peuvent donner.

Les enfans doivent être préparés à devenir des hommes : c'est à leur former un corps sain & robuste qu'on doit d'abord s'attacher; il faut les habituer aux bains d'eau froide,

leur apprendre à nager, les tenir propres, les faire jouir d'un air pur & frais, les former à la lutte, à la courſe, à porter des fardeaux, à franchir des foſſés, à lancer des rochers, à deſcendre des pentes rapides, à ſe lever matin, à ne conſumer que huit heures de ſon tems dans le ſommeil, à ſe reveiller même en ſurſaut au milieu des orages; car il faut s'accoutumer dès l'enfance à ce qu'on doit éprouver étant homme. On les exercera encore à ſe ſervir indifféremment des deux mains; qu'un accident prive un ouvrier d'un bras, il y ſuppléera par l'autre. Ce moyen ne peut être d'uſage dans tous les arts, mais c'eſt toujours une reſſource pour pluſieurs.

On craindra les chûtes, les bleſſures: raiſon de plus, dit l'Auteur, pour conſeiller ces exercices. Le peuple placé par état au milieu des hazards de toute eſpece, doit n'en redouter aucun. Voir le péril de ſang froid eſt un devoir pour nous; c'eſt une néceſſité pour lui. Dans ſes infirmités, il n'a de reſ-

ſource qu'en ſon courage, & il ne ſe forme que de l'habitude à ſoutenir la ſouffrance & à la mépriſer: familiariſer l'enfance avec la douleur, c'eſt préparer un grand remede aux maux de l'âge mûr. Oſez donc mettre les enfans aux priſes avec le danger & la douleur. S'ils ſe bleſſent, on laiſſera couler leur ſang; s'ils ſe font des contuſions, la nature les guérira: la chirurgie ſuppléera au reſte; mais dans ces cas malheureux, point d'avis ni de reprimandes : l'expérience doit ſeule les inſtruire.

Ils feront des fautes; alors frappez l'amour propre, jamais le corps : celui-ci s'endurcit aux coups, le reſſort de l'autre ne ſe briſe qu'avec la vie : faites leur ſubir des humiliations, des privations, ne les frappez jamais. Faites ſurtout que la gaieté regne dans vos écoles : elle ſeule peut tempérer les maux du peuple; le pauvre doit la trouver dans ſa propre maiſon pour qu'elle lui rende ſupportable le fardeau de la vie. Que le tambour, la clarinette, le fifre ou le haut-bois, annon-

ce le commencement ou la fin des exercices; qu'il accompagne les éleves dans leurs excursions, dans leurs jeux; qu'il célebre leurs victoires à la lutte, au saut, à la course. Que les chants appris par routine distraie le villageois dans ses travaux, & soulage sa misere quand il sera pere de famille; que des Romances deviennent même pour lui des leçons de morale, en même temps qu'elles l'égaient. Que les promenades soient animées par des chants & des danses. Le maître qui les y formera, leur apprendra à bien tenir leur corps. Facilitons le développement des forces, donnons aux membres de l'agilité & de la vigueur, & rendons les enfans capables de toutes les professions: c'est le but de toute éducation publique.

Mais on ne doit pas négliger leurs talens. On doit leur apprendre ce qu'il leur seroit dangereux d'ignorer dans l'âge mûr: aller plus loin, c'est leur donner des connoissances inutiles, quelquefois dangereuses. Il faut chercher à diminuer leurs peines, à of-

frir un inſtrument de plus à leur induſtrie. Qu'ils apprennent à lire ſur un alphabet gravé ſur les murs. Et lorſqu'ils ſauront lire, ne leur mettez dans les mains que des livres où la ſimplicité du ſtyle ſoit jointe à la ſolidité des choſes. Tels ſont: la *Science du bon-homme Richard*, *le Magaſin des pauvres artiſans & gens de la campagne*, le *Manuel du cultivateur*, *l'Avis au peuple ſur ſa ſanté*, *ſur celle de ſes beſtiaux*, les *moyens de rappeller les noyés à la vie*: un *Recueil de faits ſur les avantages attachés à la condition du Peuple*, &c. L'Auteur y joint l'*Honneur françois*, ouvrage peu fait pour le Peuple, qui n'eſt point écrit avec ſimplicité, qui fait peu connoître l'homme, & ne parle que de Héros qui naiſſent ſous la plume féconde de l'Auteur. Je ne ſais même ſi l'Avis au Peuple lui convient, il n'inſpire pas du courage, au contraire, il ſeme les craintes autour de l'homme foible & de l'enfant, & donne plus d'horreur pour les maux, que d'eſpérances pour les guérir. Il en faudroit un qui fût approprié

approprié au but qu'on se propose & à l'âge des éleves. Qu'ils apprennent sur-tout à lire les caracteres faits à la main ; ils leur sont plus utiles que l'écriture dont il suffira de leur donner une légere connoissance. Ceux qui la connoissent, ont trop souvent occasion d'en faire un mauvais usage. C'est assez qu'ils puissent éviter d'être trompés.

L'ignorance des calculs occasionne souvent des pertes considérables ; on apprendra donc aux enfans les quatre regles d'arithmétique & la regle de trois ; mais avec le crayon & contre les murs. Par la même raison, ils doivent savoir la géométrie pratique pour mésurer eux-mêmes leurs possessions : il y aura parmi eux moins de procès & plus de culture. Elle sera d'un aussi grand avantage pour le menuisier, le charpentier, le maçon, &c. Le dessin leur sera aussi utile : il l'est aux arts qui doivent être la ressource d'un grand nombre.

Les médecins existent pour les riches ; le pauvre n'a que la nature. Qu'il connoisse donc

la nature, qu'il apprenne à guérir par des remedes ſimples & prompts, à rétablir les membres disloqués, à diſtinguer les plantes uſuelles, ſur-tout les fébrifuges, parce que la fievre eſt preſque la ſeule maladie du peuple des campagnes; qu'il apprenne à les connoître en parcourant les montagnes, les forêts, les étangs; qu'il ſache l'effet des vapeurs méphitiques & des maux épidémiques, pour qu'il puiſſe s'en préſerver. Il ne s'agit pas d'en faire des médecins; mais de leur apprendre à s'en paſſer.

L'art vétérinaire eſt encore à leur portée comme à leur uſage: ils auront moins à craindre ces maladies épizootiques, qui chaque année couvrent nos campagnes de deuil & de miſérables; cet art ſe perfectionne tous les jours: qu'ils ſachent encore s'orienter; qu'ils connoiſſent la cauſe des feux follets, des éclipſes, des aurores boréales, des parelies, pour n'en point être épouvantés: qu'ils n'aillent point chercher un aſyle contre la foudre ſous un arbre iſolé qui l'attire & leur y fera trou-

ver la mort : qu'ils ſoient délivrés d'une foule d'erreurs qui les tourmentent aujourd'hui, & l'on aura ſatisfait aux ſoins qu'exigent leur bonheur & le bien de la ſociété.

Preſque toutes ces connoiſſances exigent peu de contention, elles ne rendent point ſédentaires, elles n'enferment point les élèves pendant pluſieurs heures dans des chambres dont l'air eſt corrompu : elles peuvent ſe donner en pleine campagne. Mais n'impoſent-elles pas trop de dépenſes ? Calculons.

Il faut peu de colleges, mais de bons maîtres. Aujourd'hui chaque Communauté a ſon maître d'école : un Gymnaſe ſuffiroit pour 20 ou 30 Communautés, & quatre maîtres ſuffiroient pour y enſeigner. Ce ſeroit donc déja une écononmie. Il eſt vrai qu'il faudroit mieux payer les maîtres : mais quand la paie des maîtres d'école raſſemblées ne ſuffiroit pas pour ces derniers ; quand les biens des monaſteres n'aideroient pas à ſoutenir la dépenſe, on pourroit aſſigner pour

ces Gymnafes la dépouille des Jéfuites, la confifcation du bien des jufticiés, le produit des amendes impofées par les Tribunaux, d'un impôt fur les caroffes & les laquais, d'un droit fur les baptêmes, celui des annates des grands bénéfices, &c. Il faudroit bien moins de fonds que ces reffources n'en fuppofent.

De ces quatre maîtres, fouvent aidés par les éleves qui mériteront les mieux leur confiance, l'un veillera fur les exercices du corps fur le chant, fur la danfe; le fecond enfeignera la lecture, l'écriture & l'arithmétique; le troifieme le deffin & la géométrie; le quatrieme la médecine pratique & l'art vétérinaire; les deux derniers fe réuniront pour la phyfique élémentaire; tous pour former le cœur à la morale & à la Religion. C'eft de cette étude qu'il faut encore s'occuper.

Il n'y a que deux moyens de former le cœur; c'eft à la fois d'en écarter les affections défordonnées, & d'y faire germer les

ſentimens. Les premieres ſont en petit nombre pour le Peuple : elles ſe réduiſent à la peur, à la crainte, au goût du larcin, à la paſſion des boiſſons fortes, à la fainéantiſe.

Eloignons donc de ces enfans, les hiſtoires de ſorciers, de revenans, de voleurs ; qu'ils ſoient habitués à deſcendre de nuit dans les ſouterrains, à chercher au ſein des ténebres des nids d'oiſeaux dans les bois, à faire de petites expéditions nocturnes : éclairez-les ſur la cauſe des phénomenes dont le récit les a frappés ; qu'ils ſe défient des fripons ; & toujours beaucoup d'action, peu de paroles : conduiſez-les au ſecours d'une maiſon que la flamme dévore, d'une barque prête à périr ; de jour, de nuit, qu'ils volent au ſecours de leurs ſemblables. Louez au retour ceux qui ont montré du courage, blâmez les lâches, couvrez-les pendant quelques jours d'un habit de femme ; expoſez-les aux railleries de leurs compagnons ; que la crainte de l'infamie & du mépris les éloignent de l'ivrognerie. A la veille d'une expédition,

qu'on leur donne du vin à discrétion; mais si quelqu'un d'eux en boit trop, qu'il soit traité comme un lâche qui, se défiant de son courage, va chercher au fond d'une bouteille la force qu'il ne trouve pas dans son cœur.

Pour le penchant au vol, il suffira d'y opposer de bonnes instructions, le goût du travail, une sévere vigilance: celui qui pourroit s'y livrer encore, qui pourroit tromper la confiance, ne seroit plus de long-temps admis aux courses & aux jeux; il seroit écrasé du poids de la honte, & condamné aux fonctions les plus viles. On punira séverement toute tromperie au jeu. On doit se souvenir de l'enfant jouant aux noix, qui se plaignoit à Platon d'être repris pour peu de chose. *L'accoutumance*, lui dit ce Philosophe, *n'est pas chose de peu.* L'horreur de la situation du mendiant peut éloigner la fainéantise; l'habitude du travail la détruit. Cette éducation négative ne suffit pas encore; rendez vos éleves doux & compatissans, qu'ils s'habituent à des refus, ils en auront à essuyer

des riches; que la voix de l'intérêt même les rende ſenſibles aux cris de l'homme ſouffrant; qu'ils apprennent à craindre le deshonneur: inculquez-leur les principes de morale par des proverbes qui ſe retiennent avec facilité: que la Religion vienne les fixer; mais qu'elle inſtruiſe, qu'elle intimide même; mais n'épouvante jamais. Sortis de nos écoles, que les éleves rendus à leurs Parens, n'abandonnent point leurs habitudes, leurs jeux, leurs exercices; qu'ils ſoient encore ſous les yeux de leurs inſpecteurs, qu'ils reçoivent des prix, qu'ils ſe livrent à des fêtes champêtres; ils n'auront point à craindre les effets de l'oiſiveté, & des plaiſirs dangereux; ils ne pourront devenir des hommes vils: raſſemblez-les dans une vaſte enceinte durant l'hiver; faites que leurs mariages ne ſoient pas précoces; que devenus Peres, ils ſe raſſemblent encore pour s'inſtruire dans leurs travaux, dans l'art de la culture, dans l'œconomie, &c.

L'Auteur propoſe une éducation ſemblable

pour les femmes; il les envisage comme les compagnes des travaux & des peines de l'homme du Peuple; il cherche les moyens de les rendre de la plus grande utilité possible, & il ne la trouve qu'en rapprochant leur éducation de celle de l'homme : il les forme aux mêmes exercices, aux mêmes jeux; c'est ainsi que les femmes Américaines acquierent une force inconnue à nos climats. Il ne conseille de leur apprendre que la lecture, l'arithmétique; qu'à bien soigner leur ménage, à coudre, à filer, à chanter, à danser. Il veut qu'on leur inspire sur-tout la modestie, la sensibilité, la douceur, l'indulgence, & qu'on les attache à leurs devoirs en les leur rendant aimables.

Nous sommes obligés de passer rapidement sur ces objets, pour ne pas trop alonger cet article. Qu'on me permette encore de citer deux passages de notre Auteur, ils ajouteront à l'idée que j'ai voulu donner de son Ouvrage. L'un parle de l'état actuel des femmes, l'autre du sort futur des deux sexes à la

fois. « Voyez s'échapper des bras de ſa nourrice, cette enfant qui, toute fiere de tenir à la vie, va, vient, ſaute, bondit, & ne paroît occupée qu'à eſſayer ſon exiſtence ; c'eſt la nature dans ſa fleur. Bientôt une gouvernante difficile, ou une mere aux nerfs délicats, vont étendre le crêpe de la douleur ſur les jeux de ſon premier âge, arrêter les progrès de ſon organiſation, & ſemer autour d'elle les germes des infirmités & de la mort. Immobile ſur un ſiege où toute ſon attitude eſt contrainte, les bras enchaînés par un ouvrage ſur lequel on la force encore d'aſſujettir ſa vue, la tête relevée par des fers qui offenſent également l'eſtomac & le cerveau, la taille déformée par une cuiraſſe qu'inventa la laideur pour ſe ménager des compagnes, obligée de proportionner ſa nourriture à la quantité de liens qui preſſent ſur ſes viſceres, ne reſpirant même qu'avec les plus grands efforts, la jeune fille, pour recouvrer quelques inſtans de liberté, n'a que la reſſource de prétexter quelques beſoins dont on lui fait bientôt un

crime s'ils deviennent trop fréquens.

Ainſi les jours de ſon Printems ſe paſſent à contrarier la Nature. Quel Automne *leur* ſuccédera ? N'eſt-il pas ſenſible que ſi elle eſt aſſez heureuſe pour ne pas perdre la vie en la donnant, les enfans qui appelleront ſon *époux du* tendre nom de Pere, naîtront bien moins à la lumiere qu'à la douleur. Comment puiſeroient-ils une conſtitution forte dans le ſein d'*une* Mere à qui l'éducation l'a refuſée ? " Si tu veux que tes arbriſſeaux ſe couvrent un jour de bons fruits, garde-toi de tourmenter leur végétation.„

" Que j'aime à me repréſenter le *Peuple* des villes & des campagnes, exempt des maladies du corps, parce que l'éducation aura fortifié ſon tempérament; exempt des *inquiétudes* de l'eſprit, parce que l'éducation, en lui ôtant l'ignorance, ne lui aura pas donné le ſavoir ; vivant au ſein des fatigues ſans connoître la douleur ; portant le poids des impôts ſans ſe permettre le murmure ; ſe livrant au plaiſir ſans craindre le remords ;

détournant ſans effort ſes regards & ſon cœur, d'une opulence & d'un luxe que le ſort a heureuſement reculés loin de lui ; ne portant point envie aux conditions les plus élevées, parce que l'éducation a ſu ennoblir la ſienne à ſes yeux ; chantant au milieu des travaux, parce que l'habitude les lui a rendus faciles ; s'abſtenant du mal, parce qu'il n'a ni le tems, ni la volonté, ni l'intérêt de le commettre ; s'appuyant avec confiance ſur ſon Dieu, lorſque le poids de l'affliction le preſſe & le courbe ; ſe levant avant l'aurore, ſans regrets ſur la veille, ſans déſirs pour le lendemain ; & s'abandonnant avec ſécurité au ſommeil de la mort, dans le doux eſpoir qu'il ſe reveillera entre les bras du Pere le plus tendre ! „

On déſireroit dans cet Ouvrage eſtimable, moins de recherches dans les penſées, moins de prétentions dans le ſtyle, qui pour être noble demeure ſouvent dans le vague. On voudroit que quelques-uns des moyens indiqués, coïncidaſſent mieux avec le but propoſé ; qu'on n'excitât pas la paſſion des richeſſes pour

éviter la fainéantiſe dans des hommes qu'on veut rendre ſatisfaits de leur ſort. Lorſqu'il fait de la femme un homme, peut-on punir la lâcheté de celui-ci en le revêtant des habits de l'autre? On voudroit encore qu'il y eût quelquefois plus de force dans les raiſonnemens, plus de choix dans les exemples. Lorſque pour montrer le danger de la demi-ſcience parmi les gens du Peuple, il dit: Citerai-je en preuves ce conducteur de Chameaux qui ſe crut un Prophète dès qu'il en fut un peu plus que ſes ſtupides camarades? On pourroit lui répondre: non, ne le citez pas, parce que Mahomet n'étoit point un homme du Peuple dans le ſens que vous donnez à ce mot, parce qu'il n'alla point à l'école & ne ſavoit pas lire. Mais il s'inſtruiſit par ſes voyages, par ſes entretiens avec des hommes plus éclairés que lui: il tenta des entrepriſes, il les forma avec intelligence & les ſoutint avec courage. Voudriez-vous interdire tous ces moyens à l'homme du Peuple, & comment le pourriez-vous?

Ce plan demanderoit quelques modifications

pour n'être qu'utile: mais ſera-t-il jamais ſuivi ? Je ne l'eſpére point. L'Auteur demandera long-tems encore, pourquoi on ne chercheroit pas à gouverner le Peuple en le rendant heureux ? Un Politique grondeur lui répondra : parce que le bonheur du Peuple n'eſt utile qu'à lui, & qu'il n'en revient pas plus de revenus à ſes maîtres. Les avances d'un Prince pour encourager les arts & le commerce, rentrent par une multitude de canaux dans ſes coffres ; mais ici que recueilleroit-il ? des bénédictions, des chanſons ; il peut les avoir à meilleur marché. Peut-être le plus grand obſtacle ſeroit celui-ci. En peu de tems, on verroit ſe réunir dans le Peuple les mœurs ſimples & pures avec le courage, l'intrépidité, l'audace, toutes les vertus qui commandent ; & dans ceux qui le maîtriſent, dans les riches, ce ſeroient la foibleſſe, les infirmités, les excès qui dégradent, l'orgueil mal-aſſis, tout ce qui mérite le mépris avec l'opulence. Un tel Peuple pourroit-il ſouffrir long-tems d'être gourmandé par de tels hommes ? (B.)

SUR LES POËMES D'OSSIAN.

[*Ceci eft traduit de l'ouvrage anglois intitulé* THE MIRROR.]

L'ANTIQUITÉ attribuée aux poëmes d'Offian fils de Fingal, a été une fource féconde de difcuffions. La générofité ; la magnanimité rafinée de leurs héros; la tendreffe & la délicateffe des fentimens envers les femmes qui y refpirent, font difficiles à concilier avec la rudeffe de l'âge inculte dans lequel le Poëte eft fuppofé avoir vécu. D'un autre côté, les caracteres d'antiquité que portent ces Poëmes, l'état de fimplicité où ils nous peignent la fociété, le cercle étroit des objets & des actions qu'ils décrivent; leur ftyle concis, brufque, figuré; l'abfence de toutes idées abftraites, de toutes allufions à des tems plus modernes, font qu'on ne peut leur affigner un âge poftérieur à celui de Fingal. En un mot, on rencontre

des difficultés, quelque parti qu'on embrasse, quelque sentiment qu'on adopte, & si ces mœurs douces & rafinées, semblent incompatibles avec les notions qui nous restent d'un siecle sauvage, des marques d'antiquité qui sont empreintes dans ces Poëmes, ne permettent pas de voir en eux une composition moderne. Je ne veux point examiner le mérite de ces discussions, ni hazarder sur elles un jugement. Tout ce que je me propose est de présenter quelques considérations sur ce sujet, qui, autant que je puis m'en souvenir, ont échappé à ceux qui l'ont traité.

L'élégant Auteur des *Dissertations critiques sur les Poëmes d'Ossian*, a combattu avec sagesse l'objection qu'on a faite sur l'uniformité des images d'Ossian, & le trop fréquent retour des mêmes comparaisons. Il a montré que cette objection ne pouvoit naître que d'une lecture légere & inattentive de ces Poëmes; car, quoique le cercle des objets dans lequel le Poëte se renferme ne soit pas étendu, & que par conséquent le retour en soit

fréquent, cependant l'afpect en eft changé, l'image eft neuve; elle eft préfentée à notre efprit dans une attitude différente, elle eft revêtue d'autres circonftances, & d'autres couleurs pour rendre plus frappant l'objet pour lequel on l'emploie. En cela, continue-t-il, confifte le grand art d'Offian, & il donne à fes remarques plus d'évidence en citant les exemples de la Lune & des brouillards, deux des principaux fujets des images & des allufions des Bardes.

Je fuis d'accord avec le Critique fur ces obfervations, quoique j'aie lieu de penfer qu'il s'eft trompé, en attribuant à l'art dans Offian, cette admirable diverfité répandue dans le cercle étroit des objets qui frappoient fans ceffe fes regards. Ce n'eft point par des efforts de l'art ou de l'invention, qu'Offian préfente les objets agreftes de la Nature fous différens afpects : c'eft l'effet d'un cœur plein, d'une imagination riche & brillante. Il n'a point cherché ces images, il n'a point fait d'effort pour les varier : il a copié la nature, il a peint

peint les objets comme ils frappoient, comme ils allumoient son imagination : il n'y a dans l'étendue des perspectives qu'il nous présente, que les grands traits de la simple nature. Le soleil, la lune, les étoiles, les déserts couverts de bruyeres, les ruisseaux sinueux, les collines embellies de verdure où errent les chevreuils, les rocs élevés avec leur robe de nuage, sont les objets au milieu desquels vivoit Ossian. Il les contemple sous toutes les apparences variées qu'ils peuvent recevoir, & il n'est point étonnant qu'un génie ardent & passionné trouve en elles un champ abondant en images fieres & sublimes.

Sa situation, son état qui l'environnoit d'objets inanimés dans un espace circonscrit, & dont son imagination étoit sans cesse frappée, vers lesquels son attention étoit toujours attirée, fut la cause nécessaire & naturelle qui rendit Ossian capable de les décrire sous une aussi grande variété de grandes & belles apparences. Nous dirons plus encore ; nous oserons

affirmer que cette riche diverſité dans la peinture de quelques phénomènes de la Nature abandonnée à elle - même, ne peut s'être préſentée à l'imagination d'un Poëte dans aucun autre ſiecle que dans le ſiecle reculé & ſauvage qui vit naître le fils de Fingal.

Dans une ſociété polie & raffinée, où les ouvrages de l'art abondent, la variété infinie des objets qui ſe préſentent d'eux-mêmes de toutes parts, diſtraient & diſſipent l'attention: l'ame eſt ſans ceſſe rejettée d'un objet à un autre; elle n'a plus le tems d'être frappée, & de ſaiſir les ſublimes & ſimples tableaux de la Nature. Dans un tel âge, un Poëte a un cercle immenſe & diverſifié d'objets ſur lequel il peut exercer ſon imagination : il a un fonds riche & étendu où il peut puiſer des images pour embellir ſon œuvre ; il n'eſt pas obligé de raſſembler les objets d'une nature agreſte, de les obſerver ſans ceſſe, & par-là d'en ſaiſir les diverſes nuances : il ne les évite pas, parce que le goût les rejette; mais il s'en ſert rare-

ment, parce qu'il eſt aſſez rare qu'ils frappent ſon imagination.

Il n'appartient donc qu'au Poëte d'un âge reculé, d'un ſiecle ſauvage, de ſaiſir ces images : ſon attention n'eſt point partagée ; il a le loiſir de s'attacher aux ſublimes objets qui l'environnent ; & il le peut d'autant mieux, qu'ils ſont en petit nombre. La mer & la terre, les rochers & les torrens, les nues & les météores, les tonnerres & les éclairs, le ſoleil, la lune, & les étoiles, ſont en quelque maniere les compagnes avec leſquelles il converſe ſans ceſſe ; il les perſonnifie, il s'adreſſe à elles : chacun des aſpects qu'elles peuvent préſenter, ſont empreints dans ſon ame. Il les contemple, il les peint dans les variétés infinies que leur donnent les diverſes ſaiſons ; elles ſont les ſujets perpétuels de ſes images & de ſes comparaiſons. Il n'a, en effet, que peu d'objets autour de lui ; mais plus par cette raiſon, il forme une connoiſſance intime avec leur figure, leur attitude & chacun de leurs traits.

En partant de ces obfervations, il fembleroit que les poëfies d'un âge très-reculé, doivent porter auffi de plus fortes empreintes de l'âge qui les a produites; que celles de chaque fiecle a fon fceau particulier, & que le génie de l'un ne peut imiter ou contrefaire celui de l'autre. Le Poëte d'un fiecle fans culture, ignore les objets variés qui fe préfentent à chaque pas dans une fociété perfectionnée. L'idée d'imiter les productions d'un âge agrefte pourra bien fe préfenter au Poëte d'un fiecle cultivé; mais l'exécution lui en fera certainement très-difficile, & peut-être impoffible. Il peindra bien dans fes chants quelques-uns des grands tableaux de la Nature, mais la touche, pour ainfi dire, ne paroîtra marquée de l'empreinte d'aucun âge. Pour appercevoir, pour fentir, pour peindre avec force toutes les ombres d'un petit nombre d'objets fimples; pour les faire correfpondre à une grande diverfité de fujets, il faut que le Poëte habite avec eux, & qu'ils foient toujours préfens à fa penfée.

L'excellent critique que j'ai cité, a choifi les exemples de la lune & des nuées, pour montrer combien Offian avoit diverfifié les apparences du petit nombre d'objets dont il étoit environné. Je vais finir ce difcours par des citations d'un troifieme objet : c'eft le foleil, c'eft cet aftre qu'il a préfenté dans une telle variété d'afpects, qu'il ne paroît pas poffible qu'ils aient pu frapper l'imagination, qu'elle ait pu en être faifie que dans l'âge ancien & barbare où vécut Offian.

Le vainqueur *Frothal*, frappé de la magnanimité généreufe de *Fingal*, s'adreffe à lui : " Que tu es terrible, O Roi de Morven, que tu es terrible dans les combats de la lance ! mais dans la paix tu es femblable au foleil qui lance fes rayons au travers d'une ondée filencieufe : les fleurs élevent leurs têtes brillantes devant lui, & les zéphirs fecouent leurs ailes." Lorfqu'il oppofe la généreufe franchife de *Cothmar* au fombre & obfcur *Cairbar*, il dit : " Sa face eft femblable au foleil dans fa fplendeur, nulle obf-

çurité n'en ombrage le front. " Il dit de *Nathos.* " L'ame de Nathos eft généreufe & douce, comme l'heure du foleil couchant : " & du jeune *Connal* qui vient chercher la gloire dans un combat à la lance. " Ta jeuneffe eft aimable comme le premier rayon du foleil. " — " O fils de Fithil, dit Cuchullin, tu fuis fur la bruyere de *Lena*, avec le pied fugitif des vents. Va & dis à *Fingal*, qu'*Erin* a été vaincu, qu'il eft efclave; va & conjure le Roi de Morven de précipiter fes pas. Oh! qu'il accoure comme le foleil dans un orage, lorfqu'il brille fur les collines verdoyantes. "

Nathos eft inquiet fur le fort de *Darthula* : " L'ame de Nathos étoit trifte comme le foleil plongé dans un humide brouillard. " *Ofcar* environné d'ennemis, prévoyant la chûte de fa maifon, devenoit quelquefois penfif & fombre : " il étoit femblable au foleil dont un nuage obfcurcit un inftant la face, mais qui reluit bientôt après fur les collines de Cona. " Lorfque *Bosmina* vient

offrir la paix de la part du Héros : « A fon afpect le front d'Erragon s'éclaircit comme un roc devant un foudain rayon du foleil, lorfqu'un vent rugiffant lui ouvre une iffue au travers d'un nuage qu'il difperfe. » Le fouvenir du dernier combat & le retour de la paix, eft comparé au foleil qui reparoit après un orage. « Ecoute le combat de Lora! le bruit de fon épée fe fait entendre long-tems après encore, ainfi que le tonnerre qui retentit fur les collines obfcurcies : tel eft le retour du foleil lançant fes rayons filentieux ; les rocs étincelans & les têtes verdoyantes des montagnes fourient. »

Fingal dans fa vigueur devient fombre en préfence de la guerre. « Ses armes s'étendent fur l'ennemi comme le rayon d'un foleil pâle, lorfque fes flancs fe couvrent d'obfcurité & qu'il acheve fa courfe funefte au travers du firmament. » Le jeune Héros triomphant, s'exhaltant de fa force, & fe précipitant fur fes ennemis, s'écrie : « les coups que je vais frapper élevent mon ame ; ma

renommée eft portée devant moi comme des rejailliffemens de lumiere qui précèdent le foleil lorfqu'il va fortir d'un nuage en parcourant la voûte des Cieux. Dans une autre occafion, un Héros dit : " J'ai cherché les combats dans ma jeuneffe ; mes bras ne peuvent plus foulever ma lance quand le danger s'approche ; mais mon ame treffaille au moment de la guerre, comme une vallée étroite & couverte d'une belle verdure lorfque le foleil y verfe fes torrens de lumiere, avant qu'il cache fa tête dans un noir orage. "

Mais j'irois au-delà des bornes de cet ouvrage, fi j'y rapportois tous les paffages qui fortifient mes obfervations. Je citerai cependant encore ces fublimes apoftrophes au foleil, dont l'une finit le fecond chant de Témora. Les vagues épouvantées entendent le bruit de ta marche. O Soleil, fils du Ciel, que ta beauté eft terrible, quand la mort fe cache dans ta chevelure enflammée ! une autre commence le Poëme de Carrictura. " Fils du firmament à la chevelure d'or,

tu as donc quitté la voûte azurée des Cieux! l'occident t'a ouvert la porte;" & je finirai en rappellant à mes Lecteurs le fublime paffage qu'on trouve à la fin de *Corthon.* " Je fens le Soleil, O Malvina! laiffes-moi en jouir. Le Soleil fe plaît à briller fur la tombe de Carthon: je la fens échauffée de fes rayons. "

O toi qui roules fur nos têtes, rond comme le bouclier de mes peres, d'où partent tes rayons? O Soleil, d'où part ta lumiere éternelle? tu t'avances dans la beauté majeftueufe, & les étoiles fe cachent dans les Cieux; la Lune froide & pâle fe plonge dans les vagues du couchant; mais toi feul tu demeures, tu te meus feul. Qui pourroit être le compagnon de ta courfe? les chênes des montagnes tombent, les montagnes ellesmêmes s'affaiffent avec les années; l'Océan s'abaiffe & s'élève tour à tour, la Lune fe perd dans les Cieux; mais toi tu es toujours le même, & te réjouis dans ta carriere éclatante. Lorfque le monde eft obfcurci par les

tempêtes, lorſque le tonnerre roule & que l'éclair vole, tu parois dans ta beauté au travers des nues entr'ouvertes & tu ris des orages.

Mais tu luis en vain pour Offian : il ne reverra plus tes rayons, ſoit que ta chevelure dorée flotte ſur les nuages de l'Orient, ou que ta lumiere tremble vers les portes de l'Occident. Mais ainſi que moi, tu n'as peut-être qu'une ſaiſon, & tes années doivent avoir une fin; tu t'endormiras dans les nuages, ſans inquiétude pour la voix du matin. Réjouis-toi, ô Soleil, dans la force de ta jeuneſſe : la vieilleſſe eſt ſombre & fâcheuſe; ſemblable à la lumiere blanche & pâle de la Lune qui brille au travers des nuages briſés par le ſouffle du Nord qui agite la plaine, & force le voyageur ſaiſi de froid à ſe retirer au milieu de ſa courſe. (B.)

ÉLOGE DE CHARLES V, ROI DE FRANCE.

CE fut la valeur, qui de ses mains triomphantes éleva le Trône des François. On avoit vu les premiers Capets, imitateurs des descendans de Merovée, s'abandonner tout entiers à leur courage belliqueux, & plus soldats que généraux, porter à l'excès une ardeur téméraire que fortifioient encore les idées gigantesques de la chevalerie. Ne dissimulons pas que ces siecles héroïques étoient barbares. Instruit par les fautes de son pere & de son ayeul, CHARLES comprit que le titre auguste de Chef de l'Etat avertit les Rois que c'est moins du bras que de la tête qu'ils doivent se servir, que leur valeur consiste à voir le péril de sang froid, sans s'y précipiter avec furie. Il comprit qu'étant l'ame de cent mille combattans, c'étoit assez pour lui de tracer le plan général de leurs

opérations, & de diriger à une même fin tous les reſſorts divers qu'il étoit maître de faire mouvoir.

Rarement les Princes reçoivent une éducation conforme à leur importante deſtinée (*a*). Charles fut formé par l'adverſité, & ce maître terrible & ſublime lui mit ſous les yeux la chaîne immenſe de ſes devoirs ; & en même tems il le doua de cet eſprit de conſeil & de pénétration, plus fort que le torrent paſſager des armes. Il falloit manier le génie d'une nation belliqueuſe & fiere. Charles reconnut qu'il avoit à conduire un peuple indocile & malheureux. Au milieu d'une régence orageuſe, il ſe trouvoit parmi les écueils les plus terribles. La France, épuiſée par une défaite ſanglante, conſternée par la captivité de ſon Roi, déchirée par ſes Princes, livrée tour à tour à la fureur du peuple, &

(*a*) C'eſt le ſort des têtes couronnées de n'apprendre les calamités qui frappent leurs ſujets, que lorſqu'il n'y a plus d'eſpoir ni de remede ; alors on ne leur cache plus la vérité.

à l'ambition des grands, touchoit à ſa ruine. Les rênes du gouvernement flottoient abandonnées; chacun s'empreſſoit à les ſaiſir; on vit alors un Prince de dix-neuf ans créer pour ainſi dire ſes droits, s'élancer ſur le timon, arracher ces rênes avec fermeté, des mains ſacrileges qui vouloient les ravir, & empêcher les factieux d'achever l'ouvrage de l'ennemi. Un vainqueur orgueilleux mena-çoit nos frontieres entr'ouvertes: le jeune Dauphin, ſans finances, ſans vaiſſeaux, ſans troupes réglées, tenta d'inſpirer un nouveau courage à la nation entiere preſque avilie, & lui découvrit ſes reſſources lorſqu'elle ſembloit déſeſpérer d'elle-même.

A cet état de foibleſſe & d'humiliation, l'Angleterre oppoſoit & ſa puiſſance & ſa gloire. Ayant forcé l'Ecoſſe au ſilence, ſoumis l'Aquitaine à ſon joug & la Bretagne à ſon allié, le vainqueur de Calais venoit déja de démembrer, & ſe hâtoit d'envahir ce Royaume, dont la loi fondamentale excluoit tout maître étranger. Mais le bruit des armes étouf-

ſant la voix de la juſtice, la force pouvoit réaliſer ce que ſes prétentions avoient de chimérique. Deux fois il s'étoit montré téméraire ſans en porter la peine: deux fois l'impatience aveugle de nos Rois s'étoit précipitée dans l'abîme ouvert pour l'engloutir. Edouard étoit triomphant, & la fortune avoit couronné juſqu'au noble déſeſpoir de ſon fils.

Tandis que la valeur heureuſe de ces guerriers attaquoit à découvert le trône des *Valois*, la ſombre politique du Roi de Navarre en ſappoit en ſecret les fondemens ébranlés. Ce tyran farouche, tranſplanté ſur les terres d'Eſpagne, tenoit encore à la France par de riches domaines, plus importans par leur ſituation (*a*) autour de la capitale, que par leur étendue. Plus près du trône (*b*) qu'Edouard

(*a*) Outre ſes prétentions ſur la Brie & la Champagne, il tenoit pluſieurs places en Normandie & en Picardie.

(*b*) Il étoit petit-fils de Louis Hutin, au lieu qu'Edouard n'étoit petit-fils que de Philippe le Bel.

même, si la loi ne les en eût également écartés, il cherchoit à éluder cette loi sacrée par tous les artifices d'un esprit intrigant & d'un cœur corrompu. Trahisons, parjures, assassinats, poison même, tout crime utile lui étoit familier; d'autant plus dangereux que des qualités brillantes, trop communes aux grands scélérats, masquoient ses vices monstrueux. Cette finesse qui ressemble à la prudence, cette affabilité séduisante, cette libéralité intéressée, cette éloquence naturelle & dont il n'est que trop facile d'abuser, cette fougue impétueuse que le vulgaire confond avec le courage; tout lui servoit à déguiser sa marche criminelle, & il a fallu l'œil de la postérité & sa voix foudroyante, pour frapper d'opprobre ce tyran.

Pressé de toute part, environné de tant d'ennemis, Charles apprit à s'observer, à mesurer ses actions, ses paroles, ses regards, & même son silence. Il prit pour regles invariables de sa conduite, la patience & cette prudence qui fait dissimuler sans duplicité ni

trahifon. La patience du chef d'un Etat ébranlé consiste dans cette circonfpection qui, pour fauver l'honneur d'un gouvernement foible, compofe avec des fujets féditieux ou des voifins injuftes, dont les révoltes & les entreprifes mériteroient d'être punies hautement par un Prince dont la force appuyeroit les droits légitimes. Elle dérive de cette modération qui comprimant le courroux le mieux fondé, laiffe aux coupables la reffource du répentir, ou ménage à la juftice la poffibilité de fa vengeance. Enfin, loin d'être une qualité purement paffive, (comme elle le paroîtroit à ceux qui n'approfondiffent rien), la patience eft peut-être le plus noble effort d'une ame ferme & vigoureufe, puifqu'elle l'éleve jufqu'à fe dompter elle-même. La juftice la plus exacte peut encore autorifer dans un Roi la diffimulation, c'eft-à-dire, cet art qui opere à propos, un effet, tandis qu'il en paroît préparer un autre; art innocent, néceffaire, qui obtient par adreffe ce qui lui échapperoit fans cet heureux détour. La prudence

en

en fait même un précepte positif aux Rois; qui sont assez instruits pour gouverner par eux-mêmes, assez zélés pour se livrer aux laborieuses discussions des affaires d'Etat, assez fermes pour contenir leurs ministres dans une juste dépendance; & c'est de-là que suit le maintien des loix, le bonheur des peuples, leur amour pour le souverain, & la vraie gloire du Monarque.

La pratique de ces vertus devenoit à Charles d'une nécessité plus absolue au milieu du feu des guerres civiles, où il eut besoin de tant de politique (a), de tant de prudence

(a) Dans l'acception vulgaire, un politique est un homme qui rusé, qui marche par des chemins couverts, qui emploie avec adresse l'artifice & la feinte, qui a des idées compliquées; & sous ce point de vue, le politique a été regardé d'un œil défavorable : mais dans l'acception générale & raisonnée, un politique, au lieu d'être un homme à moyens obliques & petits, est celui qui voit en grand, qui découvre des ressources où les autres n'apperçoivent rien, qui saisit la vraie maladie d'un

& de tant d'activité. L'armée Françoise étoit défaite; son Roi portoit des fers, & l'assem-

---

empire & le remede qu'il faut lui appliquer, qui sait calculer les degrés de résistance & de possibilité, qui ne s'entête pas imprudemment & recule à propos, qui saisit l'instant précis où il peut s'élancer d'un pas hardi : c'est un homme qui mesure d'un coup d'œil la masse d'un Empire, & ne la lance contre un autre qu'en prévoyant le double effet qui doit résulter de ce choc : c'est un homme qui doit être à la fois timide & audacieux, réservé & facile, impétueux & froid; avoir présent à l'esprit tous les ressorts qu'il peut faire mouvoir & les manier sans confusion. Cette sublime politique est fondée, comme la plus haute géométrie, sur les principes les plus simples. C'est la juste connoissance des forces relatives & de la résistance de ces mêmes forces, de leur ensemble & de leur accord. Le politique ne feroit jamais de fausses combinaisons sans l'extrême variation des hommes, dont la volonté flottante ne sauroit guères être assujettie à un point fixe. Le politique fera donc sur-tout une étude particuliere des hommes. C'est par elle qu'il apprendra que le difficile de son art n'est point d'unir, mais d'entretenir l'accord & le concert au milieu de tant de volontés

blée tumultueuſe des Etats préſentoit un écueil formidable, où devoit ſe briſer l'auto-

---

qui ſe préjudicient à elles-mêmes. Il faut que l'habilité du politique concilie cette foule d'eſprits & leur donne un centre autour duquel ils s'agitent ſans s'écraſer; il faut que la fertilité de ſon génie trouve des moyens pour faire adopter ce qui eſt trop au-deſſus des conceptions vulgaires. Le petit génie n'imaginera que des ſtratagêmes, ſe couvrira d'un maſque, ſe perdra dans les intrigues, croira être fin en donnant des apparences contraires; foibles reſſources qui ſont preſque toujours un inutile appui. Le grand politique, loin de la fourberie & de ces fineſſes honteuſes, bâtira ſes plans ſur le caractere d'un peuple vu en grand, ſur la véritable connoiſſance de ſes mœurs. Il fera plus que le guerrier. Celui-ci ravage comme un torrent, & paſſe de même. Les ſanglans trophées de la victoire ſont toujours chérement achetés. Le vainqueur eſt ſouvent loin d'en cueillir les fruits. Il n'eſt plus rien, ſi le politique ne vient à ſon ſecours, s'il ne garde, s'il ne conſerve ce qu'il a ſubjugué. Ainſi Charles V, ſans ſortir de ſon cabinet, ſut regagner tout ce que lui avoit fait perdre la bataille de Poitiers & la captivité de ſon pere. Voyez Fabius tourmenter les ſuccès

rité mal affermie d'un Prince dont on ne voyoit que la jeunesse, & d'un Ministere dont on ne sentoit que trop les vexations & l'imprudence. Aussi ce peuple si prompt à trouver des ressources dans ses sacrifices, lorsque l'amour pour ses Rois établit sa confiance, alors plus aigri par l'oppression que découragé par l'infortune, trop emporté pour se contenir dans les bornes raisonnables, croyoit ne pouvoir sortir d'esclavage qu'en se précipitant dans l'anarchie. Les cris séditieux n'annonçoient que des projets de révolte, tandis que les malheurs présens exigeoient les plus rares efforts d'un zele généreux, & sur-tout le plus parfait concert entre les divers ordres;

---

d'Annibal, & les consumer par une force inactive. Voyez Coligny, un des plus malheureux généraux, triompher en posant les armes & briller après des chûtes. La plus grande puissance, la plus formidable, peut être ruinée par un politique, qui protégeant un Etat voisin plus foible, saura enlever à son rival, presque à son insçu, les forces secrettes & vitales qui constituent sa situation florissante.

concert qui ne pouvoit ſubſiſter que par la ſubordination.

Forcé d'opter entre quelques ſubſides inſuffiſans & le maintien de ſon autorité ſi néceſſaire à la conſervation de la Monarchie, le Dauphin rompit les Etats, réſolu de tout tenter avant que d'acheter leurs dangereux ſecours. Il parcourt, il ſollicite les Provinces; il attend plus de ſenſibilité de ces cœurs moins depravés par le luxe: par-tout il voit éteintes les nobles flammes du patriotiſme, par-tout la rigueur des impôts avoit briſé les liens ſacrés qui doivent unir les ſujets au ſouverain; & cependant le Roi Jean avoit pour ſes peuples des ſentimens de pere. Mais que peut la bonté du cœur ſans la force de l'ame? La molleſſe dans un Monarque eſt plus terrible que ſon deſpotiſme. Eh, qu'importe aux ſujets la bienveillance ſtérile d'un Roi foible, qui les abandonne & qui ſe livre lui-même à des tyrans ſubalternes! La frontiere importante du Languedoc avoit été ménagée par crainte; elle ſuppoſa l'avoir été

par amour. Elle ſignala ſa reconnoiſſance par des ſacrifices mémorables. Foibles moyens, trop diſproportionnés aux beſoins ! Le Dauphin eut la ſageſſe de le ſentir, & la générofité de ſe remettre à la diſcrétion des Etats, réſolu de tout ſouffrir d'eux, pour les ſauver d'eux-mèmes, adoptant cette maxime antique & ſainte *que le ſalut dû peuple eſt la ſuprême loi.*

Dans ces cruelles circonſtances, le Navarrois furieux s'échappe de ſa priſon, comme un tigre du fond de ſon repaire. Il s'élance ſur la capitale, prêt à la déchirer. On vit un Miniſtre du Dieu de paix (*a*), on vit un chef reſpecté des citoyens, fomenter une ligue qui n'avoit le bras levé que pour renverſer le trône. Afin de s'aſſurer l'impunité de leurs attentats, les factieux eſſayerent d'abord de faire taire les loix, en détruiſant

(*a*) Robert le Coq, Evêque de Laon, & Etienne Marcel, Prévôt des Marchands, chefs de la faction des Chaperons mi-partis.

leurs fideles organes. Ils vouloient anéantir ce ſénat, ſource antique & précieuſe de la confiance nationale, tantôt le refuge des peuples, tantôt le ſoutien des Rois, & toujours le lien de l'harmonie publique. Auſſi les ſéditieux crurent-ils ne pouvoir ſapper l'autorité qu'après en avoir renverſé les fondemens.

O jours de vertige! ô ſpectacle monſtrueux! une populace effrénée forçant le palais de ſes rois, montant juſques ſur les marches du trône, égorgeant ſes peuples, zélés défenſeurs dont le ſang réjaillit ſur leur maître! Auſſi ferme à l'aſpect de la mort, qu'indigné de devoir la vie aux ménagemens timides du chef de la révolte, le Dauphin ..... Mais c'eſt entrer dans les ſentimens de mon héros, que de lui dérober ici une partie de ſa gloire. Périſſe à jamais la mémoire de ces excès honteux; ils ont été trop bien reparés par ce même peuple, devenu le plus fidele & le plus inviolablement attaché à ſes Rois.

Paris étoit livré aux fureurs du carnage ; Charles céda aux tems, & sa fuite fut un trait rare de politique & de prudence. N'oublions pas la Province qui la premiere eut l'honnneur de lui tendre les bras. La Brie donne un grand exemple à la France : Provins enleve aux villes les plus renommées l'avantage de relever la Monarchie. Là, se tiennent des Etats où le patriotisme éleve sa voix pure & magnanime ; là, les peuples présentent des dons volontaires, & leur amour surpasse ce qu'on en pouvoit attendre. La Picardie imite la Champagne & se distingue par le même zele. Rois, soyez attentifs ; considérez les François qui composoient les Etats de Compiegne, semblables à ces Romains qui savoient si bien apprécier les actions héroïques, venir remercier le Dauphin au nom de la Nation de n'avoir point désespéré du salut de l'Etat. Quel peuple ! & qu'il est digne d'avoir des Charles V pour maîtres !

A ce cri de l'honneur François, la Noblesse

se reveille : elle accourt en foule se ranger autour de l'héritier de la couronne : enflammée par les regards de Charles, elle se souvient qu'elle est le rempart du trône, & qu'elle doit le soutenir lorsqu'il chancelle, ou s'ensevelir sous ses ruines ; elle se dévoue à une guerre plus juste & plus glorieuse que celle qu'elle venoit de soutenir contre les laborieux habitans des campagnes, rendus furieux par ses vexations, & son arrogance plus cruelle encore.

Il étoit réservé à la sagesse du Dauphin de calmer ces troubles affreux. Parmi tant de tourbillons opposés, il parut comme un astre élevé au-dessus des orages, qui alloit faire lever des jours plus sereins.

Il maîtrise la férocité, il fait tirer parti des plus indomptables passions ; il fait servir au bien public le courage indépendant de ces aventuriers qui, errans & vagabonds, dévoroient la subsistance des cultivateurs. Les bras qui déchiroient la patrie, combattent pour sa défense. Les révoltés tremblent dans

la capitale investie; la foudre vengeresse gronde à leurs portes; la famine désolante introduit dans leurs murailles le désespoir & la mort; les coupables sont consternés; les vrais citoyens reprennent cet ascendant que donne la vertu. L'université, (*a*) joint les charmes de l'éloquence aux grands motifs de la religion, elle parle aux cœurs & les entraîne, elle parle aux esprits & les subjugue. Le Roi de Navarre est chassé, mais son complice se maintient & leve encore une tête rebelle; & tandis que Charles, en pere tendre, suspend les assauts, pour ouvrir à des enfans égarés le chemin du répentir, le perfide Marcel prépare sourdement le retour & le triomphe du tyran. Vis éternellement dans nos Fastes, ô toi, illustre citoyen, digne rival des Harmodius & des Aristogiton, toi qui ordonnas le supplice du traître, qui

(*a*) L'Université jouoit alors un rôle assez considérable; elle renfermoit la partie éclairée de la Nation.

ouvris à l'héritier du ſceptre ces mêmes portes qui alloient être livrées à l'étranger; & vous, qui m'écoutez ... que le reſpect dû à la mémoire de Simon Maillard prête de la nobleſſe & de l'énergie aux ſyllabes conſacrées à graver ſon nom dans tous les cœurs françois!

Le Dauphin eſt rentré triomphant dans la capitale. Ses vertus ont réuni les partis diviſés, tous d'accord pour l'admirer & le bénir. Sa ſageſſe avoit laiſſé courir le torrent qu'il eut été dangereux d'arrêter, & l'emportement du peuple, comme il l'avoit prédit, s'étoit exhalé en fumée. Je louerai Charles d'avoir ſçu apporter des remedes ſans violence. Ménager ainſi le ſang du peuple rebelle, eſt ſans doute le plus haut degré de l'héroïſme.

Une nouvelle ſcene s'ouvre, ſcene brillante & glorieuſe. Les défenſeurs de la patrie marchent ſous le même étendard. La France oppoſe la prudence de ſon chef à la multitude de ſes ennemis. Des ſuccès rapides

puniffent le Navarrois de fes fureurs & de fes parjures. Forcé d'accepter la paix, il va cacher au centre de fes montagnes & fa haine & fa rage impuiffante.

Mais d'un autre côté, le redoutable Edouard qui n'avoit fufpendu les attaques que pour laiffer fes ennemis fe détruire d'eux-mêmes, allarmés de cette réunion inattendue, faifit le moment de leur plus grande foibleffe pour les accabler du poids de toutes fes forces. Charles voit les dangers que doit entraîner cette guerre fatale, & il a le courage de la préférer à une paix ignomineufe. Cependant ira-t-il, pilote téméraire, livrer à toute la violence de la tempête le frêle vaiffeau dont il dirige le gouvernail? C'eft ici le triomphe de fa fageffe; c'eft ici qu'il faut admirer le plan approfondi, ce fyftême admirable de défenfe, cette chaîne d'opérations liées les unes aux autres : c'eft l'intelligence prudente de Fabius, c'eft fa vigilance infatigable. Il fait de la France un boulevard capable de réfifter aux invafions de l'Angleterre. Il tem-

pere l'ardeur précipitée de cette milice impatiente qui porte aux combats une ſuperbe imprudence. Edouard, comme un lion qui rugît dans des plaines déſertes, où ſon œil allumé n'apperçoit que d'inſenſibles objets de ſes fureurs, frémit de ſe voir arracher ſa proie: il ſe conſume en vains efforts. Rheims le repouſſe, Paris le brave; les moindres villes lui échappent. L'Europe admire les reſſources de la France, toujours préſentes au génie étendu & puiſſant de ſon protecteur. Le ciel même ſe déclare & tonne; la flotte d'Edouard qui avoit promené l'épouvante & la terreur, frappée de cette main qui ébranle les empires, vint expirer ſur nos bords; comme les vagues mugiſſantes de la mer, qui ſemblent devoir tout engloutir après s'être élevées juſqu'aux cieux, tombent, ſe briſent ſur les rochers, & battent nos côtes d'un courroux impuiſſant.

O joie! ô triomphe dans des circonſtances auſſi malheureuſes! Charles a briſé les chaînes de ſon pere & de ſon roi, & il dépoſe en-

tre ses mains, avec autant de tendresse que de respect, cette autorité royale dont il n'avoit été que le dépositaire: il compte pour rien tous les travaux qui ont acheté un tel moment. O jours d'un plus grand exemple! l'honneur ramene le Roi en Angleterre, où il meurt victime de sa parole.

Charles avoit sçu régner avant que de monter sur le trône; il s'y assied avec cet œil assuré qui juge & qui voit, avec le bras tout formé aux pénibles fonctions du gouvernement. Il reçoit de son peuple les gages les plus flatteurs de son estime & de son amour. Ce n'étoient point les acclamations passageres d'une turbulente ivresse; c'étoit le cri du sentiment profond & durable qu'inspiroit l'usage de ses vertus. Déja la victoire lui donne le brillant augure des triomphes de son regne. Le Navarrois toujours furieux, venoit de renouveller la guerre. Charles le Sage ayant à combattre de nouveau ce cruel ennemi, suivit un autre plan; il permit à son général de se livrer à toute la force & l'ac-

tivité de son courage. Il est enfin soumis à Cocherel sous les armes d'un vainqueur justement inexorable. La perte de ses places les plus importantes, sa défaite, sa fuite, dûrent lui faire sentir combien étoit fausse une politique fondée sur la perfidie.

Charles n'avoit point remis le commandement de ses troupes à un homme maîtrisé par l'orgueil ou la cupidité, aussi incapable de gouverner les autres que de se gouverner lui-même. Il les avoit confiées à *Duguesclin.* A ce nom, le respect & la sensibilité se réveillent dans tous les cœurs; il retrace à la fois, la valeur, la générosité, la candeur, la solidité des vertus morales, l'éclat des talens militaires. C'étoit un de ces héros que la Providence accorde aux grands rois, pour les récompenser de leurs travaux; & lorsqu'un empire chancelle ou penche vers sa ruine, ce sont eux qui opposent une main forte & le raffermissent sur ses antiques fondemens. Tel fut ce vaillant Connétable, dont l'ame répondoit à l'ame de Charles. Elles se

démêlerent; se connurent & s'aimerent, également animées de cet amour sacré du bien public, qui opere les plus grandes choses. Quelles gardes, quelles défenses, quelles armes plus puissantes & plus sûres que celles de l'amitié? Elle procure le même avantage que si la Divinité unissoit à un seul corps plusieurs ames douées de diverses qualités. Aujourd'hui encore leurs cendres reposent sous la même tombe; leur gloire se partage sans s'affoiblir; leurs noms vivent ensemble, tandis que leurs ames se trouvent réunies dans le sein du Dieu des armées.

Un Prince cruel régnoit alors & désoloit l'Espagne; il rendoit odieux le pouvoir des Rois. Duguesclin part; il entraîne hors de la France ces Légions qui la ravageoient, & qui maintenant soumises & disciplinées, s'étonnent peut-être de marcher contre un oppresseur, & de défendre la cause des peuples. Le tyran est frappé, mais il se releve: secouru d'un allié puissant, il combat: il enchaîne son vainqueur. Mais l'injuste monarque

que devient bientôt lâche. Pierre le Cruel, par son ingratitude, écarte son protecteur; c'est alors qu'il revoit Duguesclin plus terrible courir à la vengeance. Pierre le Cruel succombe en frémissant; le sceptre échappe de sa main, & passe au pouvoir de Henri & de sa postérité. L'humanité est délivrée d'un fléau. La France & la Castille font cette alliance mémorable, aussi glorieuse qu'utile aux deux Rois...

Quelque avantage qu'Edouard eut retiré du Traité de Bretigny, il éludoit l'exécution des seuls articles favorables à la France, dont il persistoit à se dire Roi. Charles, fidele à tous ses engagemens, mais résolu de soutenir l'honneur de sa couronne, dissimuloit les infractions de son rival. Il combine les tems, médite & prépare en silence le moment où il pourra faire valoir ses droits, armé d'une force qui les rendra respectables.

Cependant l'avarice & la dureté du gouvernement Anglois indignerent & lasserent les grands vassaux de la couronne de France, an-

nexés par la paix au Duché de Guyenne; ils réclamerent les droits imprescriptibles de la nature & des gens, & ces principes évidens & sacrés qui condamnent le despotisme odieux qui ose disposer des peuples sans leur aveu, comme d'un vil bétail attaché à la terre, & que l'on échange arbitrairement. Ils porterent leurs plaintes & le cri de l'humanité aux pieds de ce trône qui pouvoit en être regardé comme l'inviolable asyle. Charles prend l'épée des mains de la justice : législateur sacré, il stipule pour le genre humain & pour sa liberté. Le Prince de Galles ajourné à *la* Cour des Pairs, répond à son Suzerain avec cette hauteur qui n'annonce que l'audace. La guerre est résolue, sur un plan qui a la fois disposoit & embrassoit l'avenir. La confiance a fait tous les préparatifs. Charles recueille le fruit de ses vertus. Ces mêmes Etats, autrefois si indociles, touchés de son amour, convaincus de sa sagesse, attendris, pénétrés, dévouent d'eux-mêmes & sans réserve leur fortune & leurs vies, au service d'un Prince

devenu invincible, en commandant à de tels ſujets.

C'eſt à nos Annales de tranſmettre à la poſtérité les ſuccès d'une guerre où les maux inévitables furent rachetés par de plus grands biens. On verra le bras du Connétable exécuter ces grands projets, conçus dans la tête du Monarque. On verra les freres du Roi toujours ſoumis, malgré leur ambition, rapporter à ſes belles diſpoſitions les plus heureux effets de leur valeur. On verra trois armées Angloiſes ſe conſumer ſucceſſivement, dépérir en détail, toujours harcelées dans leur courſe, & finir par être écraſées. On verra nos Provinces reconquiſes, glorieuſes de ſe réunir au ſein de la Monarchie; le Roi créer une Marine qui, jointe aux Eſcadres de Caſtille, détruit & diſperſe les flottes Angloiſes, frémiſſantes de céder l'empire des mers; pourſuivies juſques dans leurs ports, où les François porterent à leur tour & le fer & les feux vengeurs. On verra le Navarrois confondu, malgré toutes les reſ-

ſources de ſon génie criminel ; Edouard & ſon fils flétris par la honte, expirer dans les chagrins dévorans. Enfin on verra Charles toujours ſage, toujours grand, joindre toutes les parties de ſon Etat par les liens de la confiance & de l'amour, en faire un corps redoutable dont il eſt l'ame ; ſe rendre de jour en jour plus cher à ſon peuple, qui, après l'avoir admiré dans la guerre, l'adora dans la paix.

SECONDE PARTIE.

O SCIENCE profonde de régner, qui connoîtra tous tes ſecrets ? qui veillera ſur tant de reſſorts compliqués, qu'une main ſavante doit faire jouer ſans trouble & ſans confuſion ? qui ſoutiendra dignement le glaive ſacré des Loix, ſans ces alternatives dangereuſes de rigueur & de molleſſe ? Ce ſera le Monarque qui, comme Charles, prendra pour guides la ſageſſe & la juſtice.

La ſageſſe n'eſt point proprement une vertu particuliere, elle eſt le réſultat de toutes les vertus; elle eſt fille de la recherche du vrai, elle marche à la ſuite des connoiſſances, elle nous impoſe la loi de concourir à l'ordre univerſel dans la ſphere où l'Auteur du grand Tout nous a placés; & tandis qu'elle diſpoſe toutes choſes, la juſtice, comme un principe de vie actif, deſcend, coule dans les nerfs d'un Etat, lui donne la force & la ſanté; elle veille à la porte de chaque maiſon; elle y établit une douce ſécurité; elle épouvante le méchant qui, environné d'une lumiere odieuſe, redoute ſon œil ouvert & ſa main armée.

Le ſanctuaire de ces vertus doit réſiſter dans la haute région des trônes; c'eſt de là que les Rois voyant rouler à une diſtance immenſe leurs ſujets, doivent, comme le ſoleil, en féconder tous les ordres d'une chaleur pénétrante; ou plutôt ils doivent imiter le modele de perfection, cet Etre Souverain qu'ils repréſentent, lui qui, embraſſant toutes les parties de l'univers, n'en ſacrifie aucune, n'a-

bandonne point les détails au hazard, & veille ſur le vermiſſeau rampant ſous la mouſſe, comme ſur les globes étincellans qui ſont circuler les mondes.

Juſtice, bonté, intelligence, les principaux attributs de la Divinité, ſont les types auxquels les Rois doivent ſe conformer, comme ſes vivantes images. Il n'eſt que les bons Rois qui regnent véritablement. L'homme en proie au faſte, à l'orgueil, à la volupté, aux courtiſans, ne peut être le ſouverain ni de lui-même ni de perſonne; quand l'univers lui ſeroit ſoumis, il ne ſeroit pas roi; vil eſclave ſur le trône, il obéiroit aux paſſions d'autrui, & il ne ſauroit commander aux ſiennes: alors ſes honteux favoris écraſent les peuples de ce même ſceptre qu'il ne peut porter. Peignons donc le Roi véritable, traçons d'un pinceau rapide le caractere & les vertus d'un Monarque qui tenoit le ſceptre d'une main ferme (*a*), qui,

(*a*) Le Souverain doit être ſévere à ſes courtiſans, doux à ſon peuple. Ses courtiſans ſont ſes vrais en-

Pafteur de fes peuples, ne donnoit point au fommeil la nuit entiere, veilloit fans ceffe fur eux & fur lui-même, regardoit fes bienfaits comme fes feuls actes volontaires, les feuls qui pourroient faire fa félicité : d'un Roi, qui ne connut ni les honteux déréglemens, ni les folles prodigalités; qui fe rendit jufte, éclairé, qui ne trahit point l'Etat par fa négligence; mais qui, auffi modéré qu'intrépide, refpectoit le fang de fes fujets, en connoiffoit tout le prix, gémiffoit fur le fléau horrible de la guerre, & comptoit cette fa-

---

nemis: fon peuple eft par nature fa richeffe, fon foutien, fa force réelle. Le fentiment le plus louable peut dévenir un défaut dans la perfonne d'un Prince. L'amitié, la douceur, la générofité, peuvent porter des atteintes à la juftice qui eft la premiere vertu du Monarque. Il faut que fes actions foient perpétuellement dirigées d'après l'intérêt général. L'ordre & la juftice, voilà fes premiers parens, fes premiers amis; s'il les perd de vue, en croyant faire un heureux, il figne le malheur d'une province.

tale néceſſité au rang des malheurs des Rois.

Pour réprimer la miſérable ambition du vulgaire des Souverains, & pour éteindre dans leur cœur la ſoif de s'aggrandir, peut-être ſuffiroit-il qu'ils euſſent aſſez de juſteſſe d'eſprit, pour bien concevoir que la chaîne de leurs obligations s'étendant à toutes les limites de leurs Etats, ils ne peuvent, en les reculant, que multiplier les difficultés qu'entraînent les pénibles devoirs de la royauté. Auſſi, ce qui diſtingue Charles avec le plus de gloire, c'eſt que jamais l'éclat de ſes victoires ne fut terni par l'injuſtice. Loin d'être uſurpateur, il ne fit que réunir les membres épars que la force avoit diſtraits du corps de la Monarchie, & arracher ſes ſujets à l'oppreſſion de l'étranger, pour les rendre heureux ſous l'empire des Loix.

Il ſentoit que ces Loix ne ſeroient ſacrées qu'autant qu'il les honoreroit lui-même. Il rétablit l'autorité des Parlemens (*a*), & crut

(*a*) S'il eſt néceſſaire à tout Gouvernement d'avoir un Monarque, ſi je ne puis même le concevoir

devoir récompenser le zele noble & désintéressé des Magistrats, par des privileges &

-sans cette piece principale, je le conçois moins encore privé de ce pouvoir intermédiaire qui doit exister entre les Rois & les Peuples : c'est le lien légitime & nécessaire entre le trône & l'Etat; c'est le point d'appui mutuel à deux forces qui se balancent respectivement, c'est l'organe des Loix qui doit retentir dans l'intérieur de l'Etat, comme les armes & les soldats doivent veiller sur les frontieres. Ce Corps est fait pour défendre & la cause du trône & celle des sujets : il empêchera qu'ils ne se heurtent; il repoussera les malheurs du Despotisme & ceux de la Démocratie. Les Parlemens en France ont rendu des services essentiels à la patrie : ils ont mis un frein aux prétentions ambitieuses de la Cour de Rome; ils ont empêché le Clergé de prévaloir; ils ont affermi la couronne sur la tête de nos Rois, en soutenant leurs privileges; ils ont enchaîné sagement le Despotisme sacerdotal; ils ont sauvé les peuples de plusieurs édits bursaux, en élevant de salutaires clameurs; ils ont facilité l'obéissance, en donnant les premiers l'exemple de leur juste respect pour le Souverain; ils ont maintenu ses droits, & contre

des exemptions, afin que, dégagés des embarras du siecle, ils semblassent partager l'in-

---

lui-même, dans des jours de prestige & d'aveuglement. Ces Corps ont mérité la reconnoissance de la Cour pour l'avoir aidée à renverser ce qu'elle n'osoit pas elle-même attaquer à front découvert. Leur destruction alloit donc manifestement contre l'intérêt du Monarque & contre l'intérêt de l'Etat. Le Monarque est plus fort avec eux, que sans eux. S'il s'est rencontré un ministre intrigant & lâche, d'une témérité assez extravagante pour percer de coups la Magistrature ; on a vu (époque unique dans l'histoire) douze cents Magistrats choisir volontairement l'exil, & attendre le jour où la justice de leur cause paroîtroit dans tout son éclat. Il est venu le jour que tous les vrais citoyens pressentoient de voir arriver. Le jeune Monarque qui gouverne aujourd'hui la France, éclairé par la sagesse même dans l'âge des vertus, s'est acquis des droits éternels à notre amour & à notre reconnoissance, en rétablissant dans leurs fonctions des Juges qui ne peuvent être qu'utiles, & jamais dangereux. A cette époque la Nation a conçu l'espérance d'un bonheur futur ; les ennemis de sa gloire & de sa puissance ont frémi. La majesté

dépendance du Juge suprême. La vénalité n'excluoit point alors la vertu privée des dons de la fortune, ni ne l'exposoit à la dangereuse tentation de s'indemniser. Le choix du Prince, choix si capable d'élever les ames, ne tombant que sur des ames déjà grandes, & les droits de la naissance cédant aux droits du mérite, la modération, mere de l'intégrité, formoit essentiellement le caractere de ces vertueux Magistrats, tandis que l'honneur étoit le ressort unique & fécond de leur généreux travaux. Que j'aime à voir ce grand Roi connoître de quel prix étoit cet honneur pour des cœurs françois, ne point craindre de se dégrader par l'exercice des plus importantes fonctions de la Royauté, s'asseoir

---

des Loix a fait la majesté du trône. Le Monarque s'est réuni à son peuple par un lien indissoluble; & comme il jouit par ce premier acte de sa puissance d'une confiance sans bornes, tout lui sera facile à la tête d'une Nation sensible, qui brûle de lui prouver tout ce que fait faire l'amour & tout ce qu'inspire la vénération attribuée à sa personne.

parmi les anciens du Peuple, préſider au conſeil des juſtes, non pour y diſcuter de vains ou de frivoles droits, mais pour tirer plus de lumiere du ſecours du raiſonnement & de l'expérience! Le ſublime intérêt qui l'anime, paſſe dans ceux qu'il admet à ſa confiance, & la ſageſſe répandoit ſes rayons ſur ces aſſemblées auguſtes, où la majeſté du Trône ne conſultoit pas pour elle-même, mais pour l'avantage des peuples. Tel préſidoit Saint Louis, tel préſidoit Charlemagne, tel l'Ecriture nous peint l'Etre Eternel, environné des puiſſances du ciel, lorſqu'il s'aſſied pour juger la terre.

C'eſt de-là qu'émanoient ces belles Ordonnances, qui rendoient aux Loix leur ſimplicité & leur uniformité primitives (*a*),

---

(*a*) Le caractere de la barbarie eſt une complication de loix contradictoires. Il ne faut pas confondre avec cette complication cette multitude de réglemens, qui ſont une ſuite néceſſaire d'un nombre infini de poſſeſſions. Dans un Etat où l'in-

accéleroient les jugemens, abrégeoient les formes juridiques, écrasoient l'hydre de la chicane (*a*), ce monstre destructeur des familles, alimenté par cette espece d'hommes

---

dustrie est poussée loin, où chacun a & doit avoir sa maniere d'exister, ces réglemens subdivisés d'après des principes généraux deviennent utiles, & Montesquieu a très-bien observé qu'ils défendent & protégent les possessions particulieres. Il faut que la Législation en grand soit réduite à des principes simples & clairs. L'état des personnes, les mariages, les héritages, ne sauroient être soumis à des loix trop positives : mais quant à ces débats que l'intérêt fait naître, & que le génie même ne sauroit prévoir, qui sont le fruit de toutes ces petites propriétés qui se touchent & qui se croisent, ces débats prouveront la vie & la force du corps politique, en ce que chacun sait défendre ses droits ; ce qui établit une espece d'égalité. Que ces petites loix soient donc mouvantes & mobiles, comme les petites passions qui les mettent en jeu ; plus le mouvement en sera vif, plus il annoncera la santé de l'Etat.

(*a*) Les Procureurs réduits à 40.

vils, qui se nourrissoient de ses odieuses rapines après s'être abreuvés de son fiel. C'est de-là que la voix de la patrie rappelloit l'Ordre des Avocats (*a*) à la noblesse & à l'excellence de son institution, assuroit au pauvre & à l'orphelin des défenseurs sensibles & désintéressés. O mémorable exemple & fait pour être suivi! Le Législateur lui-même, trop éclairé pour ne pas savoir combien le cœur des Rois est exposé à de fréquentes surprises, s'assuroit d'une barriere utile, en ordonnant aux dépositaires des Loix de ne s'en écarter jamais, lors même qu'un ordre de sa main paroîtroit y déroger (*b*).

(*a*) Injonction aux Avocats de plaider pour les pauvres *gratis*.

(*b*) Nombreux partisans du Despotisme, que je rencontre tous les jours au sein de ma patrie, faut-il vous répondre encore? Quoi, vous voulez donner tous les privileges à un seul homme? Vous voulez donc qu'il puisse en tout tems tourner contre ses sujets l'épée menaçante, faite pour intimider l'ennemi? Vous voulez que ses erreurs s'étendant sur

Cette main n'étoit point faite pour tracer des ordres précipités ou peu réfléchis ; cette

---

un vafte Royaume, ne foient bornées ni par l'efpace ni par le tems ? Connoiffez-vous les fuites du pouvoir arbitraire ? Voyez la Perfe inondée de fang d'un bout à l'autre : il n'y avoit point de repréfentans de la nation dans ce beau pays : il n'y avoit qu'un homme ; il avoit une puiffance fans bornes : fon peuple n'avoit ni force, ni volonté. L'anarchie qui fuccede à la tyrannie, & plus cruelle encore, a livré ces immenfes pays aux fureurs du glaive. Depuis quarante-cinq ans on égorge dans ce vafte & fuperbe empire. Le Defpotifme regne par la crainte, & la crainte eft une fituation violente. Comme l'autorité n'a point de frein, la réaction de l'efclave, quand il fe fouleve, fe porte au même excès. L'humanité étant méconnue du chef, il donne l'exemple du crime, & la cruauté eft le partage de quiconque jouit d'un inftant de pouvoir. Le Defpotifme paffe dans le cœur de tous ceux qui en raviffent quelques débris. Tout pefe & tout eft écrafé : le Defpote, au fommet de la pyramide, eft feul & tremble fur la bafe qui s'agite ; pour peu qu'elle forte de l'immobilité qui l'enchaîne, le fommet eft renverfé.

main prudente, attentive à tous les mouvemens du corps politique, répara, ou plutôt créa cette machine immense, rendit son jeu plus sûr, plus actif, & le simplifia sans nuire à son étendue (*a*). C'est elle qui par une loi admirable & respectée diminua les dangers des longues Minorités, tems orageux où les discordes & l'ambition des Princes n'ont que trop souvent bouleversé le Royaume, où l'on vit les Régences réunir à la fois, & les troubles de l'Anarchie & les attentats du Despotisme; c'est elle qui balançant les droits délicats de l'autel & du trône, posa de bornes entre ces deux puissances amies & rivales, & sut avec autant de religion que de fermeté régler les prétentions de Rome & les libertés Gallicanes; c'est elle qui répri-

(*a*) Il faut beaucoup de génie pour faire ou réformer les loix, il n'en faut point pour les abattre. La raison cultivée & fondue au creuset de l'expérience les édifie; la force aveugle & brutale les renverse.

ma

ma l'eſprit d'intolérance, comme le fléau le plus horrible & le deſtructeur qui puiſſe entrer dans une Monarchie ; c'eſt elle, enfin, qui voulant bâtir ſur la baſe inébranlable des bonnes mœurs, remonta au principe de toute corruption, au luxe, ce protée dangereux, toujours prêt à ſe changer en flamme deſtructive, qui ayant tant de ſectateurs, ne trouve plus d'apologiſte. Il pourſuivit ce monſtre, qui deſſeche de ſon haleine les racines de la population, qui boit l'or ou plutôt le ſang des malheureux, & qui, bourreau des riches, autant qu'il eſt funeſte aux peuples, n'eſt jamais plus altéré que dans leur épuiſement.

La Cour des Aides fut érigée comme un aſyle ouvert au peuple, contre les entrepriſes & la rapacité des gens de finance (*a*) ;

(*a*) Une inſtitution admirable ſeroit celle de pluſieurs Commiſſaires, qui iroient ſur les lieux dans chaque province s'informer de la conduite de chaque Gouverneur, de chaque Intendant, de

mais convaincu que la crainte des Loix n'eſt point une digue aſſez forte contre leur inſatiable cupidité, Charles porta la prévoyance jufques à remonter à la ſource de l'impunité. O douleur ! il vit les grands proſtituer leur crédit à ces hommes avilis, ſe rendre eux-mêmes les complices de leur baſſeſſe & participer ſans honte à leurs gains illégitimes. Si Charles ne put changer de tels hommes, Charles les fit rougir. Dès-lors le Prince reſtreignit les demandes aux beſoins, & régla les beſoins, non ſur une oſtentation faſtueuſe, mais d'après une économie vraiment paternelle ;

---

chaque homme en place ; qui ramaſſeroient les faits en ſilence, & qui viendroient apporter aux pieds du trône le réſultat de leurs voyages. Ils auroient tout vu, tout entendu ; ils auroient prêté ſur-tout l'oreille aux plaintes du peuple. Si ces hommes étoient bien choiſis, comme ils pourroient l'être, cette inſtitution ſerviroit à parer aux principaux abus qui ſe trouvent dans une monarchie tendante à adopter un gouvernement militaire.

& ce qui mérite tous nos éloges, il trouva l'art peu connu de grossir l'épargne sans exténuer les Provinces (*a*).

Il suffit quelquefois de retrancher un seul abus pour faire tomber les autres; comme dans un édifice hardi, un seul défaut apperçu & réparé prévient une ruine totale. La fixation arbitraire & les refontes illusoires des monnoyes, avoient sappé jusques dans les fondemens le principe inviolable de la propriété. Le Monarque éclairé sentit que le Trône étant porté sur la même base que les possessions particulieres, elles devoient, à son exemple, être à jamais sacrées (*b*);

(*a*) L'homme qui tue sa poule pour avoir à la fois tous ses œufs d'or, est l'emblême des gouvernemens modernes: dès qu'ils voient un commerce nouveau qui rend quelque chose aux douanes, vîte, ils l'éventrent pour en arracher tout ce qu'ils peuvent en avoir: mille fois détrompés par les suites de leur funeste avidité, ils ne se corrigent point.

(*b*) C'est agir contre soi-même que de manquer à ses promesses. Le Monarque anéantit son existence

& que c'étoit leur ébranlement, qui par un contre-coup néceſſaire & funeſte, avoit fait chanceler le trône de ſes peres. La proportion fut donc ſcrupuleuſement rétablie entre la valeur intrinſéque & la valeur numéraire. Dégagés d'un alliage impur, les métaux précieux, tels qu'un beau ſang qui vivifie les canaux où il coule, firent circuler ſans obſtacle ce commerce égal de bienfaits, qui deſcend du prince aux ſujets, remonte des ſujets au prince, & répand juſques dans les fibres les plus cachées, les tréſors de la fécondité.

O fruits heureux d'une ſage adminiſtration! ô reſſources étonnantes de l'économie (*a*)! Ce n'étoit point aſſez d'avoir acquitté

---

morale, & ſe prive de l'appui le plus ferme qu'il puiſſe avoir, de la confiance intime qu'il inſpire; il devient un être nul: ſes ſermens ne ſont plus que de vains ſons, & plus il les employe, plus on s'en défie.

(*a*) Un particulier compte ſes revenus, & puis il fait ſa dépenſe proportionnée: s'il ne comptoit

la rançon d'un Roi & les dettes immenſes de ſon malheureux regne ; d'avoir fourni aux frais de tant de guerres & à la ſolde de ces troupes réglées qui remplaçoient des compagnies de brigands ; ce n'étoit point aſſez d'avoir rendu la fertilité à nos plaines, à leurs cultivateurs la ſécurité, & cette aiſance ſi légitime que leur diſpute une politique fauſſe & barbare (*a*) ; c'étoit peu d'avoir méta-

---

pas & qu'il dépenſât, il ſeroit un fou & il ſe ruineroit infailliblement. Que penſer d'un gouvernement qui, loin d'avoir calculé la production des terres, la juſte meſure de ſes forces, iroit dépenſant, & puis forgeant des édits pour avoir l'argent qu'il auroit jetté la veille par les fenêtres ? Ou il attendroit beaucoup de la patience des hommes, ou il ne ſe piqueroit pas de figurer long-tems ſur la ſcene du monde.

(*a*) Quiconque n'eſt pas propriétaire, n'eſt pas citoyen & ne peut l'être : il faut que la terre lui appartienne pour qu'il puiſſe prononcer le nom de patrie. *Les hommes s'engendrent ſur la terre*, a dit un philoſophe : mot ſimple & profond, & qui peut ſervir de matiere à un livre. L'homme qui en

morphosé en vaisseaux les antiques fardeaux de nos forêts, d'avoir dégagé & même augmenté le domaine de la couronne, Charles voit encore au-delà ; il a relevé le Royaume d'une main forte & infatigable, il l'embellit aujourd'hui de cette utile magnificence qui imprime le respect à l'étranger. Le Trône reçoit cette pompe qui lui est nécessaire pour frapper l'œil du peuple, qui ne connoît gueres que ce genre imposant d'éloquence. La religion voit élever des temples, dont les voûtes augustes répétent avec éclat les vœux d'un peuple immense. Des monumens publics annoncent la future splendeur de la capitale : là, des remparts & les arsenaux de la guerre ; ici les ports & les magasins du commerce. Les sciences & les beaux arts, qui font la gloire & les lumieres d'une nation, reçoivent d'honorables asyles. Par-tout enfin des établissemens utiles, qui transmet-

---

naissant ne peut dire ce champ est à moi, devient l'ennemi de tous ceux qui possedent.

tront à la postérité les fécondes productions de son génie bienfaisant (*a*).

(*a*) Le plus beau coup-d'œil pour un philosophe est celui d'un peuple content & laborieux, cultivant les présens de la nature, assurant ses fortunes particulieres & le repos de ses familles. Cette activité générale, signe d'une prospérité universelle, est un spectacle attendrissant. On fait mille vœux pour la conservation d'un peuple semblable : il intéresse, il fait d'un étranger un patriote. Je ne sais quel sentiment délicieux se répand dans l'ame. L'image de la félicité publique a un charme éloquent qui fait un heureux d'un contemplateur. Et qui pourroit goûter plus vivement cette volupté, que les Rois & les ministres qui doubleroient leur bonheur en assurant le nôtre ? Comment se refusent-ils au plaisir le plus délicieux qui puisse appartenir au cœur humain, & que la nature jalouse semble n'avoir destiné que pour eux ? Les malheureux ! ils se perdent dans de basses voluptés, & ils ignorent les voluptés célestes ! Ils pourroient n'appercevoir autour d'eux que des visages doux & rians, & ils ne voient que des fronts altérés par l'ambition & la sombre cupidité.

Il eſt une vertu que l'homme ſenſible a droit d'envier aux Monarques, c'eſt la clémence, cette clémence qui pardonne & qui eſt le plus bel ornement de l'humanité & du trône, ce pouvoir heureux & preſque divin qui va juſqu'à rendre la vie aux victimes dévouées à la mort. Bénis ſoient les Rois qui, comme Charles, laiſſent quelquefois déſarmer le glaive terrible de la juſtice! Tournai, ce berceau de la Monarchie; Montpellier, cette belle ville arrachée au Navarrois; Paris, qui leur avoit donné l'exemple de la rebellion; toutes les villes ſubjuguées par ſon courage, ne trouverent dans leur vainqueur que l'indulgence d'un pere. Henri IV n'agit pas mieux depuis. Ce fut moins ſon héroïſme, ce fut moins ſa ſageſſe, que ſa bonté, qui toucha tous les cœurs, & qui étouffa juſqu'aux dernieres étincelles des guerres civiles.

Paris ſurtout ſignale ſon repentir avec tant de nobleſſe, que le Roi accorde à tous ſes citoyens les prérogatives les plus flatteuſes. S'il diſtingue la capitale, Provinces, n'en

ſoyez point jalouſes! Si toute l'Egypte (*a*) étoit noble autrefois, on peut dire que Charles annoblit tous ſes ſujets, par ſa confiance, par ſon eſtime, & par la haute conſidération qu'il leur rendit dans toute l'Europe.

La Renommée fidelle appelloit à la cour de France, le petit nombre de contemplateurs dignes d'apprécier tout ce qu'avoit fait un Roi ſage pour rendre un peuple heureux. Eh! quel ſpectacle plus rare & plus digne des regards d'un Philoſophe, qu'un Prince qui veut faire du bien (*b*) à tous, & qui le peut? Il lui paroiſſoit eſſentiel à ſon rang, non de jouir de plus de richeſſes & de plaiſirs que les autres hommes, mais de ſe livrer à plus de ſoins & de travaux. Il ne craignoit pas qu'on lui reprochât un jour

(*a*) Boſſuet, *Hiſt. Univ.*

(*b*) Pour être bon, il faut vouloir l'être. La bonté eſt un acte de l'ame. C'eſt peu qu'elle ſoit honnête; pour faire le bien, il faut qu'elle ſoit vigoureuſe. Point de vertus ſans un reſſort dans la volonté.

que le Trône eût été établi pour ſon avantage perſonnel: il avoit ſu le faire ſervir au bien général. Auſſi ne redoutoit-il point l'aſpect de ces hommes vraiment libres, qui conſervent, même au milieu des cours, cette penſée indépendante qui juge les événemens & les ſiecles: il les invitoit à ſe repoſer à l'ombre de ſon trône. Loin de reſſembler à ces lâches tyrans qui craignent avec raiſon la lumiere des arts, il ſavoit que les découvertes des hommes de génie ſont les conquêtes du genre humain (*a*).

Je me plais à le conſidérer comme le pere des ſciences, comme celui qui donna la premiere impulſion au génie. Au moment de ſon réveil, il a peut-être plus à lutter, lorſ-

(*a*) Quand une nation vient à s'éclairer, les lumieres tantôt viennent du ſouverain, tantôt du corps de la nation; mais le plus difficile à éclairer ordinairement, c'eſt la tête. Heureux donc le peuple chez qui le chef eſt éclairé avant les autres, il fait en dix ans ce qu'un autre peuple ne fera qu'en trois ſiecles.

qu'il ſe dégage des ténebres de l'ignorance, que lorſqu'au milieu de ſa courſe, il s'élance d'un pas aſſuré dans une carriere libre & brillante. Le précurſeur de l'imprimerie, le papier eſt inventé ; il remplace cette plante de Memphis, cette peau groſſiere, dont l'imperfection & la rareté avoient ſans doute borné depuis vingt ſiecles les progrès de l'eſprit humain. Les excellens modeles de l'antiquité revivent dans notre langue, ils deviennent la regle du goût, & le germe heureux qui devoit un jour porter de ſi beaux fruits. On entrevoit l'aurore de notre Littérature, foible, il eſt vrai, mais qui déja pouvoit inſpirer une douce eſpérance. Ainſi, lorſque les premiers feux de l'aſtre qui vivifie la Nature, tombent ſur la terre, l'œil eſt réjoui de cette verdure tendre & renaiſſante, beaucoup plus touchante peut-être, que ne le ſont les tréſors qu'amenent des ſaiſons plus riches, mais plus tardives.

On voit naître les élémens de la Juriſprudence, de la Philoſophie, de l'Eloquence,

de la Poëſie, de la Muſique, de l'Hiſtoire. Le cahos de la barbarie ſe débrouille : c'eſt le tems d'une nouvelle création ; tout s'anime : la bouſſole découvre les terres immenſes du nouveau monde, tandis que des cartes ingénieuſement dreſſées, facilitent la connoiſſance de l'ancien. Les lunettes annoncent ce téleſcope, dont bientôt la magie ſurprendra, dans l'immenſité des cieux, ces corps innombrables qui étonnent & aggrandiſſent l'imagination de l'homme, & lui impriment une plus ſublime idée de la puiſſance du Créateur.

Vingt volumes épars formoient la *Bibliotheque* du Roi Jean. Charles poſa les fondemens (*a*) de ce monument immortel, qui raſſemble dans ſon ſein tout ce que l'eſprit humain a penſé : dépôt vaſte & merveilleux,

(*a*) Charles V ramaſſa juſqu'à 900 *volumes*, nombre conſidérable avant la découverte de l'Imprimerie. Tels furent les commencemens de *la Bibliotheque Royale.*

qui attefte à la fois fa grandeur & fa foibleffe; tréfor unique, qui renferme la flamme précieufe & cachée qui doit embrafer des génies nouveaux ou plus heureux, tant par la facilité des rapports variés qu'ils pourront faifir, que par le coup d'œil étendu & rapide qu'ils pourront jeter, & fur les terreins qui, paroiffant les plus incultes, font en effet les plus riches, & fur ceux qui fe trouvant épuifés, ne demandent que du repos. La révolution qui s'eft faite dans nos idées, en prépare fans doute une autre, plus étonnante encore: tous les arts font liés, & tous fe trouvent enchaînés avec ordre dans cet édifice qui n'attend plus qu'un homme fait pour le parcourir, un homme qui fache fe connoître & ofer. Peut-être que la nature, après avoir produit tant de matériaux ifolés, s'apprète à créer l'architecte qui doit en former un corps régulier. Que ne peut la génération des idées de l'efprit humain, foutenu d'un aliment auffi inépuifable! C'eft un fleuve vafte, accru du tribut de cent rivieres,

qui un jour pourra fertilifer le monde, mais dont la poftérité reconnoiffante n'oubliera jamais la fource.

Telle fut la prévoyance de Charles. Il fentoit que les fciences pourroient avoir un jour une grande influence fur les fiecles, & peut-être fur l'univers; *il eut* la fageffe d'encourager les plus nobles efforts de l'homme, parce qu'il les crut utiles à la félicité des Peuples, à la *grandeur* des Empires. Mais cette fageffe fi féconde, fi attentive, n'avoit point pour but les vains applaudiffemens du monde: fupérieur à la gloire, éclairé du flambeau de la religion, Charles portoit fes regards vers l'Etre Suprême, il lui rapportoit fes travaux, fes defirs & fon amour: il aimoit à contempler dans ce fublime modele la vertu par *excellence*, il s'enflammoit pour fa beauté, il lui offroit des vœux purs & fínceres. Jufte & bon, il élevoit avec tranfport fon cœur & fes mains vers le Dieu de bonté & de juftice; il fe plaifoit en fa préfence. Si quelquefois

le ſpectacle du crime & du malheur laſſoit ſon courage, ſi l'ingratitude des méchans fatiguoit ſa conſtance, s'il gémiſſoit en ſentant tout le poids du ſceptre, la religion conſolante lui diſoit d'une voix douce & majeſtueuſe : „ Mon fils ! ne te laiſſe point abattre ; ſonge que tu tiens entre tes mains „ le bonheur d'un grand peuple : que cette „ noble idée t'échauffe. Pourſuis la carriere „ pénible de tes bienfaits. L'homme méconnoît tes ſervices ? Ah ! n'en ſois pas moins „ l'ami des hommes ; pardonne à leur aveuglement, à leur foibleſſe : tu es leur pere „ ici-bas ; ſois toujours plein de douceur „ & d'humanité, enleve de force leur amour. „ Mon fils ! Dieu te voit, Dieu te ſoutiendra, Dieu ſera ta récompenſe."

Tel fut Charles dans tous les inſtans de ſa vie. On ſait quel aſcendant a l'exemple du Prince ſur l'eſprit des Peuples. Rois, qui aimez la vertu, voulez-vous la faire régner ſans efforts dans votre Cour & dans votre Empire ? donnez l'exemple ; il ſera plus fort

que les Loix. Le luxe ne paſſera plus pour la décoration de la grandeur, l'orgueil inſolent pour élévation de ſentimens, la calomnie & la vengeance pour des moyens utiles. Votre conduite ſera la regle des mœurs, & une parole en fera la cenſure. On dit que la flatterie environne les trônes; c'eſt quand l'œil du ſouverain l'invite & la careſſe: mais un regard ſévere la fait diſparoître. Il en eſt de même de la licence, de l'impiété, de cette dériſion amere des vertus & des talens. Les courtiſans ſont juſqu'au bien, lorſqu'ils ne voient plus leur intérêt dans la route oppoſée. Que le Monarque réforme ſa cour, & la nation ſe réformera d'elle-même. Un homme de cour oſe ſouiller d'une parole licencieuſe l'oreille chaſte de l'héritier de la couronne, Charles par ſa diſgrace prompte & irrévocable, bannit à jamais la licence.

Fils ſoumis, époux fidele, pere tendre, il crut relever la majeſté royale par ces noms ſi ſaints à la nature, par ces vertus privées, fondemens

fondemens des vertus héroïques. Il sut régner, puisqu'il connut cette vérité importante, que l'amour des Peuples (*a*) est l'u-

(*a*) L'amour du Prince est le ressort le plus puissant pour mettre en action tout un peuple, le remplir d'enthousiasme, le porter à tous les sacrifices. Alors la nation n'est composée que de fils, qui vengent un pere & volent aux combats avec joie. Rien ne paroît difficile. L'homme qui craint naturellement le pouvoir de la grandeur, s'il peut donner le change à ce sentiment, s'il a quelques raisons d'aimer au lieu de craindre, s'il apperçoit un sourire doux au lieu de la foudre, il pousse alors cet amour jusqu'à l'ivresse, & l'on a vu des miracles incroyables enfantés par cet amour. Que penser d'un Roi qui, ayant ce ressort entre les mains, le briseroit volontairement, présenteroit un front calme aux acclamations de tout un peuple, & jugeant de tous les cœurs par le sien propre, demeureroit incrédule au plus doux des sentimens lorsque la joie de l'ivresse l'environneroit de toute part ? Il changeroit bientôt cet amour en mépris ; un silence morne à son passage, silence plus terrible que l'emportement de la fureur, lui diroit qu'il a rompu les

nique ſoutien de la couronne des Rois. Il vit tout en grand, ſans négliger les détails; il ſut commander, ſans laiſſer entrevoir ce qui ne devoit être connu que de lui ſeul. Il fit tout avec douceur & dignité, & il fut en même tems, lorſqu'il le falloit, ferme & inexorable comme la Loi: ſoit qu'il roulât les deſtins de l'Etat dans ſa tête, ſoit que la douleur dont il fut preſque chaque inſtant la victime, attaquât ſon ame, ſon viſage étoit toujours tranquille & ſerein. En faiſant tout obéir, il obéit à la juſtice. Il ne trompa point; & il ſut employer une politique néceſſaire & juſte: enfin, il ſut pardonner, & ne ſut point ſe venger.

---

nœuds doux & ſublimes qui attachoient les citoyens à l'État & à ſa perſonne. Coupable du plus grand des crimes, coupable d'avoir aſſaſſiné cet amour tendre, ciment éternel des cœurs, aliment des grandes choſes, l'Etat n'exiſteroit plus; on feroit du devoir un trafic honteux, & l'idée du patriotiſme étant anéantie, ce mot, comme privé de ſens, ne trouveroit plus de place dans aucun livre.

Hélas! que le passage de l'homme est rapide sur la terre! S'il est permis à notre foiblesse de murmurer contre cette loi terrible, c'est lorsque des Rois, tout formés pour le bonheur des Etats, meurent avant le tems, & laissent tout à coup les Empires privés de leur Dieu tutélaire. Le principe de mort que Charles portoit dans son sein, acheva de se développer; il se sentit entraîner dans la tombe, & il vit la France prête à retomber dans les troubles affreux dont il l'avoit tirée; il pleura sur un Peuple immense qui avoit besoin de lui, comme un pere gémit en voyant les avides ennemis de sa triste famille, entourer déjà son lit funebre & s'apprêter au pillage; il pleure sur ses fils adolescens, bien plus que sur lui-même. En ces momens, Charles fit ouvrir les portes du palais; il voulut voir son peuple pour la derniere fois, & lire sur le front de cette multitude assemblée le témoignage de sa vie passée (*a*). Placé entre ce Peuple & Dieu, un

(*a*) Charles V pouvoit se glorifier, comme Péri-

faint frémiſſement pénetre ſon ame; c'eſt la patrie qui l'environne, & c'eſt ſa voix ſecrette qui va tout à l'heure monter aux cieux & dépoſer au tribunal ſuprême. Les entrailles de Charles s'émurent, ſon ame vertueuſe fut conſternée, ſa grande ame s'ignoroit elle-même; il crut n'avoir rien fait pour ce peuple reſpectable qui pleuroit & le béniſſoit. Sa cour, que dis-je? ſa couronne, lui parurent peu de choſes, auprès de cette foule nombreuſe qui, à la lueur non menſongere du flambeau de la mort, imprimoit une certaine majeſté ſentie du Monarque & des courtiſans eux-mêmes. Je mettrai les re-

---

clès, au lit de la mort; celui-ci entendoit ſes amis qui s'entretenoient de ſes actions glorieuſes : „ ce „ n'eſt point cela qu'il faut louer, mes amis, „ reprit-il; louez-moi d'avoir gouverné quarante „ ans, & de n'avoir fait porter la robe noire à „ aucun citoyen. " Rois! faites enſorte qu'à votre derniere heure vous n'ayez rien à vous reprocher, car c'eſt alors que le remords eſt profond & terrible! ...

mords de Charles au nombre de ſes vertus : il ſe reprocha quelques impôts, il les anéantit ; il ferma les cicatrices légeres faites malgré lui au cœur de ſes ſujets : ſes paroles expirantes furent autant de bienfaits : Roi juſqu'à ſon dernier ſoupir, ſans avoir oublié un inſtant qu'il étoit homme (*a*).

Chez les anciens Egyptiens, parmi tant de loix admirables, il en étoit une qui doit nous étonner. Lorſque leurs Souverains, ſi fiers, ſi ſuperbes, ſi pompeuſement adorés, après avoir régné en Dieux, marchoient d'un pas égal au tombeau, comme le dernier de leurs ſujets, l'adulation ne faiſoit point entendre une voix fauſſement éloquente ſur leurs reſtes inanimés : la vérité long-tems cachée, la vérité terrible s'avançoit ; d'une main elle arrêtoit leur cercueil, & de l'autre elle déployoit les faſtes de leur regne. Des

(*a*) Charles V mourut à Paris le 16 Septembre 1380, âgé de 43 ans, dans la dix-ſeptieme année de ſon regne.

juges séveres prononçoient les peines ou les récompenses dûes à la mémoire de ce Monarque, qui n'étoit plus que poussiere. Que les Sages qui m'écoutent & qui ont consacré leur voix à la vertu & au bien public, que ces hommes, vrais arbitres des Rois, revelent leur pensée ; ah ! si je sais y lire, ils diront d'une voix unanime : „ cendres glorieuses du plus „ sage des Rois, allez, reposez en paix ; „ prenez place auprès du petit nombre de „ ceux qui ont bien mérité de leurs sujets : „ vous n'avez point coûté de larmes à la „ terre ; vous avez entretenu l'abondance & „ l'harmonie dans vos Etats : dormez en „ paix ! Les obélisques, les statues, les tem- „ ples seront démolis par le tems ; votre gloi- „ re sera inaltérable ; elle est pure ; elle a „ eu pour objet le bonheur des hommes. „ Au jour où l'Eternel viendra juger l'u- „ nivers, votre réveil ne sera point horri- „ ble : une multitude de tout sexe & de tout „ âge s'écriera : Dieu de justice & de bonté „ le voilà, celui qui fut ici-bas ton image ;

c'eſt commettre une nullité, que d'omettre une formalité expreſſément preſcrite par l'ordonnance; & l'on regarde comme une regle générale, que l'ordonnance criminelle, dans dans toutes ſes diſpoſitions impératives, oblige indiſtinctement, ſous peine de nullité, comme dans ſes diſpoſitions prohibitives.

Les preuves pour la défenſe s'employent de la même maniere que pour la conviction de l'accuſé. Cependant on n'admet point ici toutes ſortes de témoins, & il dépend de la *prudence du juge*, de rejeter en cette occaſion ceux qui lui paroiſſent ſuſpects. Ainſi, toujours par quelque coin on voit percer l'arbitraire.

Une de nos loix criminelles ordonne que les témoins ſoient ouïs *ſecrettement* & ſéparément. Une autre défend aux greffiers de communiquer les informations & autres parties ſecrettes du procès, ni directement, ni indirectement, tant aux accuſés, qu'aux parties civiles, qu'à toute autre perſonne, en aucune maniere. Cette loi utile dans cer-

tains cas & dure dans tous, ne se suit plus en aucun tribunal, & n'a servi qu'à produire un inconvénient très-grave : c'est que la loi, en glissant de dessus la tête du riche, est retombée sur le pauvre, sur l'homme du peuple, avec une force double. Entre l'accusateur & l'accusé, le plus puissant, le plus riche, est toujours assuré d'avoir l'extrait d'une information des mains des greffiers, & souvent même d'empêcher que sa partie ne jouisse d'un semblable avantage. Il est tel commissaire, qui pour trente sols communique l'information à l'accusé, avant même sa remise au greffe. Ainsi dans tous les tems, dans tous les lieux, les loix nous rappellent la toile d'araignée du philosophe Grec. (B.)

Fin du Tome IV.

TABLE.

MOSCOVIE. Page 1
Prôneurs de l'antiquité. 10
Grand-pere. 16
Les nuls. *ibid.*
Parallele de Voltaire & de J.J.Rousseau. 20
Galetas. 24
Protas. 32
Ajax, avant de se donner la mort. 33
La Rochette. 35
La malle du courier. 41
Adoption. 45
Le Génie, poëme. 59
La maison paternelle. 65
Poëtes Suisses. 73
De Dieu. 78

Guerres modernes. 103
Choix des hommes. 104
Justinien. 108
L'hiver. 109
Générosité silencieuse. 111
Systêmes philosophiques. 112
Justice. 115
Las-Casas. 117
Bon-jour. 118
Bienfaisance. 119
Mot de Solon. 120
Impôt. 123
Prosopopée. 125
Fausse érudition. 127
Vie. 128
Tableau en relief de la Suisse. 130
Soliloque. 144
Le méchant sera seul. Songe. 149
*Le monastere de * * *.* 151

Point d'honneur antique. 154
Style figuré. 156
Feuilles périodiques. 159
Dialogue entre un marquis & un comte. 162
Nord. 166
De l'éloquence des choses. 168
Usages anciens. 175
Moniteurs. 179
Nuances. 182
Chat. 184
Ami. 185
Peinture. 186
Poëte. 189
Jugeurs. 196
Curiosité. 200
Talens naturels. 203
Botaniste. 204
Tactique. 207
Newton. 209

Le bonheur des gens de lettres. 214
Mon jugement sur les vues patriotiques de M. Philipon de la Madelaine. 277
Sur les poëmes d'Ossian. 302
Eloge de Charles V, roi de France. 315
Voltaire. 375
De quelques loix françoises. 376

536723

IV

ıdiren; besser ist es noch, wenn ja ein Fehler hiebey rfallen sollte, sie zu klein zu machen, denn die Mann- aft, welche übrig ist, und nicht an der Brustwehr atz hat, dienet zur Reserve, und kann den Ort, wel- :r bey dem Angriffe Noth leidet, unterstützen; indessen odert die Regel, daß die Brustwehr einer geschlossenen doute, oder anderen Schanze, zum wenigsten 80 Schrit- Umfang inwendig habe, sonst ist der Raum in dem erke zu klein, und wenn der Feind es mit Haubitzgra- ten ängstiget, so wird die Besatzung übel daran seyn.

6.

In großen Redouten, oder andern großen Werken, unter die Feldschanzen gehören, und durch zwey oder hrere Bataillons defendiret werden sollen, muß man in Mitte eine Reserve setzen, die bey einem Angriffe da- eilet, wo die Gefahr am größten ist. Man nimmt dieser Reserve gemeiniglich den sechsten Theil der satzung, und sie wird bey der Erbauung eines solchen rks von der Distance abgerechnet, die eingenommen den soll. Man hätte z. E. 1200 Mann, für die eine- hanze aufgeworfen werden solte, so müssen 200 zur erve zurück behalten und das Werk nur auf 1000 nn, oder 500 Rotten, groß gemacht werden, folglich nn es viereckig werden soll, wird die Brustwehr in- dig auf jeder Seite 125 Schritte lang, den Platz die Canonen nicht mit gerechnet, die darin bestimmt

7.

Eine Fleche z. E. für 60 Mann, oder 30 Rotten, zwey Canonen, wird also abgesteckt: Wann der Offi-